



ŒUVRES

DE MONSIEUR

SAINT-EVREMOND.

TOME SECOND.

ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND,

AVEC

LA VIE DE L'AUTEUR;

Par Monsieur DES MAIZEAUX *Membre de la Société Royale.*

NOUVELLE EDITION.

TOME SECOND.



M. DCC. LIII.

TABLE
DES PIECES
DU TOME SECOND.



ŒUVRES
DE MONSIEUR
SAINT-EVREMOND.

RETRAITE
MONSIEUR LE DUC
DE LONGUEVILLE,

son Gouvernement de Normandie (1).

MONSIEUR de Longueville entrant dans le vieux Palais, rencontra d'abord M. de Saint-Luc, qu'on avoit envoyé de S. Germain au Marquis d'Hectot, pour

(1) M. de Saint-Evremond écrivit cette ingénieuse Satire, pour tourner en ridicule la plûpart des Gentilshommes de Normandie, qui s'étoient déclarés contre la Cour en 1649. Voyez la VIE de M. de Saint-Evremond, sur l'année 1649.

Cour (1). Il [illegible]
joye : Saint Luc, *il n'y a p*[illegible]
je vous haïssois bien. Et moi, Monsieur,
[illegible] Saint Luc, *je ne vous hais pas moins*
[illegible]*ement, que vous me haïssiez en ce temps-*
là. Si l'on ne m'avoit trompé, vous ne seriez
pas ici ; & si l'on ne vous eût trompé le pre-
mier, on ne m'y eût pas souffert.

Ce petit discours fini, Monsieur de Lon-
gueville voulut aller au Parlement, qui
s'assembloit pour déliberer si on le devoit
recevoir. Quelques-uns de ses amis s'y
opposerent, alléguant qu'en se commet-
tant, il alloit commettre toute la fortune
du Parti. On fit monter des gens sur une
Tour fort élevée, pour observer la conte-
nance du Peuple ; & comme on lui eu[t]
rapporté qu'on entendoit de toutes par[ts]
[des] cris de joye, il sortit aussi-tôt, accom[pagné de ceux]
[q]ui l'avoient suivi, &

tte : Vous ayant toujours beaucoup
chéris , je suis venu avec tout le
n homme de ma qualité se peut ex-
us offrir mon bien & ma vie pour
ervation. Je sai que la plûpart des
urs n'en usent pas ainsi ; & que
vous tout le service qu'ils en peu-
dans un temps paisible , ils vous
nt aussi-tôt qu'ils vous voyent
nger. Pour moi , qui vous ai mille
, je prétens ici les reconnoître :
lité de Gouverneur , & comme une
ensiblement obligée , je viens vous
t le service que je pourrai dans
cture si périlleuse.

mier Président (1) ne répondant
e harangue , & témoignant assez
grin de son visage , combien la
du Duc l'affligeoit , tous les Mes-
donnerent des témoignages de
furent animés par la bouche d'un
de la Grand'Chambre , appellé
côté , qui lui fit ce beau discours :
ifférence qui se rencontre entre le
Berger , Prince débonnaire , la

on de Bis , de Famille Italienne.

janie, pour ...
voulu lui ouvrir nos portes, de peur de
cevoir l'ennemi dans nos entrailles : p
toute grace, nous lui avons laissé fair
tour de nos murs (1)*; ce qu'il a fait*
jettant sur nous des yeux tout étincelan
colere, tanquam Leo rugiens. *Pour v*
Grand Prince, vous êtes venu en véri
Berger, pour mettre à couvert toute
Bergerie; bonus paſtor ponit animam
ovibus ſuis. *Il eſt trop vrai que vous en*
rez de même, atque ideò, *Monſeigneur;*
vous commettons la garde de cette Vil
le ſalut de toute la Province ; c'eſt à v
veiller à notre conſervation, & à nous
der vos ſoins de toutes les aſſiſtances qu
en notre pouvoir.

La harangue finie, Monſieur de
gueville ſe leva ; & après avoir ſalu
que particulier avec ſon affabilité or
re, il ſortit du Palais, accompagné
... qui le cond

tention, ſoit pour établir une entie-
ſiance, il les voulut prévenir, & les
qu'ils auroient toujours la diſpoſi-
e toutes choſes. Il leur dit que les
s dont il s'agiſſoit, étoient propre-
celles des Parlemens, & non pas les
s; qu'il ne vouloit, ni ne devoit avoir
emploi que celui de conduire une
e pour le bien de l'Etat, & pour leur
e particulier; que toutes les levées ſe
nt par leurs ordres; qu'ils établiroient
iémes des Commiſſaires de leur com-
e pour la recette & pour la diſtribu-
les deniers; & enfin, que comme
oient le principal intérêt au ſuccès
faires, il étoit raiſonnable qu'ils euſ-
ine entiere participation de tous les
eils.

s Meſſieurs lui rendirent graces de
ieur qu'il leur faiſoit, l'aſſurerent

dre compte de leur impuiſſance.
Cependant Monſieur de Longueville, ſe voyoit aſſuré du Peuple & du Parlent, ne ſongea plus qu'à faire des Trou-. Mais comme il n'avoit pas encore de ds, il voulut toujours diſtribuer les arges, pour entretenir tout le monde; on commença à travailler à l'état d'une mée, qui n'étoit alors qu'en imaginan. Les plus conſidérables étant aſſems, » il leur rendit grace de la chaleur qu'ils témoignoient à ſon ſervice; que pour lui, il reconnoîtroit toute ſa vie l'affection de ceux qui s'attachoient à ſa fortune; & qu'en attendant qu'il les pût obliger par des graces eſſentielles, il étoit prêt de leur commettre les plus importans Emplois.

pour le parti , ouvrirent un avis
ible. *Pourquoi ,* dirent-ils , *ne pas*
ser , tandis qu'il est chaud ? Vous
onseigneur , quantité de jeunes gens
Ville ; vous pouvez faire un gros de
mmes , un gros de leurs Valets de
, ausquels vous joindrez la Cin-
e (1) , & les Archers , deux gros
s des meilleurs Bourgeois ; & avec
pes , aller surprendre le Roi dans
rmain. Oui , répondit M. de Lon-
, il sera bon ; mais , comme c'est n-
ipale entreprise , il faut penser à la
luire : nous en parlerons au premier
Cependant , pour éviter la confusion,
e d'ordinaire tous les partis , il faut
r les Charges , afin que chacun soit
e son Emploi.
arville , si considéré des esprits
ne voulut prendre aucun Emploi.

Néanmoins l'aversion qu'il avoit p
Favoris, ne lui permettant pas d'êtr
tile dans ces occasions, il voulut p
soin de la Police, & regler toutes
selon les Mémoires du Prince d'O
mais comme il arrive toujours cer
heurs, il avoit oublié à Paris un
crit du Comte Maurice, dont il eût
grandes lumiéres pour l'Artillerie
les Vivres; ce qui fut cause vrai
blement qu'il n'y eut ni munitions
dans cette Armée-là.

Saint Ibal demandoit l'honneur
entrer les ennemis en France; &
répondit que Messieurs les Géne
Paris se le réservoient (2). Il dem
plein pouvoir de traiter avec les P
les Tartares, les Moscovites, &
disposition des affaires chimérique
lui fut accordé.

Le Comte de Fiesque, fertile e

Commiſſion particuliére pour les en-
nens de quartier, & autres exploits
ues & ſoudains, dont la réſolution
ut prendre en chantant un air de la
e (1), & danſant un pas de Balet.
e Marquis de Beuvron fut fait Lieute-
Général, à condition qu'il demeu-
t au vieux Palais; la place & le gou-
ement étant tous deux de ſi grande
ortance, qu'on ne pouvoit les conſer-
avec trop de ſoin.
e Marquis de Matignon, toujours illuſ-
par ſa ſuffiſance, & préſentement fa-
x par le mémorable Siége de Vallo-
, commandoit les Troupes du Cotan-
, diſant qu'il vouloit avoir ſa petite
iée, & être auſſi indépendant de M.
Longueville, que le Walſtein l'étoit
'Empereur.
e Marquis d'Hectot demanda le com-
dement de la Cavalerie; ce qui lui fut
rdé, parce qu'il étoit mieux monté
les autres; qu'il étoit environ de l'âge
I. de Nemours, lorſqu'il la comman-
en Flandre, & qu'il avoit une caſaque
roderie toute pareille à la ſienne.
On choiſit Auſonville pour Gouver-
de Rouen, comme un homme en-
ant civilement bien la guerre, & auſſi
re à haranguer militairement les Peu-

Fameux Muſicien de ce temps-là.

es qui s'étoient perdues par l'absence des ouverneurs.

Hanerie & Caumenil demanderent qu'on s fit Maréchaux de Camp. Hanerie, fon- sur ce qu'il avoit pensé être Enseigne s Gendarmes du Roi : Caumenil, sur ce 'il s'en étoit peu fallu qu'il n'eût été Mestre Camp du Regiment de Monsieur.

Boucaule ne pouvoit pas dire qu'il eût mais vû d'Armée ; mais il alléguoit qu'il oit été Chasseur toute sa vie, & que *la asse étant une Image de la Guerre*, selon *achiavel* (1) : quarante ans de chasse loient bien pour le moins vingt campgnes. Il voulut être Maréchal de Camp ; le fut.

(1) *Questa Pratica, & questa particolare cognizione* ... *insegnie cose che sono nella Guerra necessarie.* . . . *Questa*

ourt disoit que pour être bon Ca-
, il falloit avoir vû des déroutes,
bien qu'avoir gagné des combats,
vant ce que Barriere (1) avoit lû dans
e Livre de M. de Rohan (2) : cela étant,
il prétendoit que personne ne lui pouvoit
disputer l'avantage de sa propre expérience ; tout le monde se souvenant assez du désordre où il se trouva, quand d'Estauges fut fait prisonnier (3).

On voulut donner le commandement de l'Artillerie à Saint Evremond; & à dire vrai, dans l'inclination qu'il avoit pour Saint Germain, il eût bien souhaité de servir la Cour, en prenant une Charge considérable où il n'entendoit rien. Mais comme il avoit promis au Comte d'Harcourt de ne point prendre d'Emploi, il tint sa promesse, tant par honneur, que pour ne ressembler pas aux Normands, qui avoient presque tous manqué de parole. Ces considérations lui firent généreusement refuser l'argent qu'on lui offroit, & qu'on ne lui eût pas donné.

Campion ne s'attacha pas aux grands Emplois : il demanda seulement d'être Maréchal de Bataille, pour apprendre le métier, avoüant ingénûment qu'il ne le

(1) Son beau-frere.

(2) LE PARFAIT CAPITAINE, ou *l'Abregé des Guerres des Commentaires de César*, &c.

(3) A la Guerre de Paris.

mais il fut la dupe de sa modération,
il vit que pour être Maréchal de Ca
ne falloit pas être habile homme : i
gea de plus en goguenard, & eut
neur de faire rire son Altesse.

Rucqueville, cet ancien serviteu
voulut rien faire ; & sa longue expér
à la guerre demeura inutile, sous pr
de ses vapeurs. M. de Longueville,
adoucir le chagrin qu'il avoit de n'êtr
Gouverneur de Caën, augmenta ses
sions : mais ce fut en vain ; Rucque
disant hautement qu'il prendroit assez
gent de son maître ; mais que pour s'
pécher d'en dire du mal, il ne le fe
amais.

Franquetot-Barberousse demeura lo
emps sans prendre parti ; *Boncœur* (
ntretenant son incertitude par l'amitié
laréchal de Grammont. Durant ses lo
ues délibérations, il ne laissoit pas

phanie, & après avoir un peu
'écria comme lui : *Le Rubicon est
tout perdre, il n'y a qu'un coup*
(1). Il sort là-dessus avec une
extrême, sans regarder Boncœur,
arder *le petit Henry* (2), sachant
la vûe des femmes & des enfans
nolir les plus fiers courages, sans
e à pas un de ses amis, il va trou-
Duc de Longueville, & lui tenir ce
s : *J'ai toujours été votre serviteur,
n pas avec un attachement si parti-
que cela m'obligeât de vous servir
rencontre : aujourd'hui je veux en-
ns vos interêts, & viens assurer Votre
que je me donne entierement à Elle.*

secutusque (Cæsar) *l Rubiconem flumen, ... ia ejus finis erat, ... nsiitit, ac reputans ... uliretur, conversus ad* Etiam nunc, *inquit,* ... *cum præter pastores, plurimi etiam ex stationibus milites concurrissent, interque eos & aneatores, rapta ab uno tuba prosiluit ad flumen, & ingenti spiritu classicum exorsus, pertin-*

orte : *La déclaration que je fais* [...]
si générale, que je n'y mette encore une con-
dition : je prétends demeurer ici, quand vous
irez à la guerre ; ce qu'on ne doit point attri-
buer à faute de courage, mais à une mal-
heureuse rétention d'urine, qui m'empêche de
monter à cheval. Ce n'est pas que je veuil-
être inutile dans le parti : je négocierai av-
Madame de Matignon, pour laquelle j'ai to-
jours conservé quelque espece de galanteri-
& de plus, comme vous n'avez ici person-
qui sache faire de Relations, je prendrai
soin de publier vos Exploits. Ces dernie-
paroles remirent entierement l'esprit
Prince ; car, à dire vrai, la nécessité
Gazetier étoit grande, & il fut bien a-
d'en trouver un si entendu dans la nar-
tion.

Fontrailles arriva tout à propos p[...]

aussi bien qu'à Varicarville & au
de Fiesque : mais Fontrailles ne
goûter cette confiance, ayant peur
ager trop avant dans les interêts du
& de devenir le confident d'une
entreprise sur Pontoise. Une si
préhension l'obligea de quitter, &
ner avec lui le Comte de Fiesque,
il représenta qu'au point qu'ils gou-
ent leur Géneral, on leur impute-
us les désordres qui arriveroient,
toient les choses à l'extrémité.
Duc de Retz, dont on avoit attendu
ands secours, vint accompagné seu-
du Page qui portoit ses armes & de
x fidéles Ecuyers (1). Quelques-uns
rent à dire de le voir arriver sans
es ; mais ils furent bien-tôt satis-
quand il leur montra une longue
es Barons qui demandoient de l'Em-
l ne tint qu'à deux cens mille écus,
e mît les Bretons en campagne ; &
ie de ce peu d'argent, le crédit d'un
d Seigneur ne servit de rien. Il est
l'il promit de payer de sa personne,
ervir de Duc & Pair dans l'Armée

conque étoit aſſez heureux pour a
Buffle , ou une Hongreline de
noir , pouvoit s'aſſurer de ſon
Vous voyez les différens Emp
plus conſidérables perſonnes du
quelqu'un s'étonne que je ne diſe
leurs actions , c'eſt que je ſuis exa
véritable ; & comme je n'ai vû autr
je n'ai rien dit davantage. Cependa
tiens heureux d'avoir acquis la hain
mouvemens-là , plus par obſervati
par ma propre expérience. C'eſt un
pour les ſots & pour les malheureu
les honnêtes gens & ceux qui ſe t
bien , ne ſe doivent point mêler.
Les dupes viennent-là tous les j
foule : les proſcrits , les miſerables
dent des deux bouts du monde : jam
d'entretiens de génerosité ſans ho
jamais tant de beaux diſcours , & ſi
bon ſens ; jamais tant de deſſeins ſ

ınt d'entrepriſes ſans effets ; toutes
tions, toutes chimeres ; rien de
e, rien d'eſſentiel, que la néceſſité
ſere. De-là vient que les particu-
plaignent des Grands qui les trom-
t les Grands des particuliers qui les
nnent. Les ſots ſe déſabuſent par
ience, & ſe retirent : les malheu-
qui ne voyent aucun changement
ur condition, vont chercher ailleurs
e autre méchante affaire, auſſi mé-
s du Chef de parti, que des Favoris.

LETTRE

MADAME ***.

me ſouviens qu'allant à l'Armée ;
vous priai d'aimer le Chevalier de
nont, ſi j'étois aſſez malheureux
y mourir, en quoi je ſuis ſi bien
que vous ne le haïſſez pas durant
:, pour apprendre à le bien aimer
na mort. Vous êtes ponctuelle à gar-
es ordres ; & ſi je continue à vous
r la même commiſſion, il y a de
ence que vous l'exécuterez avec
ınd ſoin.

ıs croyez que je veux cacher ſous

conque étoit assez heureux pour
Buſle , ou une Hongreline de
noir , pouvoit s'aſſurer de ſon
Vous voyez les différens Emp
plus conſidérables perſonnes du
quelqu'un s'étonne que je ne diſe
leurs actions , c'eſt que je ſuis exa
véritable ; & comme je n'ai vû autr
je n'ai rien dit davantage. Cependa
tiens heureux d'avoir acquis la hain
mouvemens-là , plus par obſervati
par ma propre expérience. C'eſt u
pour les ſots & pour les malheureu
les honnêtes gens & ceux qui ſe t
bien , ne ſe doivent point mêler.
Les dupes viennent-là tous les j
foule : les proſcrits , les miſerables
dent des deux bouts du monde : jam
d'entretiens de génerosité ſans ho
jamais tant de beaux diſcours , & ſi
bon ſens ; jamais tant de deſſeins

tant d'entreprises sans effets ; toutes
nations, toutes chimeres ; rien de
ble, rien d'essentiel, que la nécessité
misere. De-là vient que les particu-
se plaignent des Grands qui les trom-
t, & les Grands des particuliers qui les
ndonnent. Les sots se désabusent par
xpérience, & se retirent : les malheu-
ıx, qui ne voyent aucun changement
ns leur condition, vont chercher ailleurs
ıelque autre méchante affaire, aussi mé-
ontens du Chef de parti, que des Favoris.

LETTRE
A MADAME ***.

JE me souviens qu'allant à l'Armée ; je vous priai d'aimer le Chevalier de Grammont, si j'étois assez malheureux pour y mourir, en quoi je suis si bien obéi, que vous ne le haïssez pas durant ma vie, pour apprendre à le bien aimer après ma mort. Vous êtes ponctuelle à garder mes ordres ; & si je continue à vous donner la même commission, il y a de l'apparence que vous l'exécuterez avec un grand soin.

Vous croyez que je veux cacher sous

mer trop, je n'oserois me plaindr
pour ne l'aimer guéres moins ; &
de nécessité me mettre en colere
nez-moi contre qui je me dois fâ
vantage, ou contre lui, qui m'enl
maitresse, ou contre vous, qui m
un ami.

Quoiqu'il en soit, ne vous me
en peine de m'appaiser. J'ai trop
sion, pour donner rien au ressen
ma tendresse l'emportera toujours
outrages. J'aime la perfide, j'aim
déle, & crains seulement qu'un a
cere ne soit mal avec tous les deux.
Faisons, je vous prie, une man
liaison inconnue ; & par un myste
nouveau, que son amitié, la vôtr
mienne ne soient plus qu'une même

r une conduite plus fine & plus
, vous me traitez comme si vous
ez à me connoitre.
lire le vrai, je n'ai jamais vû
vile, qui oblige si peu que la
us avez trouvé une indifférence
que je ne puis me plaindre de
agrin, ni m'en louer sans sot-
sité, gratitude, obligation, sont
es mots de votre Lettre. Vous
pour moi tous les termes qui
us les complimens, & oublié
qui expriment quelque senti-
our.
ouer que vous imitez parfaite-
le de Madame votre mere. Je
bord recevoir une marque de
ir. Outre cela, Madame, ce
vable de *l'accablement de vos*
ie vous convient point; il sen

. qui m'a dit que vous dan
puis le matin jusqu'au soir, & q
pouvoit pas se divertir plus agréab
que vous faisiez.

Adieu, *misérable* personne, *a*
d'une *longue suite de malheurs*, pl
gratitude pour ceux *qui prennent q*
part à vos *miseres*. Adieu, plus t
ment mille fois que vous ne m'écri
vilement. Je vous prie de croire qu
n'avez pas assez de civilité pour me
ter, & que je serai plûtôt toute ma
confident de vos malheurs, que de n
être rien du tout.

LETTRE

A MADAME ***

harme. Je ne parle plus de
cule : & la même personne
de cas de vos imaginations
rouve en vous des qualités
es qui la dégoûtent de ces
mens.
iez toujours paru fort aima-
commence de sentir avec
que je voyois avec plaisir.
arler nettement, j'ai bien peur
us aime, si vous souffrez que
mour ; car je suis encore en
n point avoir, si vous le trou-
is.
lez de moi ni les beaux senti-
es belles passions ; j'en suis tout-
pable, & les laisse volontiers
ureux de Mademoiselle C***.
uelles en fassent leur profit. Per-
Madame de ***. de définir l'A-
fa fantaisie ; & n'enviez point les
tions à ces misérables, qui dans les
le leur beauté, font valoir l'esprit
reste aux dépens du visage qu'elles
lus.
t-être croyez-vous, me voyant si
à mépriser les beaux sentimens, que
es exercices du corps, je suis un des
éterminés hommes du monde. Ecou-
qui en est. Je suis médiocre en tou-
ioses ; & la nature ni la fortune n'ont

je hais
que forte les Vivonnes & les Sa
pour ne leur pouvoir reffembler.

Mes affaires vont toujours un
train. Jamais le déréglement ne m'
mis ; & il me faut un peu d'éc
pour arriver au bout de l'année ,
fer une nuit d'hyver. Ce n'eft pas
fois réduit à la néceffité , ou à la fo
mais fi je veux dire les chofes nett
ma dépenfe eft petite & mes effo
diocres.

Dites-moi fi avec ces qualités-là
devenir votre amant , ou fi je dois
rer votre ami. Pour moi , je fuis ré
prendre le parti qu'il vous plaira.
paffe de l'amitié à l'amour fans em
ment , je puis revenir de l'amour à
tié avec auffi peu de violence.

MADRIGAL.

QU'avez-vous fait de mon amour,
Bonheur fatal, funeste jouissance ?
toit-ce pour le perdre, ô trop malheureux jour !
Que je vous attendois avec impatience ?
Rendez, trompeur, rendez-moi mes desirs ;
Et je vous rendrai vos plaisirs.

A MADAME ***.

ÉLÉGIE.

AImable IRIS, si vous voulez apprendre
Les maux secrets dont ne se peut défendre
Le plus fidéle & le plus triste Amant,
Lisez ces vers pour savoir mon tourment ;
Et, s'il restoit encore dans votre ame
Un sentiment favorable à ma flamme ;
S'il vous restoit encor quelque amitié,
Ne voyez pas ma douleur sans pitié.
Depuis le jour que mon malheur extrême
Me contraignit de me laisser moi-même ;
Quand la rigueur d'un injuste courroux
Me contraignit de m'éloigner de vous ;

Le ſouvenir de vos beaux yeux abſens,
Fait mon dégoût pour les objets préſens
Je croirois être infidéle à ma flamme
Si je voyois ſans horreur quelque femme
Je trahirois mon innocent amour,
Si je paſſois ſans ennui quelque jour.
Les grands repas & toutes leurs délices
Sont devenus comme autant de ſupplices
Et la douceur de cette volupté
Céde au chagrin dont je ſuis tourmenté
Triſte, rêveur, ſans goût & ſans parole
J'y repréſente un mort, ou quelque ido
Mes yeux ouverts ſans aucun mouvemen
Ma bouche ouverte aux ſoupirs ſeuleme
Le pâle teint d'un languiſſant viſage,
Sont de ma mort un aſſuré préſage;
Et, ſi mon cœur montre par un ſoupir
Qu'il vit encore, il eſt prêt de mourir.
Dans les plaiſirs que donne l'harmonie

retien me fut toujours aimable ;
nt voir le chagrin où je suis,
nder ce qui fait mes ennuis ;
donne une mélancolie,
umeur est comme ensevelie ;
i fait de cette liberté
g-temps on me vit enchanté ?
s amis, n'en soyez plus en peine.
u'IRIS me retient dans sa chaine ;
u'IRIS a voulu me charmer,
n malheur, je ne sai plus qu'aimer :
vre cœur, dans sa douce mollesse,
qu'amour, que langueur, que tristesse ;
l il a de plus vifs sentimens,
qu'IRIS excite ses tourmens ;
gueur, ou son ingratitude
donner une peine plus rude.
de mon ressouvenir,
heur qui viens m'entretenir,

en repos mon âme infortunée.
Mais c'en eſt fait, je céde au déſeſp
De tant de biens que j'eus en mon pouv
Je n'ai plus rien pour flatter mon envie
Que le deſſein de terminer ma vie.
Tous mes regrets ont été ſuperflus.
J'obéïrai, je ne vous verrai plus.
Ma perte, IRIS, eſt une perte entiere
En vous perdant, je perdrai la lumier
Et j'aime mieux avancer mon trépas,
Que d'être en vie, & de ne vous voir pa

A LA MESME

ÉLÉGIE.

IRIS,

enheureux, j'aimois, j'étois aimé;
e esprit, le mien étoit charmé;
ment, nous sentions en nos ames
ret rapport de nos communes flâmes;
s disoit l'excès de mon tourment,
iez autant d'un regard seulement;
oncertés dans un si doux silence,
le nos feux l'aimable violence.
s encore en l'état où j'étois,
ncor soumis aux mêmes loix,
ujourd'hui votre amoureux génie;
vous-même à votre tyrannie:
malgré vous, l'infidéle dessein
mitié qui reste en votre sein;
confus s'entendant mal soi-même;
moyens d'oublier ce qu'il aime.
qui l'amour ne doit jamais finir,
'à la mort aimer un souvenir;
à la mort conserver une idée

, par quelque moyen, tenir encore à vous
ime mieux, IRIS, ressentir votre haine
d'être sans amour, & de vivre sans peine

A LA MESME.

STANCES.

IRIS, je vous aime toujours:
Soyez ou trompeuse, ou fidelle,
Rien ne peut finir mes amours,
Si vous ne cessez d'être belle.

✠

Ce n'est pas votre fermeté
Qui fera ma persévérance;
Ayez toujours de la beauté

Les avis me sont odieux :
Qui me conseille d'être sage,
Devroit, ou m'arracher les yeux,
Ou gâter votre beau visage.

✠

Encore, Iris, ne sais-je pas,
Quand vos beautés seroient passées,
Si je ne verrois point d'appas
Parmi leurs traces effacées.

✠

Peut-être ces mêmes desirs
De qui j'ai l'ame possédée,
S'amuseroient aux faux plaisirs
Que leur offriroit une idée.

✠

Je pourrois m'en entretenir ;
Et trouverois mille artifices
Pour tirer de mon souvenir
Le sujet de quelques délices.

✠

Mon esprit toujours enchanté,
Auroit chez lui sa complaisance ;
Et j'aimerois votre beauté,
Comme on vous aime en votre absence.

✠

Mais je suis trop ingénieux
A me faire un amour nouvelle :
Je n'ai besoin que de mes yeux,
Iris, vous serez toujours belle.

Puisqu'il vous faut quitter en ces fur
Afin que mon départ ait moins de vio
J'emporte aveçque moi les traits de
yeux,
Et vous laisse mon cœur dans cette lon

*

Votre image sera mon plaisir le plus
A toute heure, en tous lieux, j'au
gnie;
Et mon fidéle esprit qui demeure av
Entretiendra souvent votre aimabl

*

Foibles amusemens d'un esprit am
Je trompe ainsi les maux dont mon
Mais, ah! qu'on est à plaindre, &
heureux,
... se fait des biens par l

Hélas! Je vais quitter l'objet de mon amour;
Je me quitte moi-même : &, si ma triste envie
Ne se flattoit encor de l'espoir du retour,
En vous laissant, Iris, je laisserois la vie.

A LA MESME.

STANCES.

Je n'entens plus parler de vous;
Vous cachez à mes yeux votre aimable visage;
Votre esprit même est en courroux,
Que le mien garde encor les traits de votre image.
Vous haïssez en moi jusqu'à mon souvenir,
Dont jamais vos beautés ne seront effacées;
Pour achever de me punir,
Il ne vous reste plus qu'à m'ôter les pensées.

✤

Mais donnons à nos sentimens
L'agréable douceur qu'apporte la vengeance:
Pensons à tous momens
A l'ingrate Beauté qui m'en fait la défense:
Tirons d'Iris un bien qu'elle ne sache pas;
N'appellons point ses yeux à faire nos délices,
Et jouissons de ses appas,
Bien loin des cruautés qui causent nos supplices.

✤

Je vous garde encore ma mor
C'eſt là le dernier charme à toucher vo

A LA MESM

STANCES.

SI vous ſavez que je vou
Sachez auſſi le mal extrême
Que je ſens loin de vos appa
Iris, la douleur de l'abſence
Eſt un mal qu'on ne connoît
Si l'on n'en fait l'expérienc

Mon tourment ne ſe peut dé
J'ai beau ſoupirer & me plai
Beau pouſſer de triſtes accen

Il faut souffrir ce que j'endure,
Pour savoir la peine si dure
Dont je suis sans cesse agité.
Une ame contente & paisible
Ne conçoit pas la vérité
Des maux où je me vois sensible.

Je n'ai pas l'humeur assez vaine ;
Pour croire qu'une même peine
Soit commune à nos sentimens :
J'en souffre seul la violence,
Et connois bien que mes tourmens
Troublent peu votre indifférence.

Tandis que la mélancolie
Où mon ame est ensevelie,
M'ôte l'usage des plaisirs ;
Tandis que parmi les délices
Pour qui j'avois tant de desirs,
J'entretiens mes secrets supplices ;

Vous n'avez rien qui vous tourmente :
Toujours tranquille, indifférente,
Vous possédez le bien présent ;
Et ces délicates tristesses
Que l'on conçoit pour un absent,
Vous semblent de sottes tendresses.

MEs yeux, mes inutiles y
Vous ſavez bien que dans ces l
Iris fait toujours ſa demeure;
Et, ſi proche de ſes appas,
Ingrats! vous ſouffrez que je m
Du chagrin de ne la voir pas.

✻

Vous avez donc mis en mon c
La triſte & ſecrette langueur
Qui conſume aujourd'hui ma
Pour ſervir ſi mal mes deſirs,
Et refuſer à mon envie
Votre ſecours & mes plaiſirs.

✻

Mes yeux, cauſe de mes ennu
Puiſque dans ces lieux où je
Pour vous ſeuls Iris eſt abſe
Mon eſprit plus ingénieux,

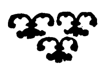
A LA MESME.

CHANSON.

Vous avez trompé mes desirs
Par des espérances bien vaines;
Et, sans goûter de vos plaisirs,
J'ai ressenti toutes vos peines.
Amour, c'est trop long-temps souffrir;
Je veux me plaindre, & puis mourir.

✦

Ecoutez mes derniers accens;
Soyez un moment favorable.
Iris, laissez toucher vos sens
A la douleur d'un misérable:
Un mot, une larme, un soupir;
Et je suis tout prêt de mourir.



JE ne penſe pas être plus heur
votre Caractére, que nos Pein
votre Portrait, où je puis dire qu
meilleurs ont perdu leur réputation.
qu'ici nous n'avons point vû de bea
achevées, qui ne ſoient allées chez
pour y chercher de certaines grace
pour s'y défaire de quelques défauts.
ſeule, Madame, êtes au-deſſus de
qui ſavent flatter & embellir. Ils n'c
mais travaillé pour vous que malheu
ment; jamais ſans vous que malheu
ment; jamais ſans vous avoir bea
intéreſſée, & fait perdre autant d'avan
à une perſonne accomplie, qu'ils o
coutumé d'en donner à celles qui
ſont pas.

Si vous n'êtes guére obligée à la
ture, vous l'êtes encore moins à la

nce d'autrui, ni à votre propre
, & pouvez en repos vous remet-
nature des ſoins qu'elle prend pour
omme il y a peu de négligences
ſes, je ne conſeillerois pas aux au-
s'y fier.

effet, la plûpart des femmes ne ſont
les que par les agrémens qu'elles ſe
Tout ce qu'elles mettent pour ſe pa-
cache des défauts. Tout ce que l'on
ôte de votre parure, vous rend quel-
grace; & vous avez autant d'interêt à
nir purement au naturel, qu'il leur eſt
ntageux de s'en éloigner.

Je ne m'amuſerai point à des louanges
nerales auſſi vieilles que les ſiécles. Le
leil ne me fournira point de comparai-
on pour vos yeux, ni les *Fleurs* pour vo-
re teint. Je pourrois parler de la régula-
ité du viſage, de la délicateſſe des traits,
des agrémens de la bouche, de ce cou ſi
poli & ſi bien tourné, de cette gorge ſi
bien formée. Mais au-delà des plus curieu-
ſes obſervations, il y a mille choſes en
vous à penſer qu'on ne peut bien dire, &
mille choſes qu'on ſent mieux qu'on ne
les penſe.

Croyez-moi, Madame, ne confiez le
ſoin de votre gloire à perſonne; car aſſu-
rément vous n'êtes jamais ſi bien qu'en
vous-même. Paroiſſez au milieu des Por-

JE ne pense pas être plus heur
votre Caractére, que nos Peint
votre Portrait, où je puis dire qu
meilleurs ont perdu leur réputation.
qu'ici nous n'avons point vû de bea
achevées, qui ne soient allées chez
pour y chercher de certaines graces
pour s'y défaire de quelques défauts.
seule, Madame, êtes au-dessus de
qui savent flatter & embellir. Ils n'o
mais travaillé pour vous que malheu
ment: jamais sans vous que malheur
ment; jamais sans vous avoir bea
intéressée, & fait perdre autant d'avan
à une personne accomplie, qu'ils o
coutumé d'en donner à celles qui
sont pas.

Si vous n'êtes guére obligée à la
ture, vous l'êtes encore moins à la c
[illegible]

ience d'autrui, ni à votre propre
e, & pouvez en repos vous remet-
nature des soins qu'elle prend pour
Comme il y a peu de négligences
ses, je ne conseillerois pas aux au-
e s'y fier.

effet, la plûpart des femmes ne sont
bles que par les agrémens qu'elles se
Tout ce qu'elles mettent pour se pa-
cache des défauts. Tout ce que l'on
ôte de votre parure, vous rend quel-
grace; & vous avez autant d'interêt à
enir purement au naturel, qu'il leur est
antageux de s'en éloigner.

Je ne m'amuserai point à des louanges
énerales aussi vieilles que les siécles. Le
oleil ne me fournira point de comparai-
on pour vos yeux, ni les *Fleurs* pour vo-
tre teint. Je pourrois parler de la régula-
rité du visage, de la délicatesse des traits,
des agrémens de la bouche, de ce cou si
poli & si bien tourné, de cette gorge si
bien formée. Mais au-delà des plus curieu-
ses observations, il y a mille choses en
vous à penser qu'on ne peut bien dire, &
mille choses qu'on sent mieux qu'on ne
les pense.

Croyez-moi, Madame, ne confiez le
soin de votre gloire à personne; car assu-
rément vous n'étes jamais si bien qu'en
vous-méme. Paroissez au milieu des Por-

qui surprend, ce qui plaît, ce qui fla
ce qui touche.

Votre Caractére proprement n'est p
un Caractére particulier; c'est celui de
tes les belles personnes. Tel a résisté à
beautés fiéres, qui s'est laissé gagner à
beautés délicates. La délicatesse a do
du dégoût à un autre, qui a bien voul
soumettre à la fierté.

Vous seule êtes le foible de tout le m
de. Les emportés y trouvent le sujet
leurs transports : les ames passionnées
prennent leur tendresse & leur langue
Esprits différens, diverses humeurs, te
pérammens contraires; tout est sujet à v
tre empire.

Ceux qui n'étoient nés ni pour donne
ni pour recevoir de l'amour, conservent
premiere de ces qualités, & perdent m
heureusement l'autre. De-là vient qu'il
a quelque ressemblance entre la chaleur

que je me donne quelque chose,
rlant de votre esprit & de votre
e me laisse aller à la mienne.
rai que des vérités ; & de peur
ne croyiez qu'elles vous soient
vantageuses, je commencerai
rmes de votre conversation, qui
en rien à ceux de votre visage.
ladame, on n'est pas moins tou-
is entendre, que de vous voir.
rriez donner de l'amour toute
faire voir en France, comme
Espagne, quelque aventure de
visible.
jamais remarqué tant de poli-
vos discours : ce qui est surpre-
de si vif & de si juste, des cho-
ises & si bien pensées.
ssons des louanges dont la lon-
toujours ennuyeuse, quelques

soumettre votre jugement ...
coup de personnes qui n'en avoient point
Il me semble aussi que vous vous laisse
trop aller à l'habitude. Ce que d'abord vou
avez jugé grossier fort sainement, vous pa
roît à la fin délicat sans raison; & quan
vous venez à guérir de ces erreurs, c'e
plûtôt par un retour de votre humeur, q
par les réflexions de votre esprit.

Quelquefois, Madame, par un mouv
ment contraire, pour penser trop, vous p
sez la vérité du sujet; & les opinions q
vous formez, sont des choses plus fort
ment imaginées, que solidement connu

Pour vos actions, elles sont égaleme
innocentes & agréables. Mais comme vo
pouvez négliger de petites formalités
sont de véritables gênes dans la vie, vo
avez à craindre l'opinion des sots & le ch
grin de ceux que votre mérite fait vos e
nemis.

... ennemies déclarée

... & je voi, quand on se plaint ... l'humeur, que c'est alors qu'on ... le plus pour la personne.
... oiqu'il en soit, tant s'en faut qu'on ... prendre avantage sur vous, qu'on ... uroit prendre de mesure. On vous ... lige aisément sans y penser; & même ... soin de vous plaire a produit plus ... fois le malheur de vous avoir déplû. ... ez-moi, Madame, il faudroit être ... eureux pour trouver de bons momens ... vous, & bien juste pour les prendre. ... u'on peut dire véritablement, après ... avoir examinée, c'est qu'il n'y a rien ... malheureux que de vous aimer; mais ... le si difficile que de ne vous aimer pas. ... oilà, Madame, les observations d'un ... ateur, qui, pour juger de vous plus ... ment, a pris soin de demeurer libre.
... oyen qu'il a tenu pour se garantir ...

vous semble pas être avantageux, ne sa-
roit subsister qu'en votre absence ; car po
répeter ce que j'ai déja dit : *Paroissez, M-
dame, au milieu des Portraits & des C-
ractères, & vous déferez toutes les imag-
qu'on sauroit donner de vous.*

LETTRE
A MADAME
LA COMTESSE D'OLONNE,
En lui envoyant son CARACTERE.

JE vous envoye votre *Caractère*, qui vous explique le sentiment général, & vous apprend qu'il n'y a rien en France de beau que vous. Ne soyez pas assez ri-goureuse à vous-même

e chofe qu'on ait jamais vûe.
tre beauté, Madame, je paffe aux
'elle caufe, je paffe aux malades,
rans qu'on voit pour vous. Ce n'eft
fein de vous rendre pitoyable : au
, fi vous fuivez mon confeil, il
ra la vie à quelque malheureux. Il
long-temps que les Poëtes & les
de Romans nous entretiennent de
norts. Je vous en demande une
, & ce vous fera un fort beau
un trépas dont on ne puiffe dou-
cinq ou fix malades que je con-
hoififfez celui que vous voudrez
de vos dernieres rigueurs ; vous
pas beaucoup à faire pour le con-
la maladie à la mort. Faites-le
promptement pour votre fatisfac-
celle de Votre, &c.

Que vous faites languir un p
reux !
Je ne trouve avec vous ni douceur, ni colere ;
Et votre esprit adroit ménage un amoureux
Evitant de fâcher, aussi-bien que de plaire.

✦

Si vous voulez m'aimer, je serai trop heureux
Et, si vous voulez prendre un sentiment contra
Quand il faudra souffrir un mal si rigoureux,
Les reproches, au moins, pourront me satisfai

✦

J'ai beau, par ma tendresse, exciter vos soupi
Beau tenter vos chagrins par de fâcheux desir
Vous ne répondez rien à ce pressant langage,

✦

Puisqu'il ne vous plait pas que mon sort soit
doux,
Eh ! de grace, Philis, faites-moi quelque out
Pour avoir le plaisir de me plaindre de vous.

DIXAIN.

Vous faites la ſpirituelle,
Nous laiſſant tout à deviner ;
Ainſi que vous faites la belle
Avec votre art de façonner.
Il ne ſort rien de votre bouche,
Vieille Caliſte, qui nous touche :
Tout votre eſprit dépend de nous ;
Et quiconque auroit la malice
De penſer auſſi peu que vous,
Vous rendroit un méchant office.

A MADAME ***.

STANCES.

Laiſſez là nos jeunes deſirs,
Où votre vertu s'intéreſſe ;
Cette rigueur pour les plaiſirs,
Sent le chagrin de la vieilleſſe.

*

QUe vous faites languir un pauvre malheu-
reux !
Je ne trouve avec vous ni douceur, ni colere ;
Et votre esprit adroit ménage un amoureux
Evitant de fâcher, aussi-bien que de plaire.

*

Si vous voulez m'aimer, je serai trop heureux ;
Et, si vous voulez prendre un sentiment contraire
Quand il faudra souffrir un mal si rigoureux,
Les reproches, au moins, pourront me satisfaire.

*

J'ai beau, par ma tendresse, exciter vos soupirs,
Beau tenter vos chagrins par de fâcheux desirs,
Vous ne répondez rien à ce pressant langage.

*

Puisqu'il ne vous plaît pas que mon sort soit plus
doux,
Eh ! de grace, Philis, faites-moi quelque outrage,
Pour avoir le plaisir de me plaindre de vous.

DIXAIN.

Vous faites la ſpirituelle,
Nous laiſſant tout à deviner ;
Ainſi que vous faites la belle
Avec votre art de façonner.
Il ne ſort rien de votre bouche,
Vieille Caliſte, qui nous touche :
Tout votre eſprit dépend de nous ;
Et quiconque auroit la malice
De penſer auſſi peu que vous,
Vous rendroit un méchant office.

A MADAME ***.

STANCES.

Laiſſez là nos jeunes deſirs ;
Où votre vertu s'intéreſſe ;
Cette rigueur pour les plaiſirs ;
Sent le chagrin de la vieilleſſe.

*

Vous fûtes jeune comme nou
Pour conſoler votre triſteſſe
Nous aurons enfin, comme v
Tous les dégoûts de la vieil



Hélas ! Nous y viendrons u
Nous verrons ce triſte paſſa
Et laiſſerons là notre amou
Comme vous votre beau viſ



Nos traits devenus odieux ;
Nos beautés toutes effacées
Seront la honte de nos yeu
Et la douleur de nos penſé



Mais aujourd'hui que nos a

Lorſque vos eſprits languiſſans
Perdent des douceurs légitimes,
Des moindres plaiſirs de nos ſens
Votre chagrin ſe fait des crimes.



Toujours votre ſévérité
S'oppoſe à notre jeune envie;
Et d'une ſotte antiquité,
Tire une régle à notre vie.



Ou laiſſez-nous vivre en ces lieux;
Comme il plaît à nos deſtinées;
Ou veuille la bonté des cieux
Borner le cours de vos années.

A MADAME ***.

STANCES.

Bienheureux qui vit ſans chimere,
Qui pour un bien imaginaire
N'a point d'inutiles deſirs;
Heureux dont l'eſprit ſe contente
De vrais & ſolides plaiſirs,
Sans languir d'une vaine attente.

✦

De quelque faiseur de c

⁂

Philis, en vain une ma
Par quelque obligeante
Flatte leurs inclinatior
La violence du génie
Qui fait le joug des na
Fait aussi votre tyranr

⁂

Jamais nos soupirs & n
Ces tendres effets de v
Qui font nos plaisirs le
Jamais l'aimable viol
De nos douleurs & de
N'ont troublé leur ina

⁂

Un orgueil chagrin &
Aux soins de servir &

Je perds d'inutiles paroles;
Mes raisons sont raisons frivoles
Pour guérir un esprit gâté.
Philis, la grandeur & la pompe
Ont surpris votre vanité
Par un faux éclat qui vous trompe.

✦

Si les Dieux venoient sur la terre
Avec leur foudre, leur tonnerre,
Et tout l'équipage des cieux,
Vos héros quitteroient la place,
Et d'un esprit si glorieux
N'obtiendroient pas la moindre grace.

✦

Après une telle aventure,
Je pense qu'une créature
N'oseroit pas vous approcher;
Et les amours de race humaine
Pourroient bien alors se cacher
Auprès d'une femme si vaine.

✦

Philis, je serois téméraire,
Si j'espérois de pouvoir plaire
A vos desirs ambitieux:
Un pauvre mortel se retire
Parmi les Héros ou les Dieux;
Cherchez un amant qui soupire.

JE ne viens point devan
Avec des ſoupirs & des la
Pour adoucir votre fierté
Je viens irriter votre hain
Et chercher dans ſa cruaut
Votre dernier outrage & ma derniere

✦

Soyez, ſoyez impitoyabl
Le déſeſpoir d'un miſérab
N'a beſoin que de vos rig
La plus aimable complai
Flatteroit en vain mes lan
Aujourd'hui le trépas fait ma ſeul

✦

O Dieux! vous écoutez n
Et déja je reſſens l'attein

EPIGRAMME.

ETre ſans vertu précieuſe,
Faire la belle ſans beauté,
Par une adreſſe ingénieuſe
Qui ſoutient votre vanité;
Ne rien devoir à la nature,
Mais, par une heureuſe impoſture,
Abuſer l'eſprit & les yeux;
Mettre la laideur en uſage,
N'eſt-ce pas vous venger des Dieux,
Qui formérent votre viſage
Pour être un objet odieux?

EPIGRAMME.

TRès difficile, & fort peu délicat,
Le Préſident (1) condamne chaque plat,
Quand à dîner un ami le convie:
Les mets d'un autre, il blâme ſans raiſon;
Et, ſans raiſon, il paſſeroit ſa vie
A louer tout en ſa propre maiſon.

(1) M. Tambonneau, Préſident au Parlement de Paris, étoit un homme ſans goût, qui vouloit faire le difficile ſur la bonne chere. M. de Saint-Evremond ſe trouvant avec lui à un grand repas que donnoit le Commandeur de Souvré, fit cette EPIGRAMME.

JE ne viens point devant
Avec des soupirs & des la
Pour adoucir votre fierté
Je viens irriter votre haine
Et chercher dans sa cruauté
Votre dernier outrage & ma derniere

✦

Soyez, soyez impitoyable
Le désespoir d'un misérable
N'a besoin que de vos rigu
La plus aimable complaisa
Flatteroit en vain mes lang
Aujourd'hui le trépas fait ma seule

✦

O Dieux! vous écoutez ma
Et déja je ressens l'atteinte

EPIGRAMME.

ETre ſans vertu précieuſe,
Faire la belle ſans beauté,
Par une adreſſe ingénieuſe
Qui ſoutient votre vanité ;
Ne rien devoir à la nature,
Mais, par une heureuſe impoſture,
Abuſer l'eſprit & les yeux ;
Mettre la laideur en uſage,
N'eſt-ce pas vous venger des Dieux,
Qui formérent votre viſage
Pour être un objet odieux ?

EPIGRAMME.

TRès difficile, & fort peu délicat,
Le Préſident (1) condamne chaque plat,
Quand à dîner un ami le convie ;
Les mets d'un autre, il blâme ſans raiſon ;
Et, ſans raiſon, il paſſeroit ſa vie
A louer tout en ſa propre maiſon.

(1) M. Tambonneau, Préſident au Parlement de Paris, étoit un homme ſans goût, qui vouloit faire le difficile ſur la bonne chere. M. de Saint-Evremond ſe trouvant avec lui à un grand repas que donnoit le Commandeur de Souvré, fit cette EPIGRAMME.

PHILIS, en tournant
Semble n'en vonloir rie
Et n'en veut qu'à la cr
Je voi dans ſa triſte la
Que le Ciel, moins qu
Fait le mouvement d



Les plus dévots, les
Tiennent pour mira
Des langueurs tou
Et l'excès de ſa
Fait ces extaſes i
Qu'on donne à ſ



Mais, grands Di

Dûssai-je vous mettre en courroux,
Je connois Philis mieux que vous;
Je connois ce qui la contente.
Philis cherche dans les saints lieux
Une amour bien plus succulente
Que celle de vous autres Dieux.



Philis sait se mettre à genoux;
Philis levant les yeux vers vous,
Vous fait sa petite requête;
Et l'on peut dire sans mentir,
Que parfois il entre en sa tête
Quelque sorte de repentir.



Si Philis perdoit un amant,
Je croi qu'au fort de son tourment
Elle auroit recours à vous autres;
Mais, au premier objet d'amour,
Ma foi, bons Dieux, elle est des nôtres,
Et vous fait une fausse cour.



Sensible à de nouveaux desseins,
Dans les entretiens les plus saints
Vous croyez Philis occupée;
Et la grimace de ses vœux,
Dont votre sagesse est dupée,
Cache ses véritables feux.

Que de jour de ses ...

❖

Par tout où la rage du for
De l'effroi que donne la n
Trouble les plaisirs de la
Et par tout où votre cour
S'arme d'éclairs & de ton
Que Philis se mette à gen

❖

Que dans la tristesse & le
Qu'apporte l'horreur du
Philis se couvre de téné
Et que ses esprits languis
Se flattent dans vos chan
De leurs pitoyables acce

❖

Mais aussi, pour l'amour
Que son cœur ne soit pas

Par tout où l'on se divertit,
Par tout où l'on chante, où l'on rit,
Vous n'entrerez point avec elle;
Et son Ange avec le suivant,
Entretiendra sa Demoiselle
Derriere quelque paravant.



Nous retenons tous ses desirs;
Nous retenons ses vrais soupirs,
Témoins du pouvoir de nos charmes;
Et notre empire le plus doux,
Est de voir répandre des larmes
Qu'amour fait couler devant nous.



Philis, dans notre éloignement,
Cache son amoureux tourment
Sous une feinte pénitence;
Et les pauvres Dieux sont touchés
De la douleur de notre absence,
Et du desir de ses péchés.



Ce n'est pas qu'en des voluptés
Où les sens sont plus emportés,
Elle ne soit inquiétée.
Parmi des mouvemens divers,
Les retours d'une ame agitée
M'ont été souvent découverts.

✱

Vous avez chez vous vos at
Et, comme vous étes parfai
Tout votre bien eſt en vous
Hélas! Nous n'avons rien
T'aimer, Philis, que tu no
C'eſt notre plaiſir le plus d

Jouiſſons de notre printem
Il faut, au plus beau de no
Cueillir les fleurs de la jeu
C'eſt le partage des morte
Et ce qu'un autre âge nous
Doit ſuffire pour les Autel



LETTRE

A MADAME ***.

QUelque violente que ſoit mon amitié, elle me laiſſe aſſez d'eſprit pour vous écrire avec moins d'emportement que de coutume; & à vous dire vrai, j'ai quaſi honte de vous envoyer des ſoupirs de campagne, qui n'ont ni la douceur, ni la délicateſſe de ceux que vous entendez. Mais tels qu'ils ſont, il faut de néceſſité que je les hazarde, & que je vous faſſe ſouvenir de moi dans un temps où tout le monde travaille à me faire oublier.

Je ne doute point que l'entrevûe de votre ſainte mere & de toute votre pieuſe famille, n'ait été accompagnée de beaucoup de pleurs. Vous aurez donné aux larmes de cette mere des larmes civiles & reſpectueuſes, comme une fille bien née : mais vous ſavez trop le monde, pour donner de véritables tendreſſes aux chagrins des prudes, dont la vertu n'eſt qu'un artifice, pour vous priver des plaiſirs qu'elles regrettent.

C'eſt aſſez d'avoir obéi une fois, & ſacrifié votre repos à une complaiſance que peut-être vous ne lui deviez pas. Elle eſt

On aime ce qui plait, &
qui eſt permis ; & ſi pour a
demander congé à vos pare
meur que je les connois, vo
ront rares dans votre vie.

Mais peut-être que je vo
cours fort inutile ; & qu'en l
êtes, je dois plus craindre c
conſeillent d'aimer, que ceu
défendent. Peut-être que vo
avis que je vous donne, en v
des réprimandes d'une mere.
je ſi la pauvre mere, à qui je
mal, n'eſt pas dans mes intér
empêcher une amitié naiſſa
vous laiſſe pas la liberté d'aim
ſonne éloignée ?

J'ai ſujet de me louer de v
juſqu'ici : je doute néanmoin
le puiſſe diſputer long-temps
ſage, & un ſouvenir contre c

s fermens que vous m'avez faits de
r toute votre vie.

LE MARQUIS DE ***.

STANCES.

RQUIS, on dit par tout que vous êtes
aimable,
re serviteur ne vous déguise rien;
ntretien galant, votre esprit agréable
it contenter que des femmes de bien.

✦

s en horreur à nos voluptueuses;
qui n'ont pas un chaste sentiment,
rès-volontiers jouir les vertueuses
ies discours d'un inutile amant.

✦

nandez toujours lorsque l'on vous refuse;
le prude objet long-temps sollicité,
oppose plus qu'une légere excuse,
ttez le logis en homme rebuté.

✦

vainement le plaisir se propose;
r vous contenter, n'ose rien à demi;
accordant tout, que fait-elle autre chose
ser un galant, & faire un ennemi?

✦

Vous pouvez rétablir la vertu d'
Je connus autrefois un soupçonne
Qui se tint assuré de l'honneur d
Dés-lors que l'on vous crut être

✦

Si vous aviez aimé cette humeur
Sur qui toute la France a fait tan
Nous n'aurions eu jamais la moin
A réjouir le peuple & les jeunes

✦

Jaloux, il ne faudroit ni de mur
Si vous n'aviez à craindre autre
Vous auriez de l'honneur, Cocus
Si vous aviez affaire à d'aussi g

✦

Bons Dieux! Que de bonhe
honnêtes,
De trouver un amant, & si fag
Un amant qui ne sert qu'à troub

n faisoit raison à votre continence,
feriez le sujet de mille beaux discours,
onsieur du Bellay feroit voir à la France
que pieux Roman de vos chastes amours (1).

✦

d le Pere Caussin nous donna la COUR
AINTE (2),
pouviez y prétendre une assez bonne part ;
us avez de lui juste sujet de plainte
voir, plûtôt que vous, le Chevalier Bayard (3).

✦

bien que d'ailleurs vous avez quelque vice,
vous avez encor de mauvais sentimens :
l est vrai qu'un jour le grand Dieu nous punisse,
devez redouter ses justes châtimens.

✦

vous laissez souvent emporter au blasphême ;
ne sauriez souffrir l'affront d'un démenti ;
ne faites jamais Vendredi ni Carême,
vous baisez bien moins que Monsieur de
enti (4).

) *Jean-Pierre Camus*, e du *Bellay*, a composé quelques Romans pleins ns & de pieté.

) Le Pere *Caussin*, , a fait un Livre otion, intitulé : LA SAINTE. Voyez le ONNAIRE de M. , Article CAUSSIN *ue*.)

C'étoit un si brave & homme, qu'il mérita d'être appellé le *Chevalier sans reproche*.

On trouvera une liste des Auteurs qui ont écrit la VIE du Chevalier *Bayard*, dans la BIBLIOTHEQUE *Historique de France* du Pere LE LONG, numero 13763. *& suiv.*

(4) Le Marquis de *Renti* mourut à l'âge de 37 ans, pour avoir, dit-on, gardé une chasteté trop rigide.

SONNE

Vous m'ordonnez de v
Et, pour ſouffrir l'extrêm
Que peut donner un amo
Vous m'ordonnez de ga



Parler à vous le plus
Seroit aller contre vo
Vous vous fâchez d'u
Et les ſoupirs ſont la

Arrêtez-là vos inju
N'ordonnez rien à
N'ordonnez rien à

A MADAME ***.

STANCES IRRÉGULIERES.

MEnagez mieux le repos de ma vie :
Auprès de vous je n'ai pas une envie,
Que je ne craigne une faveur.
Lorsque je vous trouvai si belle,
Je m'attendois que vous seriez cruelle :
Vous n'avez cependant ni fierté ni rigueur.

✦

Soyez à mon tourment un peu moins pitoyable :
Votre bonté fera sans doute un misérable ;
Et sans la grace des refus,
Beaux yeux, je ne vous verrai plus.

✦

Si le noble orgueil de vos charmes
Se payoit de mes humbles larmes,
Je pourrois contenter vos glorieux desirs.
Tant que vous serez inhumaine,
Je ne refuse aucune peine ;
Mais je meurs de frayeur au danger des plaisirs.

ne me reste que quatre mots à vous
, & je vous prie d'y faire réflexion. Si
trouvez agréable ce qui doit déplaire,
méchant goût. Si vous n'avez pas la
lution de quitter ce qui vous déplaît,
foiblesse. Mais faites ce qu'il vous plai-
vous serez aisément justifiée auprès de
. Il n'y a point de foible que je ne vous
donne, sans me croire fort indulgent.

nd le sexe fragile a commis une offense,
Il n'a pas besoin de clémence;
Toute sorte d'impunité
st que justice dûe à son infirmité.

---

omme qui veut connoître toutes choses, ne se connoît pas lui-même.

A MONSIEUR ***.

VOus n'étes plus si sociable que vous l'étiez. L'étude a je ne sai quoi de ombre qui gâte vos agrémens naturels, ui vous ôte la facilité du génie, la liberté l'esprit que demande la conversation des honnêtes gens. La méditation produit encore de plus méchans effets pour le commerce; & il est à craindre que vous ne perdiez avec vos amis en méditant, ce que

QUe vous faites languir un pauvre malheureux !
Je ne trouve avec vous ni douceur, ni colere ;
Et votre esprit adroit ménage un amoureux
Evitant de fâcher, aussi-bien que de plaire.

✦

Si vous voulez m'aimer, je serai trop heureux ;
Et, si vous voulez prendre un sentiment contraire,
Quand il faudra souffrir un mal si rigoureux,
Les reproches, au moins, pourront me satisfaire.

✦

J'ai beau, par ma tendresse, exciter vos soupirs,
Beau tenter vos chagrins par de fâcheux desirs,
Vous ne répondez rien à ce pressant langage.

✦

Puisqu'il ne vous plaît pas que mon sort soit pl[us]
doux,
Eh ! de grace, Philis, faites-moi quelque outrag[e]
Pour avoir le plaisir de me plaindre de vous.

DIXAIN.

Vous faites la ſpirituelle,
Nous laiſſant tout à deviner;
Ainſi que vous faites la belle
Avec votre art de façonner.
Il ne ſort rien de votre bouche,
Vieille Caliſte, qui nous touche:
Tout votre eſprit dépend de nous;
Et quiconque auroit la malice
De penſer auſſi peu que vous,
Vous rendroit un méchant office.

A MADAME * * *.

STANCES.

Laiſſez là nos jeunes deſirs,
Où votre vertu s'intéreſſe;
Cette rigueur pour les plaiſirs,
Sent le chagrin de la vieilleſſe.

QUe vous faites languir un pauvre malh
reux !
Je ne trouve avec vous ni douceur, ni colere ;
Et votre esprit adroit ménage un amoureux
Evitant de fâcher, aussi-bien que de plaire.

*

Si vous voulez m'aimer, je serai trop heureu
Et, si vous voulez prendre un sentiment contra
Quand il faudra souffrir un mal si rigoureux,
Les reproches, au moins, pourront me satisfai

*

J'ai beau, par ma tendresse, exciter vos soup
Beau tenter vos chagrins par de fâcheux desir
Vous ne répondez rien à ce pressant langage

*

Puisqu'il ne vous plaît pas que mon sort soit
doux,
Eh ! de grace, Philis, faites-moi quelque out
Pour avoir le plaisir de me plaindre de vous

DIXAIN.

Vous faites la spirituelle,
Nous laissant tout à deviner ;
Ainsi que vous faites la belle
Avec votre art d[illegible]
Il ne sort rien de [illegible]
Vieille Caliste, [illegible]ui nous touche :
Tout votre espri[illegible]d de nous ;
Et quiconque aur[illegible]
De penser aussi [illegible] qu[illegible]ous,
Vous rendroit un méchant office.

A MADAME ***.

STANCES.

Laissez là nos jeunes desirs ;
Où votre vertu s'intéresse ;
Cette rigueur pour les plaisirs ;
Sent le chagrin de la vieillesse.

*

Vous fûtes jeune comm
Pour consoler votre tri
Nous aurons enfin, con
Tous les dégoûts de la



Hélas! Nous y viendr
Nous verrons ce triste
Et laisserons là notre
Comme vous votre be



Nos traits devenus o
Nos beautés toutes e
Seront la honte de
Et la douleur de no



... aujourd'hui en

Lorſque vos eſprits languiſſans
Perdent des douceurs légitimes,
Des moindres plaiſirs de nos ſens
Votre chagrin ſe fait des crimes.



Toujours votre ſévérité
S'oppoſe à notre jeune envie;
Et d'une ſotte antiquité,
Tire une régle à notre vie.



Ou laiſſez-nous vivre en ces lieux;
Comme il plaît à nos deſtinées;
Ou veuille la bonté des cieux
Borner le cours de vos années.

A MADAME ***.

STANCES.

BIenheureux qui vit ſans chimere,
Qui pour un bien imaginaire
N'a point d'inutiles deſirs;
Heureux dont l'eſprit ſe contente
De vrais & ſolides plaiſirs,
Sans languir d'une vaine attente.

✱

De quelque faiſeur de conq

✦

Philis, en vain une maîtreſ
Par quelque obligeante car
Flatte leurs inclinations :
La violence du génie,
Qui fait le joug des nation
Fait auſſi votre tyrannie.

✦

Jamais nos ſoupirs & nos la
Ces tendres effets de vos ch
Qui font nos plaiſirs les plu
Jamais l'aimable violence
De nos douleurs & de vos c
N'ont troublé leur indifféré

✦

Je perds d'inutiles paroles ;
Mes raifons font raifons frivoles
Pour guérir un efprit gâté.
Philis, la grandeur & la pompe
Ont furpris votre vanité
Par un faux éclat qui vous trompe.

✦

Si les Dieux venoient fur la terre
Avec leur foudre, leur tonnerre,
Et tout l'équipage des cieux,
Vos héros quitteroient la place,
Et d'un efprit fi glorieux
N'obtiendroient pas la moindre grace.

✦

Après une telle aventure,
Je penfe qu'une créature
N'oferoit pas vous approcher ;
Et les amours de race humaine
Pourroient bien alors fe cacher
Auprès d'une femme fi vaine.

✦

Philis, je ferois téméraire,
Si j'efpérois de pouvoir plaire
A vos defirs ambitieux :
Un pauvre mortel fe retire ;
Parmi les Héros ou les Dieux ;
Cherchez un amant qui foupire.

STANCES

JE ne viens point devant
Avec des ſoupirs & des lar
Pour adoucir votre fierté
Je viens irriter votre haine
Et chercher dans ſa cruauté
Votre dernier outrage & ma derniere

✦

Soyez, ſoyez impitoyable
Le déſeſpoir d'un miſérable
N'a beſoin que de vos rigue
La plus aimable complaiſa
Flatteroit en vain mes langu
Aujourd'hui le trépas fait ma ſeule e

✦

O Dieux! vous écoutez ma
Et déja je reſſens l'atteinte

EPIGRAMME.

ETre ſans vertu précieuſe,
Faire la belle ſans beauté,
Par une adreſſe ingénieuſe
Qui ſoutient votre vanité ;
Ne rien devoir à la nature,
Mais, par une heureuſe impoſture,
Abuſer l'eſprit & les yeux ;
Mettre la laideur en uſage,
N'eſt-ce pas vous venger des Dieux,
Qui formérent votre viſage
Pour être un objet odieux ?

EPIGRAMME.

TRès difficile, & fort peu délicat,
Le Préſident (1) condamne chaque plat,
Quand à dîner un ami le convie ;
Les mets d'un autre, il blâme ſans raiſon ;
Et, ſans raiſon, il paſſeroit ſa vie
A louer tout en ſa propre maiſon.

(1) M. Tambonneau, Pré-ſident au Parlement de Pa-ris, étoit un homme ſans goût, qui vouloit faire le difficile ſur la bonne chere. M. de Saint-Evremond ſe trouvant avec lui à un grand repas que donnoit le Commandeur de Souvré, fit cette EPIGRAMME.

PHILIS, en tournan
Semble n'en vouloir ri
Et n'en veut qu'à la c
Je voi dans ſa triſte la
Que le Ciel, moins q
Fait le mouvement de



Les plus dévots, les
Tiennent pour mirac
Des langueurs toute
Et l'excès de ſa pa
Fait ces extaſes infi
Qu'on donne à ſa d



Mais, grands Dieux!
Un cœur brûlant co

Dussai-je vous mettre en courroux,
Je connois Philis mieux que vous;
Je connois ce qui la contente.
Philis cherche dans les saints lieux
Une amour bien plus succulente
Que celle de vous autres Dieux.

✦

Philis sait se mettre à genoux;
Philis levant les yeux vers vous,
Vous fait sa petite requête;
Et l'on peut dire sans mentir,
Que parfois il entre en sa tête
Quelque sorte de repentir.

✦

Si Philis perdoit un amant,
Je croi qu'au fort de son tourment
Elle auroit recours à vous autres;
Mais, au premier objet d'amour,
Ma foi, bons Dieux, elle est des nôtres,
Et vous fait une fausse cour.

✦

Sensible à de nouveaux desseins,
Dans les entretiens les plus saints
Vous croyez Philis occupée;
Et la grimace de ses vœux,
Dont votre sagesse est dupée,
Cache ses véritables feux.

✦

Que du jour de ...

Par tout où la rage
De l'effroi que don
Trouble les plaisirs
Et par tout où votr
S'arme d'éclairs &
Que Philis se mett

Que dans la tristes
Qu'apporte l'horr
Philis se couvre d
Et que ses esprits
Se flattent dans vo
De leurs pitoyabl

Mais aussi, pour l
Que son cœur ne

Par tout où l'on se divertit,
Par tout où l'on chante, où l'on rit,
Vous n'entrerez point avec elle;
Et son Ange avec le suivant,
Entretiendra sa Demoiselle
Derriere quelque paravant.



Nous retenons tous ses desirs;
Nous retenons ses vrais soupirs,
Témoins du pouvoir de nos charmes;
Et notre empire le plus doux,
Est de voir répandre des larmes
Qu'amour fait couler devant nous.



Philis, dans notre éloignement,
Cache son amoureux tourment
Sous une feinte pénitence;
Et les pauvres Dieux sont touthés
De la douleur de notre absence,
Et du desir de ses péchés.



Ce n'est pas qu'en des voluptés
Où les sens sont plus emportés,
Elle ne soit inquiétée.
Parmi des mouvemens divers,
Les retours d'une ame agitée
M'ont été souvent découverts.

Qui le trouvent …

Vous avez chez vous vos at
Et, comme vous étes parfai
Tout votre bien est en vous
Hélas ! Nous n'avons rien
T'aimer, Philis, que tu no
C'est notre plaisir le plus d

Jouissons de notre printem
Il faut, au plus beau de n
Cueillir les fleurs de la je
C'est le partage des mort
Et ce qu'un autre âge nous
Doit suffire pour les Aut



LETTRE

A MADAME ***.

Quelque violente que ſoit mon amitié, elle me laiſſe aſſez d'eſprit pour vous écrire avec moins d'emportement que de coutume ; & à vous dire vrai, j'ai quaſi honte de vous envoyer des ſoupirs de campagne, qui n'ont ni la douceur, ni la délicateſſe de ceux que vous entendez. Mais tels qu'ils ſont, il faut de néceſſité que je les hazarde, & que je vous faſſe ſouvenir de moi dans un temps où tout le monde travaille à me faire oublier.

Je ne doute point que l'entrevûe de votre ſainte mere & de toute votre pieuſe famille, n'ait été accompagnée de beaucoup de pleurs. Vous aurez donné aux larmes de cette mere des larmes civiles & reſpectueuſes, comme une fille bien née : mais vous ſavez trop le monde, pour donner de véritables tendreſſes aux chagrins des prudes, dont la vertu n'eſt qu'un artifice, pour vous priver des plaiſirs qu'elles regrettent.

C'eſt aſſez d'avoir obéi une fois, & ſacrifié votre repos à une complaiſance que peut-être vous ne lui deviez pas. Elle eſt

qui eſt permis ; & ſi pour ai
demander congé à vos pare
meur que je les connois, vo
ront rares dans votre vie.

Mais peut-être que je vou
cours fort inutile ; & qu'en l'
êtes, je dois plus craindre c
conſeillent d'aimer, que ceu
défendent. Peut-être que vo
avis que je vous donne, en v
des réprimandes d'une mere.
je ſi la pauvre mere, à qui je
mal, n'eſt pas dans mes intér
empêcher une amitié naiſſa
vous laiſſe pas la liberté d'ain
ſonne éloignée ?

J'ai ſujet de me louer de v
juſqu'ici : je doute néanmoin
le puiſſe diſputer long-temps
ſage, & un ſouvenir contre

vous des sermens que vous m'avez faits de m'aimer toute votre vie.

A M. LE MARQUIS DE ***.

STANCES.

MARQUIS, on dit par tout que vous êtes aimable,
Mais votre serviteur ne vous déguise rien ;
Votre entretien galant, votre esprit agréable
Ne sauroit contenter que des femmes de bien.

⁂

Vous êtes en horreur à nos voluptueuses ;
Et celles qui n'ont pas un chaste sentiment,
Laissent très-volontiers jouir les vertueuses
Des stériles discours d'un inutile amant.

⁂

Vous demandez toujours lorsque l'on vous refuse ;
Mais, si le prude objet long-temps sollicité,
Ne vous oppose plus qu'une légere excuse,
Vous quittez le logis en homme rebuté.

⁂

Celle qui vainement le plaisir se propose ;
Qui, pour vous contenter, n'ose rien à demi,
En vous accordant tout, que fait-elle autre chose
Que chasser un galant, & faire un ennemi ?

⁂

Je connus autrefois un soupçonneux mari,
Qui se tint assuré de l'honneur de sa femme;
Dés-lors que l'on vous crut être son favori.

✠

Si vous aviez aimé cette humeur libertine
Sur qui toute la France a fait tant de chansons,
Nous n'aurions eu jamais la moindre Feuillantine (s)
A réjouir le peuple & les jeunes garçons.

✠

Jaloux, il ne faudroit ni de murs, ni de grilles,
Si vous n'aviez à craindre autre amour que le sien.
Vous auriez de l'honneur, Cocus, dans vos familles,
Si vous aviez affaire à d'aussi gens de bien.

✠

Bons Dieux! Que de bonheur en des maisons
honnêtes,
De trouver un amant, & si sage, & si doux!
Un amant qui ne sert qu'à troubler les conquêtes

Caussin nous donna la Cou
(2),
ez y prétendre une assez bonne part;
vez de lui juste sujet de plainte
ur, plûtôt que vous, le Chevalier Bayard (3).

✻

Je sais bien que d'ailleurs vous avez quelque vice,
Que vous avez encor de mauvais sentimens :
Et s'il est vrai qu'un jour le grand Dieu nous punisse,
Vous devez redouter ses justes châtimens.

✻

Vous vous laissez souvent emporter au blasphême;
Vous ne sauriez souffrir l'affront d'un démenti ;
Vous ne faites jamais Vendredi ni Carême,
Mais vous baisez bien moins que Monsieur de
Renti (4).

(1) *Jean-Pierre Camus*, Evêque du *Belley*, a composé quelques Romans pleins d'onction & de pieté.

(2) Le Pere *Caussin*, Jésuite, a fait un LIVRE de dévotion, intitulé : LA COUR SAINTE. Voyez le DICTIONNAIRE de M. Bayle, Article CAUSSIN (*Nicolas*.)

(3) C'étoit un si brave & galant homme, qu'il mérita d'être appellé le *Chevalier sans reproche*.

On trouvera une liste des Auteurs qui ont écrit la VIE du Chevalier *Bayard*, dans la BIBLIOTHEQUE *Historique de France* du Pere LE LONG, numero 13763. & *suiv*.

(4) Le Marquis de *Renti* mourut à l'âge de 37 ans, pour avoir, dit-on, gardé une chasteté trop rigide.

VOus m'ordonnez de v
Et, pour souffrir l'extrêm
Que peut donner un amou
Vous m'ordonnez de gard



Parler à vous le plus inn
Seroit aller contre votre
Vous vous fâchez d'un r
Et les soupirs font la der



Arrêtez-là vos injustes r
N'ordonnez rien à mes
N'ordonnez rien à ma f



A MADAME ***.

STANCES IRRÉGULIERES.

MEnagez mieux le repos de ma vie :
Auprès de vous je n'ai pas une envie,
Que je ne craigne une faveur.
Lorſque je vous trouvai ſi belle,
Je m'attendois que vous ſeriez cruelle :
Vous n'avez cependant ni fierté ni rigueur.

✱

Soyez à mon tourment un peu moins pitoyable :
Votre bonté ſera ſans doute un miſérable ;
Et ſans la grace des refus,
Beaux yeux, je ne vous verrai plus.

✱

Si le noble orgueil de vos charmes
Se payoit de mes humbles larmes,
Je pourrois contenter vos glorieux deſirs.
Tant que vous ſerez inhumaine,
Je ne refuſe aucune peine ;
Mais je meurs de frayeur au danger des plaiſirs.

IL n'y a rien de si honn
cienne amitié, & rien
qu'une vieille passion. Dét
du faux mérite d'être fidelle
la constance est la chose du
le plus de tort à la réputatio
Qui sait si vous n'avez voul
seule personne, ou si vous
qu'un seul amant? Vous p
une vertu, & vous nous fai
plusieurs défauts.

Mais que d'ennuis accor
jours cette misérable vertu
rence des dégoûts de votre
la délicatesse d'une passion
une passion nouvelle, vous
tes les heures délicieuses. L
sent à sentir de moment en
aime mieux. Dans une vieil

Il ne me reste que quatre mots à vous dire, & je vous prie d'y faire réflexion. Si vous trouvez agréable ce qui doit déplaire, c'est méchant goût. Si vous n'avez pas la résolution de quitter ce qui vous déplait, c'est foiblesse. Mais faites ce qu'il vous plaira, vous serez aisément justifiée auprès de moi. Il n'y a point de foible que je ne vous pardonne, sans me croire fort indulgent.

Quand le sexe fragile a commis une offense,
Il n'a pas besoin de clémence;
Toute sorte d'impunité
N'est que justice dûe à son infirmité.

L'homme qui veut connoître toutes choses, ne se connoît pas lui-même.

A MONSIEUR ***.

VOus n'étes plus si sociable que vous l'étiez. L'étude a je ne sai quoi de sombre qui gâte vos agrémens naturels, qui vous ôte la facilité du génie, la liberté d'esprit que demande la conversation des honnêtes gens. La méditation produit encore de plus méchans effets pour le commerce; & il est à craindre que vous ne perdiez avec vos amis en méditant, ce que

vous ... cesserez ...
quand vous cesserez ...
moi, je vous prie, vous peut
dans l'esprit que ces Philoso
vous lisez les écrits avec ta
ayent trouvé ce que vous c
l'ont cherché comme vous,
ils l'ont cherché vainement.
sité a été de tous les siécles,
vos réflexions & l'incertitud
noissances. Le plus dévot
bout de croire toujours, r
de ne croire jamais; & c'
heurs de notre vie de ne
lement nous assurer s'il y
ou s'il n'y en a point.

L'Auteur de la Natu
que nous puissions bien
nous sommes; & parmi
rieux de savoir tout, il
nécessité de nous igno
... les ressorts de

efforts continuels pour les connoître. Les Cieux, le Soleil, les Astres, les Elemens, toute la Nature, celui même dont elle dépend, tout est assujetti à sa spéculation, s'il ne l'est pas à sa connoissance. Mais avons-nous les moindres douleurs, nos belles spéculations s'évanouissent. Sommes-nous en danger de mourir, il y a peu de gens qui ne donnassent les avantages & les prétentions de l'esprit, pour conserver cette partie basse & grossiére, ce corps terrestre, dont les spéculatifs font si peu de cas.

Je reviens à l'opinion que vous n'approuverez point, & que je crois pourtant assez véritable : c'est que *jamais homme n'a été bien persuadé par sa raison, ou que l'ame fût certainement immortelle, ou qu'elle s'anéantît effectivement avec le corps.*

On ne doute point que Socrate n'ait cru l'immortalité de l'ame : son histoire le dit ; & les sentimens que Platon lui attribue, semblent nous en assurer. Mais Socrate ne nous en assure pas lui-même ; car quand il est devant ses Juges, il en parle comme un homme qui la souhaite, & traite l'anéantissement comme un Philosophe qui ne le craint point.

Voilà, Monsieur, la belle assurance que nous donne Socrate de l'éternité de nos esprits : voyons quelle certitude nous donnera Epicure de leur anéantissement.

gnées durant ...
che ; sa mémoire lui devient ...
flatte de la réputation de ses éc...
commande à son disciple Hen...
esprit qui s'étoit si fort engag...
tion de l'anéantissement , ...
quelque tendresse pour lui-...
servant des honneurs & des ...
un autre état que pour celui ...

D'où pensez-vous que vi...
traditions d'Aristote & de ...
sujet , que de l'incertitude ...
qu'ils ne pouvoient fixer ...
la plus importante pour l'i...
obscure pour la connoissa...
cette variation ordinaire ...
troublés par les différente...
présente & de la vie futu...
certaine d'elle-même , ...
ses opinions , à mesure ...
... apparen...

changement, ç'a été Salomon : cependant nous voyons dans l'inégalité de sa conduite, qu'il s'est lassé de sa sagesse, qu'il s'est lassé de sa folie ; que ses vertus & ses vices lui ont donné tour à tour de nouveaux dégoûts ; qu'il a pensé quelquefois que toutes choses alloient à l'aventure ; qu'il a tout rapporté quelquefois à la Providence.

Que les Philosophes, que les Savans s'étudient, ils trouveront non-seulement de l'altération, mais de la contrarieté même dans leurs sentimens. A moins que la foi n'assujettisse notre raison, nous passons la vie à croire & à ne croire point, à nous vouloir persuader, & à ne pouvoir nous convaincre.

Je sai bien qu'on peut apporter des exemples qui paroissent contraires à ce que je dis. Un discours de l'immortalité de l'ame a poussé des hommes à chercher la mort, pour jouir plûtôt des félicités dont on leur parloit (1). Mais quand on vient à

(1) Le Philosophe Cléombrote, homme d'une pro-[illegible], se précipita dans la mer, après la lecture du PHÆDON de Platon ; ce qui a fourni à Callimaque le sujet d'une EPIGRAMME, (c'est la XXIV) dont je rapporterai seulement la Version latine, qui n'est pas fort exacte ;

Phœbe vale, dicens, de rupe Cleombrotus altâ
Ambraciota, Stygis vivus adivit aquas.
Triste nil dignum passus : solumque Platonis
De vita mentis perpete legit opus.

Et Ciceron nous apprend que le Roi Ptolomée défendit à Hégésias de traiter cette matiere dans ses leçons

me sottement plus que la
tude des maux présens ,
des biens futurs , c'est une
de la gloire , une maladie
reur qui violente l'instin
nous transporte hors de

Croyez-moi , Monsieu
est bien tranquillement
n'en sort guére par la lect

Il n'appartient qu'à I
Martirs , & de nous obli
à quitter la vie dont nou
en trouver une que nou
point. Vouloir se persu

publiques , parce que ce Philosophe y faisoit une peinture si vive des miseres de cette vie , qu'il avoit porté plusieurs personnes à se donner volontairement la mort. *A malis igitur* , dit-il dans ses *Tusculanes* , Livre I. chap. 14. *mors abducit* , *non à*

de l'ame par la raiſon, c'eſt entrer en défiance de la parole que Dieu nous a donnée, & renoncer en quelque façon à la ſeule choſe par qui nous pouvons en être aſſurés.

Qu'a fait Deſcartes par ſa démonſtration prétendue d'une ſubſtance purement ſpirituelle, d'une ſubſtance qui doit penſer éternellement? Qu'a-t'il fait par des ſpéculations ſi épurées? Il a fait croire que la Religion ne le perſuadoit pas, ſans pouvoir perſuader ni lui, ni les autres par ſes raiſons.

Liſez, Monſieur, penſez, méditez; vous trouverez au bout de votre lecture, de vos penſées, de vos méditations, que c'eſt à la Religion d'en décider, & à la raiſon de ſe ſoumettre.



Qu'il faut mépriser la Fortun
point soucier de la Co

IL est plus difficile de per
Maxime-ci, que les autre
qui recoivent des graces, ceu
n'ont que de simples prétentic
quent d'un sentiment si contra

J'avoue qu'il y a de la pe
suader que des gens raison
voulu rendre cette opinion-l
Je pense qu'ils n'ont eu d'aut
de parler aux malheureux,
des esprits malades d'une inq
sert de rien. En ce cas-là,
les condamner. S'il est per
une maîtresse ingrate & crue
l'a servie sans aucun fruit; à

ter, & de chercher loin d'elle un repos qui leur tienne lieu des biens qu'elle leur refuſe. Quel tort lui fait-on de lui rendre mépris pour mépris ? Je ne trouve donc pas étrange qu'un honnête homme mépriſe la Cour ; mais je trouve ridicule qu'il veuille ſe faire honneur de la mépriſer.

Il y en a d'autres qui ne me déplaiſent pas moins. Des gens qui ne peuvent quitter la Cour, & ſe chagrinent de tout ce qui s'y paſſe ; qui s'intéreſſent dans la diſgrace des perſonnes les plus indifférentes, & qui trouvent à redire à l'élevation de leurs propres amis. Ils regardent comme une injuſtice tout le bien & le mal qu'on fait aux autres. La grace la mieux méritée, la punition la plus juſte les irritent également. Cependant ſi vous les écoutez, ils ne vous parleront que de *conſtance*, que de *généroſité*, que d'*honneur*. Dans tout ce qu'ils vous diront, il y aura toujours un air lugubre qui vous attriſte, au lieu de vous conſoler. Ils rencontrent une certaine volupté dans les plaintes, qui fait qu'on ne leur eſt jamais obligé d'en être plaint.

En quelque lieu qu'on aille, on trouve le monde compoſé de deux ſortes de gens : les uns penſent à leurs affaires ; les autres ſongent à leurs plaiſirs.

Les premiers fuient l'abord des miſérables, craignant de devenir malheureux par

à leur divertissement, ... accessibl
plus humain : ils sont accessibl
d'endroits. Leurs maitresses, l
dens profitent des folies qui le
Leur ame est plus ouverte ; ma
duite est plus incertaine. La p
porte toujours sur l'amitié : i
les devoirs de la vie comm
Ainsi, pour vivre avec eux,
le cours de leurs plaisirs, le
de chose, & en tirer ce qu'o

La grande habileté consi
noître ces deux sortes de ge
est engagé dans le monde
jettir à ses maximes, parce
de plus inutile que la sage
qui s'érigent d'eux-mêm
teurs. C'est un personnag
soutenir long-temps sans
& se rendre ridicule.

Cependant la plûpart

pour ennemis. Tant que la fortune leur a été favorable, ils ont joui de ſes faveurs. Sont-ils tombés dans quelque diſgrace, ils cherchent à s'en relever, & à ſe faire valoir par une réputation d'intégrité. A quoi bon haïr en autrui la fortune, qu'ils ne négligent pas pour eux-mêmes ? Leur averſion s'attache à ceux qui prétendent des graces ; leur envie à ceux qui les obtiennent ; leur animoſité aux perſonnes qui les diſtribuent. Pour avoir leur eſtime ou leur amitié, il faut être mort, ou pour le moins miſérable.

Je ſai qu'un honnête homme eſt à plaindre dans le malheur, & qu'un fat eſt à mépriſer, quelque fortune qu'il ait : mais haïr les favoris par la ſeule haine de la faveur, & aimer les malheureux par la ſeule conſidération de la diſgrace, c'eſt une conduite, à mon avis, fort bizarre, incommode à ſoi-même, & inſupportable à ſes amis. Néanmoins la diverſité des eſprits fait voir tous ces différens effets dans la vie des Courtiſans.

Nous avons dit qu'il ſe trouve aſſez de gens à la Cour qui rompent avec leurs amis, du moment qu'il leur arrive quelque déſordre ; qui n'ont ni amitié, ni averſion qui ne ſoit meſurée par l'intérêt. Quiconque leur eſt inutile, ne manque jamais de défauts ; & qui eſt en état de les ſervir, a toutes les perfections. Il s'en trouve d'au-

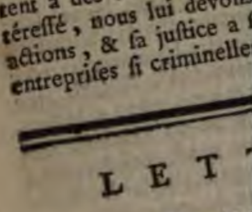
ſont tombés dans l'infortune.

A dire vrai, ſi le chagrin
peſtent toujours contre la Co
vagant, la proſtitution de ceu
crifient juſqu'à leurs amis eſt i
a une juſte ſituation entre la
fauſſe génerofité : il y a un vé
neur qui regle la conduite de
raiſonnables. Il n'eſt pas défend
nête homme d'avoir ſon ambi
intérêt; mais il ne lui eſt permi
vre que par des voyes légitim
avoir de l'habileté ſans fineſſe,
térité ſans fourberie, & de la co
ſans flatterie.

Quand il ſe trouve ami des
entre agréablement dans leurs
fidélement dans leurs ſecrets.
nent à tomber, il prend part à
heur, ſelon qu'il en a pris à leu
Le même eſprit qui ſ...

us utilement pour ſes amis. Bien
il ſe rebute moins que ceux qui
t leur propre gloire en ſecourant
s; qui ne ſongent qu'à ſe rendre
andables par des marques de fer-
t qui préferent l'éclat d'une belle
bien de ceux qu'ils veulent obli-

s deux ſortes de gens, les uns ſont
t de s'éloigner des malheureux,
es mieux ſervir; les autres courent
our les gouverner. Tandis que
ſe cachent & ne penſent qu'à ſou-
s affligés, ceux-ci n'aiment rien
exercer une généroſité farouche
rieuſe, qu'à gourmander les miſé-
ui ont beſoin de leur crédit.
trop pouſſer ce diſcours: je vais
par le ſentiment qu'on doit avoir
s favoris.
ſemble que leur grandeur ne doit
éblouir; qu'en ſon ame on peut ju-
ux comme du reſte des hommes;
mer ou les mépriſer, ſelon leur
ou leurs défauts; les aimer ou les
elon le bien ou le mal qu'ils nous
e manquer en aucun temps à la re-
ſance qu'on leur doit, cacher ſoi-
ment les déplaiſirs qu'ils nous don-
t quand l'honneur ou l'intérêt nous
porter à la vengeance, reſpecter



blic av

guerre civile d'une qu

Qu'on les mépriſe, qu'o

ſont des mouvemens libres

ſecrets : mais du moment

tent à des choſes où l'E

téreſſé, nous lui devons

actions, & ſa juſtice a

entrepriſes ſi criminelle

LET

A MONS

LE COMTE D'

VOus me laiſſa

verſation qui

une furieuſe diſput

à la h

fort peu d'obligation à la nature de ſon génie ; & le Commandeur (1) pouvant dire, ſans être ingrat, qu'il ne doit ſon talent ni aux Arts ni aux Sciences.

La diſpute vint ſur le ſujet de la Reine de Suéde (2), qu'on louoit de la connoiſſance qu'elle a de tant de choſes. Tout d'un coup le Commandeur ſe leva ; & ôtant ſon chapeau d'un air tout particulier : *Meſſieurs*, dit-il, *ſi la Reine de Suéde n'avoit ſû que les coûtumes de ſon Pays, elle y ſeroit encore : pour avoir appris notre langue & nos maniéres ; pour s'être miſe en état de réuſſir huit jours en France, elle a perdu ſon Royaume. Voilà ce qu'ont produit ſa ſcience & ſes belles lumiéres que vous nous vantez.*

Beautru voyant choquer la Reine de Suéde qu'il eſtime tant, & les bonnes Lettres qui lui ſont ſi chéres, perdit toute conſidération ; & commençant par un ſerment : » Il faut être bien injuſte, *reprit-il*, d'imputer à la Reine de Suéde, comme un » crime, la plus belle action de ſa vie. » Pour votre averſion aux Sciences, je ne » m'en étonne point : ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous les avez mépriſées. Si » vous aviez lû les hiſtoires les plus communes, vous ſauriez que ſa conduite n'eſt

(1) Le Commandeur de Jars, de la maiſon de Rochechouart.

(2) La Reine Chriſtine étoit alors (1656) en France.

» ces choses vous sont inconnues ;
» folie de disputer avec un ignora
» reste, où me trouverez-vous un h
» extraordinaire, qui n'ait eu des lu
» & des connoissances acquises ?

A commencer par Monsieur le Pr
alla jusqu'à César, de César au Gran
xandre : & l'affaire eût été plus loin
Commandeur ne l'eût interrompu av
d'impétuosité, qu'il fut contraint de
Vous nous en contez bien, dit-il, *ave
César & votre Alexandre. Je ne sai s'ils
savans ou ignorans ; il ne m'importe g
mais je sais que de mon temps on ne fais
dier les Gentilshommes, que pour én
glise ; encore se contentoient-ils le plus
du latin de leur Bréviaire. Ceux qu'on
noit à la Cour ou à l'Armée, alloient
tement à l'Académie. Ils apprenoient à
à cheval, à danser, à faire des ar*

& les Bellegardes (1). *Du Latin! De mon temps, du Latin! Un Gentilhomme en eût été déshonoré. Je connois les grandes qualités de Monsieur le Prince, & suis son serviteur: mais je vous dirai que le dernier Connétable de Montmorency a su maintenir son crédit dans les Provinces, & sa considération à la Cour, sans savoir lire. Peu de Latin, vous dis-je, & de bon François.*

Il fut avantageux au Commandeur que le bon-homme eût la goutte; autrement il eût vengé le Latin par quelque chose de plus pressant que la colére & les injures. La contestation s'échauffa tout de nouveau: celui-ci résolu, comme Sidias (2) de mourir sur son opinion; celui-là soutenant le parti de l'ignorance avec beaucoup d'honneur & de fermeté.

Tel étoit l'état de la dispute, quand un Prélat charitable (3) voulut accommoder le différend; ravi de trouver une si belle occasion de faire paroître son savoir & son esprit, il toussa trois fois avec méthode, se tournant vers le docteur, trois fois il soûrit en homme du monde à notre agréable igno-

(1) Le Duc de Bellegarde, grand Ecuyer. Voyez les MEMOIRES *des Hommes Illustres, de Brantome*, Tome III.

(2) Le Héros d'un petit ouvrage de Théophile, où un Pédant est fort bien caractérisé. Cet écrit de Théophile est à la tête de la seconde partie de ses OEUVRES, de l'édition de Lyon en 1677.

(3) M. de Lavardin, Evêque du Mans.

» rel; & que l'agrément & la facilit
» prit, donnent des graces à l'érudi
» génie seul, sans art, est comme
» rent qui se précipite avec impétu
» Science, sans naturel, ressemb
» campagnes séches & arides, qui s
» gréables à la vûe. Or, Messieu
» question de concilier ce que vo
» divisé mal-à-propos; de rétablir
» où vous avez jetté le divorce. L
» n'est autre chose qu'une parfaite
» sance : l'*Art* n'est rien qu'une r
» conduit le naturel. Est-ce, M
» (*s'adressant au Commandeur*) q
» voulez ignorer les choses dont v
» lez, & faire vanité d'un natur
» déregle, qui s'éloigne de la per
» Et vous, Monsieur de Beautru, r
» vous à la beauté naturelle de
» pour vous rendre esclave de p
» importuns, & de connoissances

quement le Commandeur : *j'aime encore mieux sa Science & son Latin, que le grand discours que vous faites.*

Le bon-homme qui n'étoit pas irréconciliable, s'adoucit aussi-tôt: & pour rendre la pareille au Commandeur, il préféra son ignorance agréable aux paroles magnifiques du Prélat. Pour le Prélat, il se retira avec un grand mépris de tous les deux, & une grande satisfaction de lui-même.

LE CERCLE.

A MONSIEUR ***.

On parle depuis peu de certaine ruelle,
Où la laide se rend, aussi-bien que la belle:
Où tout âge, tout sexe ; où la Ville & la Cour,
Viennent prendre séance en l'école d'Amour.
A la Prude, soumise au devoir légitime,
On inspire l'amour sous le beau nom d'estime ;
Et son esprit sévére enseigne la vertu,
Quand son cœur tout facile au charme qu'elle a vû,
Reçoit un feu secret qui n'oseroit paroître,
Et qu'elle aime à sentir sans le vouloir connoître.
L'autre, toute occupée à discourir des Cieux,
Sur un simple mortel daigne abaisser les yeux ;
Et trouve le moyen de partager son ame
Entre des feux humains & la divine flamme.

'expoſe, comme elle eſt, pour flater ſa
moire,
D'un mot qu'on lui dira de cette vieille gloire
on viſage, Cloris, du monde reſpecté,
aiſſe au bruit de ton nom l'effet de la beauté
change, il dépérit, & long-tems le plus ſag
éduit par ce grand nom, révére ce viſage.
on éclat tout terni, ſes traits tous languiſſans
rouvent chez nous encor le reſpect de nos ſen
t l'œil aſſujetti n'oſeroit reconnoître
e temps où ta beauté commence à diſparoître
'orgueilleuſe Caliſte, où ſe portent ſes pas,
riomphe également des cœurs & des appas;
lle confond ſon ſexe où le nôtre ſoupire,
t diſpenſe à ſon gré la honte & le martyre.
ne jeune Coquette, avec peu d'intérêt,
a chercher à qui plaire, & non pas qui lui pla
lle a mille galans, ſans être bien aimée,

Et tandis qu'on s'amuse à discourir d'amour,
Ramasse quelque chose à porter à la Cour.
Dans un lieu plus secret on tient la Précieuse,
Occupée aux leçons de morale amoureuse.
Là, se font distinguer les fiertés des rigueurs;
Les dédains des mépris, les tourmens des langueurs:
On y fait démêler la crainte & les alarmes;
Discerner les attraits, les appâs & les charmes:
On y parle du temps qu'on forme le desir;
(Mouvement incertain de peine ou de plaisir:)
Des premiers maux d'amour on connoît la naissance,
On a de leurs progrès une entiére science,
Et toujours on ajuste à l'ordre des douleurs,
Et le temps de la plainte, & la saison des pleurs.
Par un arrêt du Ciel toute chose a son terme:
Et c'est ici le temps où l'Ecole se ferme:
Mais avant que sortir, on déclare le jour
Où l'on viendra traiter un autre point d'amour.
Là, Philis affectée en graves bienséances,
Dédaigneuse & civile, y fait ses révérences;
Conservant un maintien de douce autorité,
Qui serve à la grandeur sans nuire à la beauté.
On voit à l'autre bout une Dame engageante,
Employer tout son art à paroître obligeante:
Caresses, complimens, civilités, honneurs,
Sont les moyens adroits qui lui gagnent les cœurs.
Loin de ces vanités, ainsi parle une Chére (1):
Pourquoi finir si-tôt? Mon Dieu! Quelle misére!

(1) *Une Chére*, c'est une Précieuse.

Sauroit-on rien sentir de tendre, delic
En des lieux où se fait tant de bruit &
Cherchons, cherchons, ma sœur, de
retraites,
Propres aux mouvemens des passions se
Le monde sait bien peu ce que c'est qu
Et l'on voit peu de gens qu'il nous faill

Après la lecture de mes Vers, demanderez avec raison ce que c' *Précieuse*, & je vais tâcher, autant possible, de vous l'expliquer. On jour à la Reine de Suéde, que *les étoient les Jansénistes de l'Amour*; nition ne lui déplut pas. L'Amo core un Dieu pour les Précieuses. pas de passion en leurs ames; il y f espéce de religion. Mais à parl mystérieusement, le corps des P n'est autre chose que l'union d'un p

qu'il a de plus naturel, pensant lui donner quelque chose de plus précieux. Elles ont tiré une passion toute sensible du cœur à l'esprit, & converti des mouvemens en idées. Cet épurement si grand, a eu son principe d'un dégoût honnête de la sensualité; mais elles ne se sont pas moins éloignées de la véritable nature de l'Amour, que les plus voluptueuses; car l'Amour est aussi peu de la spéculation de l'entendement, que de la brutalité de l'appétit. Si vous voulez savoir en quoi les Précieuses font consister leur plus grand mérite, je vous dirai que c'est à aimer tendrement leurs amans sans jouissance, & à jouir solidement de leurs maris avec aversion.

A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

ELEGIE.

CHERE Philis, qu'êtes-vous devenue?
Cet enchanteur qui vous a retenue
Depuis trois ans, par un charme nouveau,
Vous retient-il en quelque vieux Château (1)?

(1) Le Marquis de Villarceaux l'avoit menée à sa maison de campagne.

Vous en avez souvent usé de même.
Ces enchanteurs cent fois plus renomm
Malgré leur art se trouverent charmés ;
Et votre esprit dégagé de leurs charme
Ne leur laissa que la plainte & les larme
Pour relever un courage abaissé,
Songez, Philis, songez au temps passé.
Ce beau garçon dont vous fûtes éprise
Mit en vos mains son aimable franchise.
Il étoit jeune, il n'avoit point senti
Ce que ressent un cœur assujetti :
Et jeune encor, vous ignoriez l'usage
Des mouvemens qu'excite un beau visag
Vous ignoriez la peine & le plaisir
Qu'ont su donner l'amour & le desir.
Dans les transports d'une premiére flamm
Vous vous nommiez & *mon cœur & mon*
Noms vains & chers, que les jeunes am
Savent mêler dans leurs contentemens.

soupirs que l'amour nous envoie,
êlés à l'excès de la joie ;
aisirs sans cesse renaissans,
nt l'ame & comblerent les sens :
its d'amour, cueillis en abondance!
'aujourd'hui l'on fait bien pénitence!
appas de toute volupté,
nguit dans l'inutilité ;
flater sa languissante vie,
a pas le plaisir d'une envie,
peine oseroit desirer,
raison lui défend d'espérer.
i trouviez autrefois favorable
e Dieu qui vous rend misérable ;
ever un courage abaissé,
hélas! Songez au temps passé.
aréchal, l'ornement de la France (1) ;
esprit, magnifique en dépense,
sensible à tous vos agrémens,
n bien d'être de vos amans.
ine Duc, qui gagnoit des batailles (2) ;
couvrir de tant de funérailles
mps fameux de Nortlingue & Rocroi ;
remplir nos ennemis d'effroi ;
ournir les sujets de l'histoire,
jouir quelquefois de sa gloire ;
k grand, rendu civil & doux,
e Duc alloit souper chez vous.

Maréchal d'Albret. | (2) Le Duc d'Enguien.

Ont toujours eu les mêmes destinées ;
Et la rigueur d'un semblable destin
Leur va donner une pareille fin.
Vos yeux mourans reprochent à votre ame
Qu'ils vont s'éteindre en cette vieille flamme
Et que l'amour de quelque objet nouveau
Rendroit leur feu plus brillant & plus beau.
Tous vos attraits s'adressent à la bouche,
Pour vous parler de l'ennui qui les touche ;
Mais elle-même, aujourd'hui sans couleur,
N'ose parler de sa propre douleur :
Ses doux appas exposés au pillage,
Endurent seuls une impuissante rage :
Tant de beautés qui régnoient autrefois,
Pour leur salut ont recours à ma voix.
Leur mal est grand, sensible à qui vous aime ;
En les plaignant, c'est vous plaindre vous-mê
Et, si je cherche un reméde à ce mal,
Au vôtre, au leur le reméde est égal.

rillante, & toujours passagere;
onstante aussi long-temps qu'on peut,
emps vient que ne l'est pas qui veut.

LETTRE
MONSIEUR***.

Ous m'écrivez que vous êtes amoureux d'une Demoiselle Protestante; sans la différence de Religion, vous ez vous résoudre à l'épouser. Si vous humeur à ne pouvoir souffrir l'iman d'être séparés en l'autre monde de femme & vous, je vous conseille ser une Catholique : mais si j'avois marier, j'épouserois volontiers une ne d'une autre Religion que la mien- craindrois qu'une Catholique, se

esprit de résistance qui défend r
femmes des insinuations de ceu
aiment. La soumission qu'exig
tholicité, les dispose en quelq
à se laisser vaincre; & en effet,
qui peut se soumettre à ce qu'o
donne de fâcheux, ne doit pas
difficile à se laisser persuader c
plait.

La Religion réformée ne che
établir de la régularité dans la v
la régularité, il se fait sans peine
tu. La Catholique rend les femm
coup plus dévotes, & la dévotio
vertit facilement en amour.

L'une, va seulement à s'abste
qui est défendu; l'autre, qui adm
rite des bonnes œuvres, se perme
un peu de mal qu'on lui défen
qu'elle fait beaucoup de bien qu'
commande pas.

tableau de la Madelaine, l'expression de sa pénitence sera pour les vieilles une image de l'austérité de sa vie. Les jeunes la prendront pour une langueur de passion; & tandis qu'une bonne mere veut imiter la Sainte dans ses souffrances, la douce fille songe à la pécheresse, & médite amoureusement sur le sujet de son repentir.

Ces Pénitentes qui pleurent dans le Couvent les péchés qu'elles ont fait dans le monde, servent d'exemple pour la joye, aussi-bien que pour les larmes : peut-être même qu'elles donnent la confiance de pécher, pour laisser en vûe la ressource de la pénitence. Une femme ne regarde point séparément quelque partie de leurs jours; elle s'attache à l'imitation de la vie entiére; et se donnant à l'amour quand elle est jeune, elle se réserve à pleurer pour la consolation de sa veillesse. Dans cet âge triste et si sujet aux douleurs, c'est un plaisir de pleurer ses péchés, ou pour le moins une diversion des larmes que l'on donneroit à ses maux.

Je suis donc à couvert de tout, me direz-vous, *avec une Protestante*. Je vous répondrai ce que dit le bon Pere Hippothadée à Panurge : *Oüi, si Dieu plaît* (1). Le plus sage s'en remet à la Providence : il attend

(1) Voyez RABELAIS, Livre III. chap. 30.

SUR LES PLAISIR[S]

A MONSIEUR

LE COMTE D'OLONN[E]

VOus me demandez ce que je fai[s]
campagne? Je parle à toutes [sortes]
de gens; je pense sur toutes sortes [de sujets]
jets, je ne médite sur aucun. Les [vérités]
que je cherche, n'ont pas besoin [d'être]
approfondies. D'ailleurs, je ne veu[x]
rien sur un commerce trop long [&]
sérieux avec moi-même. La solitu[de]
imprime je ne sai quoi de funes[te]
pensée ordinaire de notre condi[tion]
elle nous fait tomber.

Pour vivre heureux, il faut f[aire]
réflexions sur la vie; mais so[rtir]
hors de soi, & parmi [les] choses étr[angères]

x trouver en lui-même & la felicité
repos. A peine saurions nous jetter
eux sur nous, sans rencontrer mille
s qui nous obligent à chercher ail-
ce qui nous manque.

gloire, les fortunes, les amours, les
tés bien entendues & bien menagées,
de grands secours contre les rigueurs
nature, contre les miséres attachées
te vie. Aussi la sagesse nous a été don-
rincipalement pour menager nos plai-
Toute considérable qu'est la sagesse,
trouve d'un foible usage parmi les
urs & dans les approches de la mort.
Philosophie de Possidinius lui fit dire
rt de sa goutte, que la goutte n'étoit
1 mal; mais il n'en souffroit pas moins.
gesse de Socrate le fit raisonner beau-
à sa mort; mais ses raisonnemens
ains ne persuaderent ni ses amis, ni
éme de ce qu'il disoit.

ils ont des tendreſſes p[...]
il faut ſe réſoudre à la quitter :

Oculiſque err[...]
Quæſivit cœlo lucem, ingemuitque rep[...]

Pour moi, qui ai toujours v[...]
ture, il me ſuffira de mouri[...]
Puiſque la prudence a eu ſi pe[...]
actions de ma vie, il me fâc[...]
ſe mêlât d'en regler la fin.
A parler de bon ſens, tou[...]
tances de la mort ne rega[...]
qui reſtent. La foibleſſe, [...]
tout eſt égal au dernier mo[...]
ridicule de penſer que cela [...]
que choſe à des gens qui [...]
Il n'y a rien qui puiſſe effa[...]
paſſage, que la perſuaſion [...]
attendue avec confiance d[...]
tout eſperer & à ne rien c[...]

avoir dit que la méditation en étoit
ufe, c'eſt qu'il eſt comme impoſſible
faire pas quelque réflexion ſur une
ſi naturelle : il y auroit même de la
ſſe à n'oſer jamais y penſer. Mais quoi
diſe, je ne puis en approuver l'étude
uliere ; c'eſt une occupation trop con-
à l'uſage de la vie. Il en eſt ainſi de
eſſe & de toutes ſortes de chagrins :
e ſauroit s'en défaire abſolument.
leurs, ils ſont quelquefois légitimes. Je
e raiſonnable qu'on s'y laiſſe aller en
ines occaſions. L'indifférence eſt hon-
en quelques diſgraces. La douleur
ien dans les malheurs de nos vrais
: mais l'affliction doit être rare & bien-
nie ; la joye fréquente & curieuſe-
entretenue.

n ne ſauroit donc avoir trop d'adreſſe
ager ſes plaiſirs. Encore les plus en-
s ont-ils de la peine à les bien goû-
La longue préparation, en nous ôtant
priſe, nous ôte ce qu'ils ont de plus
i nous n'en avons aucun ſoin, nous
ndrons mal-à-propos dans un déſor-
nemi de la politeſſe, ennemi des
véritablement délicats.

e jouiſſance imparfaite laiſſe du re-
Quand elle eſt trop pouſſée, elle
e le dégoût. Il y a un certain temps
re, une juſteſſe à garder qui n'eſt

il faut se resoudre à ...

Oculisque errantibus, alta

Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ (1).

Pour moi, qui ai toujours vécu à l'aven-ture, il me suffira de mourir de même. Puisque la prudence a eu si peu de part aux actions de ma vie, il me fâcheroit qu'elle se mêlât d'en regler la fin.

A parler de bon sens, toutes les circon-tances de la mort ne regardent que ceux qui restent. La foiblesse, la résolution, tout est égal au dernier moment; & il est ridicule de penser que cela doive être quelque chose à des gens qui vont n'être plus. Il n'y a rien qui puisse effacer l'horreur du passage, que la persuasion d'une autre vie attendue avec confiance dans une assiette à tout esperer & à ne rien craindre. Du reste il faut aller insensiblement où tant d'hommes sont allés devant nous, &

re ; c'est une occupation trop con-
ısage de la vie. Il en est ainsi de
: & de toutes sortes de chagrins :
ıuroit s'en défaire absolument.
, ils sont quelquefois légitimes. Je
sonnable qu'on s'y laisse aller en
occasions. L'indifférence est hon-
quelques disgraces. La douleur
dans les malheurs de nos vrais
is l'affliction doit être rare & bien-
la joye fréquente & curieuse-
retenue.
sauroit donc avoir trop d'adresse
r ses plaisirs. Encore les plus en-
t-ils de la peine à les bien goû-
ıngue préparation, en nous ôtant
:, nous ôte ce qu'ils ont de plus
us n'en avons aucun soin, nous
ons mal-à-propos dans un désor-
mi de la politesse, ennemi des

qu'on possede. C'est ce qui
plus honnêtes gens de l'antiqui
de cas d'une modération, q
nommer économie dans les ch
ou obtenues.

Comme vous n'exigez pas
une régularité qui les contraig
dis les réflexions que j'ai faite
ordre, selon qu'elles viennen
esprit.

La nature porte tous les ho
chercher leurs plaisirs; mais ils
chent différemment, selon la
des humeurs & des génies. L
s'abandonnent grossierement à
tits, ne se refusant rien de ce
maux demandent à la nature.

Les voluptueux reçoivent u
sion sur les sens, qui va jusqu'à
ne parle pas de cette ame puren

les repas mal propres & grossiers.
à eux qu'on doit l'*erudito luxu* de Pe-
, & tout ce que le rafinement de no-
ècle a trouvé de plus curieux dans
aisirs.
i fait d'autres observations sur les ob-
ui nous plaisent, & il me semble avoir
rqué des différences assez particulie-
ans les impressions qu'ils font sur

y a des impressions legeres qui ne font
fleurer l'ame, pour le dire ainsi;
ler son sentiment, la tenir présente
objets agréables où elle s'arrête avec
plaisance, sans soin, sans beaucoup
ntion.
y en a de molles & voluptueuses qui
nent comme à se fondre & à se répan-
délicieusement sur l'ame, d'où naît
douce & dangereuse nonchalance
fait perdre à l'esprit sa vivacité & sa

proportion entre le
& l'impreſſion de l'objet. Aux premiers, l'ame eſt enlevée par une eſpece de raviſſement. Aux autres, elle ſuccombe ſous le poids de ſon plaiſir, ſi on peut parler de la ſorte.

Voilà ce que j'avois à vous dire ſu les plaiſirs : il me reſte à toucher quel que choſe de l'eſprit revenu chez ſoi & remis, comme on dit, dans ſon aſ ſiette.

Comme il n'y a que les perſonnes lege res & diſſipées qui ne le poſſedent jamais il n'y a que les rêveurs, les eſprits ſom bres qui demeurent toujours avec eux-mê mes ; & il eſt à craindre qu'au lieu de goû ter la douceur d'un véritable repos, l'inu tilité de ce grand attachement ne les jet dans l'ennui. Cependant le temps qu'o ſe rend ennuyeux par ſon chagrin, ne compte pas moins que le plus doux de

dition, au lieu de songer

ent, tu nous fais toujours crain-

ent, tu nous fais toujours plain-

dont je me sens blessé,
s-tu le mal déja passé ?
malheurs ce pitoyable hom-

inte, ou garder leur image,
leurs, & toujours se punir
e ou d'un mal à venir ?

ontiers ces Messieurs dans
, & tâche à tirer quelque
mes choses dont ils se plai-
he dans le passé des souve-
& des idées plaisantes dans

ligé de regretter quelque
rets sont plûtôt des senti-
se, que de douleur. Si pour
l faut le prévoir, ma pré-
oint jusqu'à la crainte. Je
noissance de ne rien sentir
ue la réflexion de me voir
le moi, me donne la vo-
du bon Epicure : j'entens

Après tout, quelque ..., prenons
trouvions chez nous-mêmes, prenons
de d'y demeurer trop long-temps. ...
passons aisément de ces joyes secret...
des chagrins intérieurs ; ce qui fai...
nous avons besoin d'économie da...
jouissance de nos propres biens, co...
dans l'usage des étrangers.

Qui ne sait que l'ame s'ennuye ...
toujours dans la même assiette, & ...
perdroit à la fin toute sa force, si el...
toit réveillée par les passions ?

Pour vivre heureux, il faut faire ...
réflexion sur la vie, mais sortir ...
comme hors de soi ; & parmi les ...
que fournissent les choses étrangere...
rober la connoissance de ses propr...

Voilà ce que la Philosophie d'...
& celle d'Aristippe peuvent donne...
Sectateurs : Mais

... plus heureux mil...

SONNET.

ATURE, enſeigne-moi par quel biſarre effort
ame, hors de nous, eſt quelquefois ravie?
ous comme à nos corps elle-même aſſervie,
, s'aſſoupit, ſe réveille, s'endort?

✱

oindres animaux, plus heureux dans leur ſort,
t innocemment, ſans crainte & ſans envie,
s de mille ſoins qui traverſent la vie,
mille frayeurs que nous donne la mort.

✱

lange incertain d'eſprit & de matiere;
ſait vivre avec trop ou trop peu de lumiere,
avoir juſtement, & nos biens, & nos maux.

✱

e l'état douteux dans lequel tu nous ranges,
; éleve-nous à la clarté des Anges,
us abaiſſe au ſens des ſimples animaux.



STANCES

TIRCIS, que l'avenir trouble
beaux jours.
Qui fait vivre ici-bas, qui fuit ses desti
Se laisse aller au temps insensible en so
Et compte ses plaisirs plûtôt que ses ann

✦

Il goûte en liberté tous les biens qu'il r
Un malheur éloigné fait rarement ses cr
Et son esprit charmé d'un repos innocen
Connoît peu de douleurs qui méritent ses

✦

Le passé n'a pour lui qu'un tendre souve
Il se fait du présent un agréable usage,
Se dérobe aux chagrins que donne l'ave
Et n'en reçoit jamais qu'une plaisante im

✦

qui lui femble affez doux :
qui touchent fon envie ;
fans en être jaloux,
ɛpos de fa vie.

✱

ıle & de l'impiété,
ꞅiter les éclats du tonnerre ;
avec la volupté,
fans dédaigner la terre.

✱

à la rigueur du fort,
ꞇ contre une loi fi rude,
ifcours qui combattent la mort,
it une fâcheufe étude.

'TAPHE.

ꞅ humains, Boudet fut fans fe-

ꞅir, rien ne lui fut égal :
bien, Boudet, à tout le monde,
permît d'en dire un peu de mal.

✱

Boudet, je crains de vous déplaire,
ıu Ciel une éternelle paix :
ous, feroit mieux votre affaire,
loire, & ne parler jamais.

✱

Etre toujours en muettes louanges;
Admirer éternellement,
C'eſt acheter le commerce des Anges;
A la Boudet, bien chérement.

DIXAIN.

Qu'une paſſion délicate;
Pleine d'amour & de langueur,
Dans la molleſſe qui nous flatte;
Conſume doucement un cœur!
Mais, lorſqu'une ſi chere flamme
A paſſé le temps des ſoupirs,
Ah! que le corps d'une belle ame
Inſtruit ſeulement aux deſirs,
Dégoûte bien la bonne Dame
Qui s'étoit attendue aux ſolides plaiſirs

CHANSON.

IL faut pour votre honneur, Silvie,
Mettre fin à tant de langueurs :
Défendre si long-temps ma vie,
Est une honte à vos rigueurs.
Je vais mourir ; & dans le mal extrême
Où je ne veux & ne puis résister,
J'ai moins de peine à me quitter,
Qu'à quitter l'ingrate que j'aime.

ÉLÉGIE SUR LA MORT DU DUC DE CANDALE (1).

On fait parler la Comtesse d'Olonne.

SIlence, cher Damon ; laisse une misérable
En l'état où l'a mise un sort si déplorable.
Eh ! Quel plaisir prens-tu, cruel, à me troubler ;
En me parlant d'un mal que tu fais redoubler ?

(1) Monsieur le Duc de Candale mourut à Lyon en 1658, âgé de vingt-sept ans. Voyez la VIE de M. de Saint-Evremond, sur l'année 1658.

Que s'il faut, malgré moi, pouffer quelque par
Et répondre à celui dont le soin me console,
Pour te faire sentir combien tu me fais tort,
Je dirai seulement : Damon, LISIS *est mor*
Lisis ne sera plus les douceurs de ma vie ;
Lisis est dans le Ciel, & toute son envie,
Au milieu des plaisirs qui régnent en ces lieux
N'est que de me revoir, à la honte des Dieux.
Là, toutes leurs grandeurs ; là, toutes leurs dél
Ne lui sont, loin de moi, qu'horreur, gên
supplices.
Astres toujours brillans, éternelle clarté,
Séjour plein de repos & de félicité,
Hélas ! n'est-il pas vrai que Lisis à toute heure
Vous déteste, ou se plaint qu'après lui je demeu
Oui, Lisis ne voit rien des merveilles des Cieu
En ne me voyant pas, qu'il ne trouve odieux.
Cher esprit, cher Lisis qu'en vain ici j'appelle,
Tu connois bien aussi que je te suis fidelle ;
Tu connois mes ennuis : tu connois la pitié

, cessant de parler, je remets à mes pleurs
soin de faire voir l'excès de mes douleurs.
en un lieu fréquenté, dans un lieu solitaire,
plus aimable objet ne fait que me déplaire;
sensible toujours aux clartés du Soleil,
insensible encore aux douceurs du sommeil.
estins, dont la rigueur m'est toujours si fatale,
ompez-vous pour moi seule une loi générale?
uels! permettez-vous qu'à la faveur des nuits
ute chose s'endorme, excepté mes ennuis?
est alors que je sens de plus vives allarmes:
s yeux y sont ouverts pour répandre des larmes:
a bouche qui s'entend avec mes déplaisirs,
isse toujours passage à de tristes soupirs:
on esprit embrouillé se forme à son dommage
confuses vapeurs une effroyable image,
ui troublant mon repos avec beaucoup d'effort,
'éveille, & me fait dire: Hélas! LISIS *est mort*.
vous, qui m'affligez, triste & fidelle idée,
ous serez dans mon coeur bien chérement gardée!
nez avec les traits d'un si parfait amant;
nez avec l'horreur du pâle monument;
nez à moi funeste, ou venez agréable;
présentant Lisis, vous me serez aimable;
, puisqu'il ne vit plus qu'en mes seules douleurs,
urai, j'aurai pour lui des soupirs & des pleurs;

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ne femble fort confidéra-
e fcience qui regarde le
mon avis, elle devient
& il eft ridicule que les
ofent agiter des queftions
raiter avec beaucoup de
ret. Ce feroit affez pour
a docilité & de la foumif-
ette doctrine toute entiere
, & fuivons avec refpect
oin de nous conduire. Ce
os Docteurs ne foient les
r cette déférence, & qu'ils
donner des curiofités qui
lement à l'erreur. Il n'y a
établi chez les Nations,
ttent à l'extravagance du
On brûle un homme affez
ır ne pas croire un Dieu;
n demande publiquement

la division de l'Eglise.

C'est peut-être par ces sortes de rai-
nemens que les Théologiens ne sont
quelquefois les plus dociles ; d'où est v
le proverbe, que *le Médecin & le Thé*
gal croyent rarement aux remedes &
religion. Je n'en dirai pas davantage,
souhaiterois seulement que nos Doct
traitassent les matieres de religion
plus de retenue, & que ceux qui doi
y être assujettis eussent moins de curio

Comme la *Philosophie* laisse plus d
berté à l'esprit, je l'ai cultivée un peu
Dans ce temps, où l'entendement s'o
aux connoissances, j'eus un desir curi
de comprendre la nature des choses,
présomption me persuada bien-tôt qu
l'avois connue : la moindre preuve
sembloit une certitude ; une vraisembla

es plus grands hommes avoient
érens ſentimens. Je ſavois par le
ment univerſel des Nations, que
Ariſtote, Zenon, Epicure avoient
mieres de leurs ſiécles. Cepen-
ne voyoit rien de ſi contraire que
nions. Trois mille ans après, je
ois également diſputées ; des par-
tous les côtés, de certitude & de
lle part. Au milieu de ces médi-
qui me déſabuſoient inſenſible-
eus la curioſité de voir Gaſſendi,
clairé des Philoſophes & le moins
ueux. Après de longs entretiens,
fit voir tout ce que peut inſpirer
, il ſe plaignit » que la nature eût
tant d'étendue à la curioſité & des
ſi étroites à la connoiſſance ; qu'il
ſoit point pour mortifier la pré-
on des autres, ou par une fauſſe
é de ſoi-même, qui ſent tout-à-

Les *Mathématiques*, à la verite
beaucoup plus de certitude : mais
je ſonge aux profondes méditations q
exigent, comme elles vous tirent d
tion & des plaiſirs, pour vous occup
entier, ſes démonſtrations me ſer
bien cheres, & il faut être fort ama
d'une vérité, pour la chercher à ce
Vous me direz que nous avons
commodités dans la vie, peu d'emb
mens dont nous ne leur ſoyons obli
vous l'avouerai ingénûment ; il n'y
de louanges que je ne donne aux
Mathématiciens, pourvû que je n
pas. J'admire leurs inventions &
vrages qu'ils produiſent : mais j
que c'eſt aſſez aux perſonnes de b
de les ſavoir bien employer ; car,
ſagement, nous avons plus d'interê
du monde, qu'à le connoître.

Je ne trouve point de ſciences

de, la societé. La troisiéme, la conversation. L'une, vous apprend à gouverner vos passions. Par l'autre, vous vous instruisez des affaires de l'Etat, & reglez votre conduite dans la fortune. La derniere, polit l'esprit, inspire la délicatesse & l'agrément.

Les gens de qualité chez les anciens, avoient un soin particulier de s'instruire de toutes ces choses. Chacun sait que la Grece a donné au monde les plus grands Philosophes & les plus grands Législateurs, & on ne sauroit nier que les autres Nations n'ayent tiré d'elle toute la politesse qu'elles ont eûe.

Rome a eu des commencemens rudes & sauvages; & cette vertu farouche, qui ne pardonnoit pas à ses enfans, fut avantageuse à la République pour se former. Comme les esprits se rendirent plus raisonnables, ils trouverent moyen d'accommoder les mouvemens de la nature avec l'amour de la patrie. A la fin, ils joignirent les graces & l'ornement à la justice & à la raison. On a donc vû dans les derniers temps qu'il n'y avoit personne de considération qui ne fût attaché à quelque Secte de Philosophie, non pas à dessein de comprendre les principes & la nature des choses, mais pour se fortifier l'esprit par l'étude de la sagesse.

dre capables des affaires de la Paix & de
Guerre, sans expérience.

Les moins curieux savent de quelle so
ils étoient touchés des Belles Lettres. Il
certain qu'on voyoit peu de Grands à l
me qui n'eussent chez eux quelques Gr
spirituels, pour s'entretenir des choses
regardent l'agrément. Parmi cent exe
ples que je pourrois apporter, je me c
tenterai de celui de César, & ce sera a
faire pour mon opinion, que de l'appu
de son autorité.

De toutes les Sectes qui étoient a
en réputation, il choisit celle d'Epicu
comme la plus douce & la plus confo
à son naturel & à ses plaisirs : car il y a
de deux sortes d'Epicuriens. Les uns,
losophant à l'ombre & *cachant leur*
selon le précepte (1). Les autres, qu
pouvant approuver l'austérité des Phil

se laissoient aller à des opinions plus
lles. De ces derniers ont été la plû-
s honnêtes gens de ce temps-là,
voient séparer la personne du Magis-
donner leurs soins à la République,
e sorte qu'il leur en restoit & pour
amis & pour eux-mêmes. Il seroit
de vous expliquer la connoissance
it César des affaires de l'Etat, non
ue la politesse & la netteté de son
: je vous dirai seulement qu'il pou-
sputer de l'éloquence avec Ciceron;
n'en affecta pas la réputation, per-
ne sauroit nier qu'il n'écrivît & ne
beaucoup plus en homme de qua-
ue cet Orateur.



DU PEUPLE ROMAI

Dans les différens temps de la Républiq

CHAPITRE PREMIER

De l'Origine fabuleuse des Romains, e
leur Génie sous les premiers Rois.

IL est de l'origine des Peuples, co
des Généalogies des particuliers.
ne peut souffrir des commencemens
& obscurs. Ceux-ci, vont à la chim
ceux-là, donnent dans les fables. Les l
mes sont naturellement défectueux &
tuellement vains. Parmi eux les Fo

s ingénieusement d'une trompe-
igeuse, qui donnoit de la véné-
ur leur personne & de la soumis-
r leur puissance.
a eu qui s'en sont flattés sérieu-
Le mépris qu'ils faisoient des hom-
l'opinion présomptueuse qu'ils
de leurs grandes qualités, leur a
cher chimeriquement une origine
e de la nôtre : mais il est arrivé
vent que les peuples, pour se faire
, & par un esprit de gratitude en-
x qui les avoient bien servis, ont
ours à cette sorte de fables.
omains n'ont pas été exempts de
ité. Ils ne se sont pas contentés de
ppartenir à Venus par Enée, con-
des Troyens en Italie; ils ont ra-
ur alliance avec les Dieux, par la
e naissance de Romulus, qu'ils ont
du Dieu Mars, & qu'ils ont fait

LES DIVERS GÉ[illegible]

DU PEUPLE RO[illegible]

Dans les différens temps de la R[illegible]

CHAPITRE PRE[illegible]

De l'Origine fabuleuse des Ron[illegible] leur Génie sous les premier[illegible]

IL est de l'origine des Peup[illegible] des Généalogies des parti[illegible] ne peut souffrir des commen[illegible] & obscurs. Ceux-ci, vont à [illegible] ceux-là, donnent dans les fabl[illegible] mes sont naturellement défec[illegible] [illegible] vains. Parmi eux

is ingénieusement d'une trompe-
ageuse, qui donnoit de la véné-
our leur personne & de la soumis-
r leur puissance.
a eu qui s'en sont flattés sérieu-
Le mépris qu'ils faisoient des hom-
l'opinion présomptueuse qu'ils
de leurs grandes qualités, leur a
cher chimeriquement une origine
e de la nôtre : mais il est arrivé
vent que les peuples, pour se faire
, & par un esprit de gratitude en-
x qui les avoient bien servis, ont
ours à cette sorte de fables.
omains n'ont pas été exempts de
ité. Ils ne se sont pas contentés de
ppartenir à Venus par Enée, con-
des Troyens en Italie; ils ont ra-
ur alliance avec les Dieux, par la
naissance de Romulus, qu'ils ont
du Dieu Mars, & qu'ils ont fait

Je hai les admirations fondées
contes, ou établies par l'erreur d
jugemens. Il y a tant de choſes v
admirer chez les Romains, que c'
faire tort que de les vouloir favori
des fables. Leur ôter toute vaine
mandation, c'eſt les ſervir. Dans
ſein, il m'a pris envie de les conſid
eux-mêmes, ſans aucun aſſujettiſſe
de folles opinions laiſſées & reçû
travail ſeroit ennuyeux, ſi j'entroi
tement dans toutes les particulartés
je ne m'amuſerai pas beaucoup au
des actions. Je me contenterai de ſu
génie de quelques temps mémorab
l'eſprit différent dont on a vû Rome
ſement animée.

Les Rois ont eu ſi peu de part à l
deur du Peuple Romain, qu'ils ne n
gent pas à des conſidérations fort p

ſept Rois, au bout de deux cens tant d'années, n'ont pas laiſſé un Etat beaucoup plus grand que celui de Parme ou de Mantoue. Une ſeule Bataille gagnée aujourd'hui en des lieux ſerrés, donneroit plus d'étendue.

Pour ces talens divers & ſinguliers qu'on attribue à chacun par une myſtérieuſe providence, il n'eſt arrivé en eux que ce qui étoit arrivé auparavant à beaucoup de Princes. Rarement on a vû le ſucceſſeur avoir les qualités de celui qui l'avoit précedé. L'un ambitieux & agiſſant, a mis tout le mérite dans la Guerre. L'autre qui aimoit naturellement le repos, s'eſt crû le plus grand politique du monde de ſe conſerver dans la Paix. Celui-là faiſoit de la juſtice ſa principale vertu. Celui-ci n'a eu de zéle que pour ce qui regarde la Religion. Ainſi chacun a ſuivi ſon naturel & s'eſt plû dans l'exercice de ſon talent; & il eſt ridicule de faire une eſpece de miracle d'une choſe ſi ordinaire. Mais je dirai plus. Tant s'en faut qu'elle ait été avantageuſe au Peuple Romain, qu'on lui doit imputer, à mon avis, le peu d'accroiſſement qu'a eu Rome ſous les Rois; car il n'y a rien qui empéche tant le progrès que cette différence de génie, qui fait quitter bien ſouvent le véritable intérêt qu'on n'entend point, par un nouvel eſprit qui veut introduire ce qu'on

choses sont bien commencées, ...
voir être heureusement achevées
La disposition étoit toute en...
Guerre sous Romulus. On ne
chose sous Numa, que d'établir
tifes & des Prêtres. Tullus Hos...
de la peine à tirer les hommes d'
sement si doux, pour les tourner
cipline militaire. Cette disciplin...
pas encore établie, qu'on vit A...
porter aux commodités & aux en...
mens de la Ville. Le premier T...
pour donner plus de dignité au
plus de majesté à l'Empire, inv...
ornemens & donna les marques de
tion. Le soin principal de Serviu...
connoître exactement le bien des R...
& de les diviser par Tribus, selon ...
cultés, pour contribuer avec justic...
portion aux nécessités publiques. » ...
» le Superbe, dit Florus, rendit u...

ir à ces Rois, il est certain
a eu son talent particulier;
d'eux n'eut une capacité assez
falloit à Rome de ces grands
ent embrasser toutes choses
sance universelle. Elle n'au-
esoin d'emprunter de différens
iverses institutions qu'un mê-
faire aisément durant sa vie.
de Tarquin est connu de tout
aussi-bien que l'établissement
. L'orgueil, la cruauté, l'ava-
ses qualités principales. Il man-
eté à conduire sa tyrannie. Pour
nduite en peu de mots, il ne
uverner selon les loix, ni re-
.

état si violent pour le Peuple
r pour le Prince, on n'atten-
occasion pour se mettre en li-
d la mort de la misérable Lu-

[illegible]

[illegible]

La grandeur d'une République adm
de tout le monde, en a fait admire
Fondateur, sans examiner beaucoup
actions. Tout ce qui paroît extraordina
paroît grand, si le succès est heureu
comme tout ce qui est grand paroît fo
quand l'évenement est contraire. Il fa
droit avoir été de son siécle & même l'avo
pratiqué, pour savoir s'il fit mourir ses en
fans par le mouvement d'une vertu héroï
que, ou par la dureté d'une humeur farou-
che & dénaturée.

Je croirois, pour moi, qu'il y a eu
beaucoup de dessein en sa conduite. La
profonde dissimulation dont il usa sous le
egne de Tarquin, me le persuade, aussi-
ien que son adresse à faire chasser Colla-
nus du Consulat. Il peut bien être que les
timens de la liberté lui firent oublier
x de la nature. Il peut être aussi que sa
pre sûreté prévalût sur toutes choses;
ue dans ce dur & triste choix de se per-
ou de perdre les siens, un intérêt si
nt l'emporta sur le salut de sa famille.
it si l'ambition ne s'y trouva pas mê-
Collatinus se ruina pour favoriser ses
. Celui-ci se rendit maître du public
punition rigoureuse de ses enfans.
on peut dire de fort assuré, c'est
oit quelque chose de farouche:
génie du temps. Un naturel aussi

CHAPITRE I

Du Génie des premiers Romains
commencemens de la Républi

DAns les premiers temps de
blique , on étoit furieux
& de bien public. L'amour du pa
ſoit rien aux mouvemens de la r
zéle du Citoyen déroboit l'hom
même. Tantôt par une juſtice
le pere faiſoit mourir ſon propr
avoir fait une belle action qu'il
commandée ; tantôt on ſe dé
même, par une ſuperſtition a
que ridicule ; comme ſi le but
cieté étoit de nous obliger à m
qu'elle ait été inſtituée pour n
vre avec moins de danger & p
aiſe. La vaillance avoit je ne

lleure condition que le peuple qu'il
aincu. Le refus du butin a coûté la
partage des dépouilles a causé le
ement. On a refusé d'aller à la guer-
certains chefs : on n'a pas voulu
sous d'autres. La sédition se pre-
sément pour un effet de la liberté,
oyoit être blessée par toute sorte
sance, même aux Magistrats qu'on
faits & aux Capitaines qu'on avoit
.

génie de ce peuple étoit rustique
farouche. Les Dictateurs se tiroient
efois de la Charrue, qu'ils repre-
quand l'expédition étoit achevée;
par le choix d'une condition tran-
& innocente, que pour être accou-
à une sorte de vie si inculte. Pour
rugalité tant vantée, ce n'étoit point
anchement des choses superflues,

qu'on respecte naturellement c
commencent les grands ouvrag
que les neveux, glorieux en tou
voulu que leurs ancêtres eussent l
quand ils n'avoient pas les grand

Je sai bien qu'on peut allégue
nes actions d'une vertu si belle &
qu'elles serviront d'exemples dans
siécles : mais ces actions étoient f
des particuliers qui ne se ressent
rien du génie de ce temps-là, ou
des actions singulieres, qui échap
hommes par hazard, n'avoient
commun avec le train ordinaire
vie.

Il faut avouer pourtant que des
si rudes & si grossieres convenoi
République qui se formoit. Un â
naturel qui ne se rendoit jamais a
ficultés, établissoit Rome plus fo

ation de l'antiquité, & pour
: un commencement à la plus
ſance de l'Univers.

APITRE III.

nieres Guerres des Romains.

'emieres Guerres des Romains
té très-importantes à leur égard;
némorables, ſi vous en excep-
les actions extraordinaires des
. Il eſt certain que l'intérêt de
que ne pouvoit pas être plus
iſqu'il y alloit de retomber ſous
ion des Tarquins; puiſque Ro-
uva du reſſentiment de Corio-
par les larmes de ſa mere; &
nſe du Capitole fut la derniere
les Romains, lorſqu'après la
leur Armée, leur Ville même
r les Gaulois. Mais conſidérant
tions en elles-mêmes, on trou-
étoient plûtôt des tumultes que
es Guerres; & à dire vrai, ſi les
niens avoient vû l'eſpece d'art
ue pratiquoient les Romains en
là, je ne doute point qu'ils n'euſ-
our des Barbares des gens qui

re de faire la Guerre a duré au
temps. Les Romains ont fait mê
sieurs conquêtes considérables a
capacité médiocre. C'étoient des g
braves & peu entendus, qui avoie
re à des ennemis moins courageux
ignorans : mais parce que les chefs
loient des *Consuls*, que les troupes
moient des *Légions*, & les Soldats
mains, on a plus donné à la v
noms qu'à la vérité des choses ; &
siderer la différence des temps &
sonnes, on a voulu que ce fussen
mes Armées sous Camille, sous
sous Cincinnatus, sous Papyrius
sous Curius Dentatus, que sous
sous Marius, sous Sylla, sous
& sous César.

Ce qu'il y a de véritable dan
miers temps, c'est un grand cou

ſt arrivé de-là que les gens de bien,
e vice & le luxe étoient odieux, ne
t pas contentés d'admirer la probité
urs ancêtres, s'ils n'étendoient leur
ation ſur tout, ſans diſtinguer en
ils avoient du mérite & en quoi ils
avoient pas. Ceux qui ont eu à ſe
dre de leur ſiécle, ont donné mille
ges à l'antiquité, dont ils n'avoient
à ſouffrir; & ceux dont le chagrin
e à redire à tout ce qu'on voit, ont
aloir par fantaiſie, ce qu'on ne voyoit
Les plus honnêtes gens n'ont pas
qué de diſcernement; & ſachant que
les ſiécles ont leurs défauts & leurs
tages, ils jugeoient ſainement en leur
du temps de leurs peres & du leur pro-
mais ils étoient obligés d'admirer avec
uple & de crier quelquefois à propos,
quefois ſans raiſon : *Majores noſtri!*
res noſtri! comme ils entendoient
aux autres. Dans une admiration ſi
rale, les Hiſtoriens ont pris auſſi-tôt le
e eſprit de reſpect pour les anciens;
ſant un Héros de chaque Conſul, ils
laiſſé manquer aucune vertu à qui-
ue avoit bien ſervi la République.
voue qu'il y avoit beaucoup de mé-
la ſervir : mais c'eſt une choſe diffé-
de celle dont nous parlons; & on
dire véritablement que les bons Ci-

CHAPITRE

Contre l'opinion de Tite-Live, su
imaginaire qu'il fait faire à Al
contre les Romains (1

J'Admire jusqu'où peut aller
qu'a Tite-Live de ces vieux
& ne comprens pas comment u
de si bon esprit, a voulu cherche
hors de son sujet, pour raisonn
sur la Guerre imaginaire où il en
xandre. Il fait descendre en Italie
quérant avec aussi peu de forces
avoit, n'étant encore qu'un peti
Macédoine. Il devoit se souven
simple Général des Carthaginois a
Alpes avec une Armée de quat
mille combattans.

Ce n'est pas assez ; il donne a
capacité pour la Guerre à Papyriu

oit les chevaux pour suivre les
nd ils étoient en déroute. Il
e les Romains faisoient con-
orces dans l'infanterie, &
pour peu de chose le combat
it rendre à cheval. Les Lé-
t avoient en grand mépris la
Ennemis, jusqu'à la Guerre
où les Thessaliens leur don-
e changer de sentiment. Mais
bal leur donna depuis de gran-
; & ces invincibles Légions en
ue temps si épouvantées, qu'el-
t descendre dans la moindre

enir au temps de Papyrius, on
our ainsi dire, ce que c'étoit que
: on ne savoit encore ni se pos-
per dans aucun ordre; car ils
-mêmes qu'ils apprirent à for-
mp sur celui de Pyrrhus, &

mement encore, celui qui co
les Legions, en conferva le c
dement, son terme expiré : ce
admirable pour la conservation d
publique, mais fort expofé à l'
ment d'une bonne Armée. Pour
quelle étoit la rigueur de la libe
qu'après la défaite de Trafimene
fut obligé de créer un Dictateur
à peine avoit arrêté l'impétuofit
lui, par la fageffe de fa condui
lui fubstitua des Confuls. Il y a
redouter de la fureur d'Annib
craindre de la modération de l
cependant l'appréhenfion d'un n
l'emporta fur la néceffité préfer

Il eft vrai que les deux Conf
vernoient prudemment dans ce
Ils ruinoient infenfiblement An
me ils rétabliffoient la Républi

extraordinaire qu'elle fût alors, les fa
moins que la nonchalance d'Annibal.
Il y avoit encore un autre inconvéni
qui empêchoit de donner toujours aux A
nées les chefs les plus capables de les con
mander. Les deux Consuls ne pouvant êtr
atriciens, & les Patriciens ne pouvan
uffrir qu'ils fussent tous deux d'une race
ebeienne, il arrivoit d'ordinaire que le
emier nommé étoit un homme agréable
peuple, qui devoit son élection à la fa-
r; & celui qu'on eût voulu choisir pour
mérite, se trouvoit exclus bien sou-
, ou par l'opposition du peuple, s'il
Patricien, ou par l'intrigue & les arti-
des Senateurs, lorsqu'il n'étoit pas
ur naissance. C'étoit tout le contraire
l'Armée des Macédoniens, où les
& les soldats subsistoient ensemble
un temps incroyable. C'étoit le vieux
de Philippe, renouvellé de temps en
& augmenté, selon les besoins, par
idre. Ici, la valeur de la cavalerie
la fermeté de la Phalange, à qui
on peut donner l'avantage sur la
, puisque dans la Guerre de Pyr-
Légions n'osoient se trouver op-
quelques misérables Phalanges de
iens ramassés. Ici, l'on entendoit
it la Guerre de Siége & la Guerre
gne. Jamais Armée n'a eu affaire

doniens, eux qui n'étoient jamais
d'Italie, qui n'avoient vû d'autres
mis que de petits peuples voisins d
République ? La discipline étoit g
véritablement parmi eux, mais la
cité médiocre.

Depuis même que la République f
venue plus puissante, ils n'ont pas
d'être battus autant de fois qu'ils on
la Guerre contre des Capitaines ex
mentés. Pyrrhus les défit par l'avanta
sa suffisance : ce qui faisoit dire à F
cius, que *les Epirotes n'avoient pas v
les Romains, mais que le Consul avo
vaincu par le Roi des Epirotes.*

Dans la premiere Guerre de Carth
Regulus défit en Affrique les Carthag
en tant de combats, qu'on les rega
déja comme tributaires des Romains.
n'en étoit plus que sur les conditions,

te des Romains. S'en étant inſ-
nent, il les trouva les uns &
rt ignorans dans la Guerre; &
diſcourir parmi les ſoldats, le
ſqu'au Senat de Carthage, du
que ce Lacédémonien faiſoit de
mis. Les Magiſtrats eurent en-
ſité de l'entendre, & Xantipe,
avoir fait voir les fautes paſ-
promit le gain du combat, s'ils
t mettre à la tête de leurs trou-

miſérable état où l'on déſeſpere
choſes, on prend confiance en
aiſément qu'en ſoi-même. Ainſi
s fatales au mérite des étrangers,
ceder à la néceſſité; & les plus
preſſés de l'appréhenſion de leur
bandonnerent à la capacité de
ans envie. Je ferois une hiſtoire,
lléguer un exemple, ſi je m'éten-
tage : il ſuffit de dire que Xan-
t rendu maitre des affaires, chan-
dans l'Armée des Carthaginois,
ien ſe prévaloir de l'ignorance
ins, qu'il remporta ſur eux une

rité qu'ils avoient euë.

Si l'on veut aller jusqu'à la
Guerre Punique, on trouvera
grands avantages qu'eut Annibal
Romains, venoient de la capacité
& du peu de suffisance des autres
effet, lorsqu'il vouloit donner de
fiance à ses soldats, il ne leur disoi
que les ennemis manquoient de
ou de fermeté; car ils éprouvoien
traire assez souvent : mais il les
qu'ils avoient affaire à des gens pe
dus dans la Guerre.

Il est de cette science comme d
de la politesse; elle passe d'une
une autre, & régne en divers

(1) Appien dit que les Carthaginois renvoyerent Xantipe dans leurs Galeres avec de beaux présens : mais qu'ils donnerent ordre aux Capitaines des Galeres de le

nicism attulit :
enim, ne Laced
retur tanta vil
se velle Xanipp
natum, honorif
mibus in pat

eux. Chacun ſait qu'elle a été
recs à un haut point. Philippe
ſur eux; & toutes choſes arrivé-
perfection ſous Alexandre, lorſ-
dre ſeul ſe corrompit. Elle de-
ore chez ſes ſucceſſeurs. Annibal
ez les Carthaginois; &, quelque
ayent eu les Romains, ils l'ont
lui par l'expérience de leur dé-
des réfléxions ſur leurs fautes, &
rvation de la conduite de leur

demeurera d'accord aiſément, ſi
lere que les Romains n'ont pas
té de réſiſter à Annibal, quand ils
us braves; car les plus courageux
éri dans les batailles. On avoit
eſclaves; on avoit compoſé des
de nouveaux ſoldats. La vérité
n lui a fait de la peine ſeulement
Conſuls ſont devenus plus habi-
ue les Romaius en général ont
faire la guerre.



MON dessein n'est pas de m'
sur les Guerres des Roma
m'éloignerois du sujet que je me s
posé : mais il me semble, que po
noître le génie des temps, il fau
dérer les peuples dans les diverses
qu'ils ont eues ; &, comme celle
Guerre sont sans doute les plus ren
bles, c'est là que les hommes doiv
particuliérement observés, puisque
position des esprits, & que les bo
les mauvaises qualités y paroissent
tage.

Dans les commencemens de la
blique, le Peuple Romain, com
dit ailleurs, avoit quelque chose de
che ; cette humeur farouche se tou
puis en austérité. Il se fit ensuite un

re étoit alors médiocre; celle des au-
hoſes inconnue : pour les *Arts*, ou il
avoit point, ou ils étoient fort groſ-
On manquoit d'invention, & on ne
ce que c'étoit que d'induſtrie ; mais
voit un bon ordre & une diſcipline
ement obſervée, une grandeur de
ge admirable ; plus de probité avec
nemis, qu'on n'en a d'ordinaire avec
toyens. La juſtice, l'intégrité, l'in-
nce, étoient des vertus communes.
onnoiſſoit déja les richeſſes, & on en
ſoit l'uſage chez les particuliers. Le
téreſſement alloit quaſi à l'excès, cha-
ſe faiſant un devoir de négliger ſes
es pour prendre ſoin du public, dont
le alors tenoit lieu de toutes choſes.
près avoir parlé de ces vertus, il faut
aux actions qui les font connoître.
Prince eſt eſtimé homme de bien,
oppoſant la force à la force, n'em-
e que des moyens ouverts & permis
ſe défaire d'un ennemi redoutable.
, comme ſi nous étions obligés à la
ervation de ceux qui nous veulent
re, de les garantir des embûches qui

fiance, vint offrir à Fabricius de
ſonner, pourvû qu'on lui donn
compenſe proportionnée à un
important. Fabricius effrayé de
du crime, en informe incontin
nat, qui, déteſtant une action
auſſi-bien que le Conſul, fit do
Pyrrhus de prendre garde ſoig
à ſa perſonne; ajoutant que le
main vouloit vaincre par ſes
mes, & non pas ſe défaire d'
par la trahiſon des ſiens.

Pyrrhus, ou ſenſible à cette
ou étonné de cette grandeur d
redoubla l'envie qu'il avoit
paix; &, pour y porter les R
aiſément, il leur renvoya deu
ſonniers ſans rançon: il fit of
ens aux hommes conſidérabl
offrir aux Dames; & n'oublia

connoiſſance : ils lui renvoyerent donc un pareil nombre de priſonniers. Les préſens furent refuſés de l'un & de l'autre ſexe ; & on lui fit dire pour toute réponſe, qu'on n'entendroit jamais à la paix, qu'il ne fût ſorti d'Italie.

Parmi une infinité de choſes vertueuſes qui ſe pratiquérent alors, on admire entre autres le grand déſintéreſſement de Fabricius & de Curius, qui alloit à une pauvreté volontaire. Il y auroit de l'injuſtice à leur refuſer une grande approbation. Il faut conſidérer pourtant que c'étoit une qualité générale de ce temps-là, plûtôt qu'une vertu ſinguliere de ces deux hommes. Et en effet, puiſqu'on puniſſoit les richeſſes avec infamie, & que la pauvreté étoit récompenſée avec honneur, il me paroît qu'il y avoit de l'habileté à ſavoir bien être pauvre : par-là, on s'élevoit aux premieres charges de la République, où, exerçant une grande autorité, on avoit plus beſoin de modération que de patience. Je ne ſaurois plaindre une pauvreté honorée de tout le monde ; elle ne manque jamais que des choſes dont notre intérêt ou notre plaiſir eſt de manquer. A dire vrai, ces ſortes de privations ſont délicieuſes ; c'eſt donner une jouiſſance exquiſe à ſon eſprit de ce que l'on dérobe à ſes ſens.

Mais, que ſait-on ſi Fabricius ne ſuivoit

pendant les faux connoisseurs
une apparence de modération,
justesse du discernement seroit v
d'étendue d'un esprit borné, o
d'action de quelque ame paresseu
gens-là, se passer de peu, c'est
cher moins de plaisirs que de pe
dirai plus; quand il n'est pas
d'être pauvre, il nous manque n
choses pour vivre doucement dan
vreté, que pour vivre magnifi
dans les richesses. Pensez-vous qu
dition d'un Religieux soit malh
lorsqu'il est considéré dans son O
qu'il a de la réputation dans le mo
fait vœu d'une pauvreté qui le d
mille soins, & ne lui laisse rien
qui convienne à sa profession &
Les gens magnifiques, pour la
sont les véritables pauvres; ils ch
de l'argent de tous côtés avec in

& par l'importunité des créanciers qui les tyrannisent, & par le méchant état de leurs affaires qu'ils voyent ruinées.

Revenons à nos Romains, dont nous nous sommes insensiblement éloignés. Admire qui voudra la pauvreté de Fabricius; je loue sa prudence, & le trouve fort avisé de n'avoir eu qu'une saliere d'argent, pour se donner le crédit de chasser du Sénat un homme (1) qui avoit été deux fois Consul, qui avoit triomphé, qui avoit été Dictateur; parce qu'on en trouva chez lui quelques marcs d'avantage (2). Outre que c'étoient les mœurs de ce temps-là, le vrai intérêt étoit de n'en avoir point d'autre que celui de la République.

Les hommes ont établi la société par un
esprit d'intérêt particulier, cherchant à se
aire une vie plus douce & plus sûre en
ompagnie, que celle qu'ils menoient en
emblant dans les solitudes. Tant qu'ils y
ouvent non-seulement la commodité,
is la gloire & la puissance, sauroient-ils
eux faire que de se donner tout-à-fait
public, dont ils tirent tant d'avantage?
es Décies qui se dévouérent pour le
d'une société dont ils alloient n'être
. me semblent de vrais fanatiques;
ces gens-ci me paroissent fort sensés
la passion qu'ils ont eu pour une Répu-

(1) Cornelius Rufinus. | (2) Quinze marcs d'argent.

dans celui de l'Ordre : mais cet esprit-l
ne subsiste guére que dans les petits état
On méprise dans les Grands toute appa
rence de pauvreté; & c'est beaucoup quan
on n'y approuve pas le mauvais usage d
richesses. Si Fabricius avoit vécu dans
grandeur de la République, ou il auro
changé de mœurs, ou il auroit été inuti
à sa patrie : &, si les gens de bien d
derniers temps avoient été de celui de F
bricius, ou ils eussent rendu leur prob
plus rigide, ou ils auroient été chassés
Sénat comme des citoyens corrompus.

Après avoir parlé des Romains, il
raisonnable de parler de Pyrrhus, qui e
tre ici naturellement en tant de cho
Ç'a été le plus grand Capitaine de
temps, au jugement même d'Annib
qui le mettoit immédiatement après A
xandre, & devant lui, comme il me
roît, par modestie. Il avoit joint la d

rre : s'il attiroit des peuples à son
e, il ne savoit pas les y maintenir.
ux beaux talens employés hors de
, ruinoient l'ouvrage l'un de l'autre.
nd il avoit éprouvé ses forces heu-
ient, il songeoit aussi-tôt à négocier;
mme s'il eût été d'intelligence avec
nemis, il arrêtoit ses progrès lui-
. Avoit-il sû gagner l'affection d'un
e, sa premiere pensée étoit de l'assu-
: il arrivoit de-là qu'il perdoit ses
sans gagner ses ennemis; car les
s prenoient l'esprit de vainqueurs,
isoient la paix qu'on leur offroit; &
à retiroient non-seulement leur as-
e, mais cherchoient à se défaire d'un
ui se faisoit sentir un vrai maître.
procédé si extraordinaire doit s'at-
r en partie au naturel de Pyrrhus,
rtie aux différens intérêts de ses Mi-
s. Il y avoit auprès de lui deux per-
s, entre les autres, dont il prenoit
irement les avis, Cynéas & Milon.
s éloquent, spirituel, habile, déli-
ns les négociations, insinuoit les
es du repos toutes les fois qu'il s'a-
: de la Guerre; &, quand l'humeur
euse de Pyrrhus l'avoit emporté sur
isons, il attendoit patiemment les
ltés, ou ménageant les premiers dé-
de son maître, il lui tournoit bien

les traités, ou pour les rompre; c
loit de vaincre les difficultés; &, fi
pouvoit conquérir des nations enn
d'assujettir en tous cas les alliés.

Autant qu'on en peut juger, v
maniere dont se gouvernoit Pyrrhus
par autrui que par lui-même. On p
dire en sa faveur, qu'il a eu affair
Nations puissantes, qui se trouvoie
de ressource que lui: on pourroit di
gagnoit les combats par sa vertu
qu'un foible & petit État comme l
ne lui donnoit pas les moyens de
à bout une longue guerre. Quoi
soit, à le regarder par les qualité
personne & par ses actions, ç'a
Prince admirable, qui ne céde à pa
l'antiquité. A considérer en gros le
des desseins & la fin des affaires, il
tra souvent mal-habile, & perdr

CHAPITRE VI.

De la premiere Guerre de Carthage.

A guerre de Pyrrhus ouvrit l'esprit aux Romains, & leur inspira des sen-iens qui ne les avoient pas touchés en-te. A la vérité, ils y entrerent grossiers présomptueux, avec beaucoup de té-rité & d'ignorance; mais ils eurent une nde vertu à la soutenir : &, comme ils ent toutes choses nouvelles avec un en-ni qui avoit tant d'expérience, ils de-rent sans doute plus industrieux & plus airés qu'ils n'étoient auparavant. Ils uverent l'invention de se garantir des éphans qui avoient mis le désordre dans Légions au premier combat : ils ap-rent à éviter les plaines, & chercherent lieux avantageux contre une cavalerie ils avoient méprisée mal-à-propos. Ils irent ensuite à former leur camp sur ui de Pyrrhus, après avoir admiré l'or- & la distinction des troupes qui cam-ent chez eux en confusion. Pour les ses qui sont purement de l'esprit, quoi- la harangue du vieil Appius eût fait sser de Rome Cynéas, l'éloquence de

téreſſée, le fut encore davantage,
il leur fit voir dans ſon triomphe d
de l'argent, des tableaux & des ſtatu
connut alors qu'il y avoit des choſ
excellentes ailleurs qu'en Italie.

Ainſi, des idées nouvelles firent
ainſi parler, de nouveaux eſprits
Peuple Romain touché d'une magni
inconnue, perdit ces vieux ſentim
l'habitude de la pauvreté n'avoit pa
de part que la vertu.

La curioſité éveilla donc les cit
les cœurs même commencerent
avec émotion ce que les yeux avoie
mencé de voir avec plaiſir; &, qu
mouvemens ſe furent mieux exp
on fit paroître de véritables deſirs p
choſes étrangeres. Quelques part
conſerverent encore l'ancienne co
ce, comme il eſt arrivé depuis, &

la premiere Guerre de Carthage;
s donné aux Tarentins en fut le
, la conquête de la Sicile le véri-
t.
avoir dit par quels mouvemens
ains se porterent à cette Guerre,
re voir en peu de mots quel étoit
r génie. Leurs qualités principales
à mon avis, le courage & la fer-
entreprendre les choses les plus
; ne s'étonner d'aucun péril; ne
r d'aucune perte. En tout le reste,
aginois avoient sur eux une supé-
xtraordinaire, soit pour l'industrie,
l'expérience de la mer, soit pour
sses que leur donnoit le trafic de
monde; quand les Romains natu-
t assez pauvres, venoient de s'é-
ins la Guerre de Pyrrhus.
: vrai, la vertu de ceux-ci leur te-
de toutes choses: un bon succès
oit à la poursuite d'un plus grand,
nement fâcheux ne faisoit que les
avantage. Il en arrivoit tout au-
dans les affaires des Carthaginois,
noient nonchalans dans la bonne
, & s'abattoient aisément dans la
:. Outre le différent naturel de ces
iples, la diverse constitution des
ques y contribuoit beaucoup. Car-
ant établie sur le commerce, &

ne respiroient que la Guerre ;
qui n'y alloient pas, pour y a
trefois, ou pour y devoir aller
A Carthage on demandoit
paix, au moindre mal dont c
nacé, tant pour se défaire de
que pour retourner au comm
peut ajouter encore cette diff
les Carthaginois n'ont rien fai
que par la vertu des particulie
que le Peuple Romain a sou
par sa fermeté ce qu'avoit pe
dence ou la lâcheté de ses Gén
tes ces choses considérées, il
s'étonner que les Romains so
rés victorieux ; car ils avoien
principales qui rendent un p
de l'autre.
Comme l'idée des richesses
aux Romains l'envie de conq
le, la conquéte de la Sicile

nt les premieres Piéces de Théatre, & là
on vit chez eux les premieres magnifi-
ces : on commença d'avoir de la curio-
pour les ſpectacles, & du ſoin pour les
iſirs.

Les procès, quoiqu'ennemis de la joie,
laiſſerent pas de s'augmenter; chacun
ant recours à la juſtice publique, à me-
e que celle des particuliers ſe corrom-
it.

L'intempérance amena de nouvelles
aladies; & les Médecins furent établis
ur guérir des maux dont la continence
oit garanti les Romains auparavant.

L'avarice fit faire de petites Guerres,
foibleſſe fit appréhender les grandes,
ue ſi la néceſſité obligea d'en entrepren-
e quelqu'une, on la commença avec
agrin, & on la finit avec joie.

On demandoit aux Carthaginois de l'ar-
nt qu'ils ne devoient point, quand ils
oient occupés avec leurs rebelles; & on
t toutes les précautions du monde pour
rompre pas avec eux, quand leurs af-
res furent un peu raccommodées.

Ainſi, c'étoit tantôt des injures, tantôt
conſidérations, toujours de la mauvaiſe
lonté ou de la crainte; & certes on peut
e que les Romains ne ſûrent ni vivre en
is ni en ennemis, car ils offenſoient les
rthaginois, & les laiſſoient rétablir,

leurs Ambaſſadeurs en furent indig
traités chez les Eſpagnols & chez l
lois, après la ruine de ce miſérab
ple. Le mépris des Nations dont il
piqués, les tira de cet aſſoupiſſem
la deſcente d'Annibal en Italie,
leur ancienne vigueur. Ils firent l
quelque temps avec beaucoup d'i
té, & un grand courage; quelq
avec plus de ſuffiſance, & moins
lution : enfin, la Bataille de Car
due, leur fit retrouver leur vertu,
cita, pour mieux dire, une nou
les éleva encore au-deſſus d'eux-

CHAPITRE V

De la ſeconde Guerre Puniq

ůs plus de grandeur ; jamais un
véritable. Aux autres extrémités
eſt trouvée, elle a dû ſon ſalut à
ſſe, à la valeur, à la capacité de
citoyen : peut-être que ſans Bru-
auroit pas eu même de Républi-
Manlius n'eût pas défendu le Ca-
i Camille ne fût venu le ſecourir,
ains, à peine libres, tomboient
ervitude des Gaulois.

ici, le Peuple Romain a ſoutenu
e Romain ; ici, le génie univer-
Nation a conſervé la Nation ; ici,
rdre, la fermeté, la conſpiration
: au bien public, ont ſauvé Rome
lle ſe perdoit par les fautes & les
nces de ſes Généraux.



: la Bataille de Cannes, où tout
at eût ſuccombé à ſa mauvaiſe for-
n'y eut pas un mouvement de fci-
ırmi le Peuple, pas une penſée qui
u bien de la République. Tous les
tous les rangs, toutes les condi-
puiſerent volontairement. Les Ro-
pportoient avec plaiſir ce qu'ils

donnoit la liberté aux esclaves po
faire de nouveaux ; & ces esclaves
nus Romains, s'animoient du mêm
de leurs maîtres pour défendre une
liberté. Mais voici une grandeur d
rage qui passe toutes les autres qu
quelque belles qu'elles puissent ê
arrive quelquefois dans un dange
nent, qu'on voit prendre de bonn
solutions aux moins sages : il arri
les plus intéressés contribuent larg
pour le bien public, quand par un
intérêt ils craignent de se perdre eu
mes avec le public. Il n'est peut-ê
mais arrivé qu'on ait songé au dehor
me au dedans, en des extrémités si
santes ; & je ne trouve rien de si ad
ble dans les Romains, que de leu
envoyer des troupes en Sicile & e
pagne, avec le même soin qu'ils e
voyoient contre Annibal.

que déchoir, & tenoit pour une
indifférente de n'être plus, quand
seroit pas le maître des autres.
oiqu'il soit toujours avantageux de
server, je compte néanmoins entre
ncipaux avantages des Romains d'a-
û leur salut à leur fermeté & à la gran-
le leur courage. Ce leur fut encore
nheur d'avoir changé de génie depuis
erre de Pyrrhus, d'avoir quitté ce dé-
essement si extraordinaire & cette pau-
si ambitieuse dont j'ai parlé; autre-
on n'eût pas trouvé dans Rome les
ns de la soûtenir.
falloit que les Citoyens eussent du
comme du zéle pour aider la Répu-
e. Si elle n'avoit pû secourir ses Alliés,
n eût été abandonnée. Le discours du
ul qui pensoit donner de la compas-
ux Députés de Capoue, n'excita que
nfidélité. Le Sénat, beaucoup plus
prit une conduite toute différente:
voya des hommes & des vivres aux
s qui en eurent besoin; & de tout le
rs que vinrent offrir ceux de Naples,
ccepta que des bleds pour de l'argent.
is avec tant de fermeté & de bon sens,
avoit plus de République Romaine,
thage eût fait, pour la ruiner, la moin-
es choses que fit Rome pour son salut.

conmence. Plus jaloux de l'honneur
sentimens, que du bien de l'Etat; pl
nemi du Général des Carthaginois, q
Romains, il n'oublioit rien pour em
les succès qu'on pouvoit avoir, ou
ruiner ceux qu'on avoit eû. On eû
Hannon pour un Allié du Peuple Ro
qui regardoit Annibal comme l'E
commun. Quand celui-ci envoyoit d
der des hommes & de l'argent po
maintien de l'Armée, *que demander*
disoit Hannon, *s'il avoit perdu la Bat*
Non, non, Messieurs, ou c'est un imp
qui nous amuse par de fausses nouvelles,
voleur public qui s'approprie les dépo
des Romains & les avantages de la G
Ces oppositions troubloient du moin
secours, quand elles ne pouvoient em
pêcher la résolution. On exécutoit l
ment ce qui avoit été résolu avec p
Le secours enfin préparé demeuroit l

au lieu de le faire paſſer en Italie. Il n'arrivoit donc quaſi jamais ; & lorſqu'il venoit joindre Annibal, ce qui étoit un miracle, Annibal ne le recevoit que foible, ruiné & hors de ſaiſon.

Ce Général étoit preſque toujours ſans vivres & ſans argent, réduit à la néceſſité d'être éternellement heureux dans la Guerre. Nulles reſſources au premier mauvais ſuccès, & beaucoup d'embarras dans les bons, où il ne trouvoit pas de quoi entretenir diverſes Nations, qui ſuivoient plûtôt ſa perſonne, qu'elles ne dépendoient de ſa République.

Pour contenir tant de peuples différens, il ajoûtoit à ſa naturelle ſévérité une cruauté concertée qui le faiſoit redouter des uns, tandis que ſa vertu le faiſoit révérer des autres. A la vérité, il ne ſe faiſoit pas grande violence ; mais étant naturellement un peu cruel, il ſe trouvoit dans une condition où il lui étoit néceſſaire de l'être. Cependant ſes intérêts regloient quelquefois ſa cruauté, & lui donnoient même de la clémence ; car il ſavoit être doux & clément pour le bien de ſes affaires, & le deſſein l'emportoit toujours ſur le naturel.

Il faiſoit la Guerre aux Romains avec toute ſorte de rigueur, & traitoit leurs Alliés avec beaucoup de douceur & de courtoiſie, cherchant à ruiner ceux-là

Quand je songe qu'Annibal
d'Espagne, où il n'avoit rien de fo
ré; qu'il a traversé les Gaules, qu
voit compter pour ennemies; qu'il
les Alpes pour faire la Guerre a
mains, qui venoient de chasser les
ginois de la Sicile. Quand je son
n'avoit en Italie ni place, ni m
ni secours assuré, ni la moindre es
de retraite, je me trouve étonné de
diesse, de son dessein. Mais lorsque
fidere sa valeur & sa conduite, je n
plus qu'Annibal, & le tiens enc
dessus de l'entreprise.

Les François admirent particulie
la Guerre des Gaules, & par la rép
de César, & parce que s'étant faite
Pays, elle les touche d'une idée p
que les autres. Cependant, à en ju
nement, elle n'approche en rien de
fait Annibal en Italie. Si César avoi

toit lui-même. Le seul avantage
il il pouvoit raisonnablement se
étoit la bonté de ses troupes & sa
uffisance.
certain que les Romains avoient
grande supériorité sur les Cartha-
ans la Guerre de Sicile : mais la
ayant fait licentier leur Armée,
ient insensiblement leur vigueur,
e leurs Ennemis occupés en Espa-
Affrique, mettoient en usage leur
acquéroient de l'expérience.
donc avec un vieux corps qu'An-
it attaquer l'Italie, & avec une
putation, plus qu'avec de vieilles
que les Romains se virent obligés
endre. Pour les Généraux des Ro-
c'étoient des hommes de grand
qui eussent crû faire tort à la gloi-
r République, s'ils n'avoient don-
aille aussi-tôt que les Ennemis se
ient.
al se fit une étude particuliere d'en
e le génie, & n'observoit rien tant
neur & la conduite de chaque Con-
i étoit opposé. Ce fut en irritant
fougeuse de Sempronius, qu'il
er au combat & gagner sur lui la
le Trébie. La défaite de Trasi-
dûe à un artifice quasi tout pareil.
issant l'esprit superbe de Flami-

Armée avec la vie. Comme
une maniere d'agir toute contrai
duite d'Annibal fut aussi toute di

Après la journée de Trasimen
ple Romain créa un Dictateur &
ral de la cavalerie. Le Dictateur
tus Fabius, homme sage & un
qui mettoit la seule espérance du
les précautions d'où peut naîtr
En l'état où étoient les choses,
qu'il n'y avoit point de differ
combattre & perdre un combat
qu'il ne songeoit qu'à rassurer l'
perdant l'espérance de pouvoir
croyoit agir assez sagement &
que de s'empêcher d'être vainc

Marcus Minutius fut le Gén
cavalerie, violent, précipité,
cours, aussi audacieux par son
que par son courage. Celui-ci n

la sagesse ; de la gloire , où il ét
estion du salut.

Annibal ne fut pas long-temps sans con
ître ces différentes humeurs , par le rap
rt qu'on lui en fit & par ses propres obser
ions ; car il présenta la bataille plusieurs
irs de suite à Fabius , qui , bien loin de
ccepter , ne laissoit pas sortir un seul
mme de son camp. Minutius , au con-
ire , prenoit pour autant d'affronts les
avades artificieuses des Ennemis , & fai-
t passer le Dictateur pour un homme
ible , ou insensible à la honte des Ro-
ains.

Annibal averti de ces discours , tâchoit
ugmenter l'opinion de crainte & de foi-
esse qu'on attribuoit à Fabius. Il brûloit
ant lui le plus beau pays d'Italie pour
irer au combat ; ce qu'il ne put faire ,
lu moins pour le décrier , en quoi il
nanqua pas de réussir. Il fit soupçon-
nême qu'il y avoit de l'intelligence
eux , conservant ses terres seules avec
soin dans la désolation générale de
npagne.

n'est encore qu'une partie de ses arti-
Pendant qu'il travailloit à ruiner la
ion de Fabius , qui lui faisoit de la
il n'oublia rien pour en donner à
ıs , auquel il souhaitoit le comman-
, ou du moins une grande auto-

le premier, & lui ... p
tite supériorité qui augmentoi
parmi les Romains, & le pr
perdre par une témeraire confi
il sut employer tant d'artifices
Dictateur & à faire estimer le
la cavalerie, que le comma
partagé & les troupes séparée
s'étoit jamais fait auparavant.
que Rome agissoit par l'esprit
mi; car dans la vérité, ce decr
dinaire étoit un pur effet de
& de ses desseins.

Alors la vanité de Minutiu
bornes : il méprisoit avec un
dence Fabius & Annibal, n
moins que de chasser lui seul
gers d'Italie. Il voulut donc
séparé, dont Annibal ne s
apperçû, qu'il en approcha
m'amuser à décrire le détai

onnerent la Bataille de Cannes.
qu'il n'eut pas besoin d'une con-
licate. La sagesse de Paulus l'in-
moins que n'avoit fait celle de
& l'ignorance présomptueuse de
, le précipitoit assez de lui-mê-
ruine.
tonnera peut-être que je me sois
ndu sur une affaire qui aboutit à
défaite de Minutius, & que je ne
en passant de cette grande & fa-
ataille de Cannes : mais je cher-
is à décrire les combats, qu'à faire
e les génies. Et comme les habiles
plus de plaisir à considerer César
Guerre de Petreius & d'Afranius,
les plus éclatantes de ses actions,
u'on devoit observer plus curieu-
Annibal dans une affaire toute de
, que dans ce grand & heureux
ue l'imprudence de Terentius lui
sans beaucoup de peine.
avouer pourtant que jamais Batail-
gagnée si pleinement ; & ce jour-
r ainsi dire, étoit le dernier des
s, si Annibal n'eût mieux aimé
commodités de la victoire, que
ırsuivre les avantages.
qui avoit fait faire tant de fautes
es, se ressent ici de la foiblesse de la
n humaine, & ne peut s'empêcher

[illegible]

[illegible] Quoique les lumières des po-[illegible] toujours des sujets apparte-[illegible] suffisait pas de la répétition [illegible] syllabes [illegible] qui font [illegible] à la campagne, [illegible]

orieux qu'il étoit. Qu'un peu
Bataille de Cannes, il avoit été
t de lever le Siége d'une petite
ſans nom & ſans force. Qu'aſſié-
ne, munie de toutes choſes,
ouloir perdre la réputation qu'on
'acquérir & faire périr une Ar-
qui ſeule le faiſoit conſiderer.
lloit donc laiſſer les Romains,
és dans leurs murailles, tomber
lement d'eux-mêmes; & cepen-
er s'établir proche de la mer, où
evroit les ſecours de Carthage
dément, & où il ſeroit aiſé d'éta-
plus conſidérable Puiſſance de
« Voilà les raiſons qu'accom-
nnibal à la diſpoſition où il ſe
& qu'il n'eût pas goûtées dans
eres ardeurs.
Maharbal lui promettoit à ſou-
le Capitole. Ses réflexions qui
que l'air de ſageſſe & une fauſſe
i firent rejetter, comme téme-
confiance ſi bien fondée. Il avoit
onſeils violens, pour commen-
erre avec les Romains; & il eſt
une fauſſe circonſpection, quand
'heure de tout finir.
rtain que les eſprits trop fins,
oit celui d'Annibal, ſe font des
dans les entrepriſes, & s'arrêtent

ou le courage assez grand, on se c
du moins, quand on peut le plus
nant en prudence, ou la petitesse
esprit, ou le peu de grandeur de so

Dans ces conjonctures, on ne s
point par soi-même. Une vieille
tion vous soutient dans l'imagina
vos Ennemis, quand les véritables
vous abandonnent. Ainsi Annibal
devant les yeux une puissance qui n'e
Il se fait un fantôme de soldats mor
légions dissipées, comme s'il avoit
à combattre & à défaire ce qu'il a dé

Et certes, la confusion n'eût p
moindre à Rome après la Bataille d
nes, qu'elle l'avoit été autrefois ap
journée d'Allie (1). Mais au lieu d'a
cher d'une Ville où il eût porté l'
vante, il s'en éloigna, comme s'
voulu la rassurer & donner loisir au

ourvoir tranquillement à toutes
it le parti d'attaquer des Alliés
nt avec Rome, & qui se sou-
elle avec plus de facilité qu'elle
outenue.
la premiere & la grande faute
qui fut aussi la premiere res-
Romains. La consternation paf-
i augmenterent de courage, en
de forces ; & les Carthaginois
nt de vigueur, en augmentant
ce.
'on veut chercher les causes de
malheurs, on en trouvera deux
s ; la nonchalance de Carthage,
anéantir les bons succès, faute
s, & l'envie précipitée qu'eut
le mettre fin aux travaux, avant
ir fini la Guerre.
voir goûté le repos, il ne fut pas
ps sans vouloir goûter les déli-
en fut charmé d'autant plus aisé-
'elles lui avoient toujours été in-
Un homme qui sait mêler les
les affaires, n'en est jamais pos-
es quitte, il les reprend, quand
mble ; & dans l'habitude qu'il en
, il trouve plûtôt un délassement
u'un charme dangereux qui puisse
e. Il n'en est pas ainsi de ces gens
ui par un changement d'esprit,

mais pour n'avoir pas la vue asse
ou le courage assez grand, on se c
du moins, quand on peut le plus
nant en prudence, ou la petitesse
esprit, ou le peu de grandeur de s

Dans ces conjonctures, on ne s
point par soi-même. Une vieille
tion vous soutient dans l'imagina
vos Ennemis, quand les véritables
vous abandonnent. Ainsi Annibal
devant les yeux une puissance qui n'e
Il se fait un fantôme de soldats mor
légions dissipées, comme s'il avoit
à combattre & à défaire ce qu'il a dé

Et certes, la confusion n'eût
moindre à Rome après la Bataille d
nes, qu'elle l'avoit été autrefois a
journée d'Allie (1). Mais au lieu d'
cher d'une Ville où il eût porté l
vante, il s'en éloigna, comme
voulu la rassurer & donner loisir a

...ais de pourvoir tranquillement
ses. Il prit le parti d'attaquer de
tomboient avec Rome, & qui ...
...nt par elle avec plus de facilité qu'elle
...e fût soutenue.

...'est-là la premiere & la grande faute
...nibal, qui fut aussi la premiere res-
...e des Romains. La consternation ...
...eux-ci augmenterent de courage ...
...uant de forces; & les Carthagi...
...ierent de vigueur, en augment...
...ssance.

... si l'on veut chercher les cau...
...urs malheurs, on en trouvera ...
...lles; la nonchalance de Cart...
...oit anéantir les bons succès, ...
...urs, & l'envie précipitée q... ...
... de mettre fin aux travaux, avant
...oir fini la Guerre.

...avoir goûté le repos, il ne fut pas
...ps sans vouloir goûter les déli-
...en fut charmé d'autant plus aisé-
...elles lui avoient toujours été in-
Un homme qui sait mêler les
...es affaires, n'en est jamais pos-
...s quitte, il les reprend, quand
...ble; & dans l'habitude qu'il en
...il trouve plûtôt un délassement
...un charme dangereux qui puisse
Il n'en est pas ainsi de ces gens
par un changement d'esprit,

ne aux premiers plaisirs qu ...
Alors ce qui avoit paru vertueux, se p
sente avec un air rude & difficile; & l'am
qui croit s'être détrompée d'une vieille
reur, complaît en elle-même de son n
veau goût pour les choses agréables.

C'est ce qui arriva à Annibal & à
Armée, qui ne manquoit pas de l'im
dans le relâchement, puisqu'elle l'a
bien imité dans les fatigues.

Ce ne furent donc plus que bains,
festins, qu'inclinations & attachemen
n'y eut plus de discipline, ni par celu
devoit donner les ordres, ni dans ceu
devoient les exécuter. Quand il fall
mettre en campagne, la gloire & l'in
réveillerent Annibal qui reprit sa pren
vigueur & se retrouva lui-même; m
ne retrouva plus la même Armée.
avoit que de la molesse & de la no
lance. S'il falloit souffrir la moindre

ıblioit rien qui pût exciter les cou-
tantôt par le ſouvenir d'une valeur
voit perdue, tantôt par la honte des
ıes où l'on étoit inſenſible.
endant les Généraux des Romains
ient plus habiles tous les jours; les
prenoient l'aſcendant ſur des trou-
ompues, & il ne venoit de Carthage
ſecours qui pût ranimer une Armée ſi
ſante. Mais plus Annibal trouvoit de
t parmi les Ennemis, moins il re-
de ſervices des ſiens, plus il pre-
r lui-même; & il n'eſt pas croyable
ıelle vertu il ſe maintint en Italie,
s Romains ne l'ont fait ſortir qu'en
ınt les Carthaginois à l'en retirer.
ı défaits & chaſſés d'Eſpagne, battus
és en Afrique, eurent recours à leur
ıl pour leur derniere reſſource. Il
ux ordres de ſon pays avec la même
ſion qu'auroit pu faire le moindre
n; & il n'y fut pas ſi-tôt arrivé, qu'il
ıva les affaires déſeſperées.
ion qui avoit vû les calamités de ſa
lique ſous des Chefs malheureux,
mandoit alors les Armées dans les
rités qu'il avoit fait naitre. Pour
al, il n'avoit que le ſouvenir de ſa
fortune, dont il avoit mal uſé; mais
nanquoit en rien pour ſoutenir la
iſe. Le premier, confiant de ſon na-

mauvaise opinion qu...

Ces différentes ſituations d'eſprit
offrir la Paix, & la rejetter ; aprè
l'on ne ſongea plus qu'à la Batail
jour qu'elle fut donnée, Annibal
paſſa lui-même, ſoit à prendre ſe
tages, ſoit à diſpoſer ſon Armée,
donner les ordres dans le combat
enfin le génie de Rome l'emporta
lui de Carthage, & la défaite des C
ginois laiſſa pour jamais l'Empire a
mains.

Quant au Général, il fut admiré
pion, qui au milieu de ſa gloire, ſe
porter envie à la capacité du vaincu
vaincu, dont l'humeur étoit aſſez él
des vaines oſtentations, crut toujour
quelque ſupériorité dans la ſcience
Guerre; car diſcourant un jour des
Capitaines avec Scipion, il mit A
dre le premier, Pyrrhus le ſecond,

acité dans la Guerre; & ces Con-
lustres, qui ont laissé un si grand
postérité, n'approchoient pas de
strie, & pour assembler & pour
: des Armées.
ndre passa en Asie avec des Ma-
s qui obéissoient à leur Roi. S'il
t d'argent & peu de vivres, les
qu'il gagnoit, le mettoit dans
nce de toutes choses. Une Ville
rendue, lui livroit les trésors de
qui devenoit nécessiteux en son
ays, à mesure qu'Alexandre en
les richesses. Scipion, dont je
parler, fit la Guerre en Espagne
que avec des légions que la Ré-
avoit levées & qu'elle faisoit sub-
sar eut les mêmes commodités
onquête des Gaules, & il se ser-
rces & de l'argent de la Républi-
e, pour l'assujettir.
otre Annibal, il avoit joint à un
ps de Carthaginois plusieurs Na-
'il sut lier toutes par lui-même;
put se faire obéir dans une éter-
essité. Ce qui est encore plus ex-
ire, les combats ne le mettoient
ts à son aise : il se trouvoit pres-
embarrassé après le gain d'une
qu'auparavant. Mais s'il a eu des
e les autres n'avoient pas, aussi

ne se contenta pas d'assujettir
Empire de Darius, jusqu'à la moin
vince. Son ambition le porta aux
quand il pouvoit accommoder la
le repos, ce qui est rare, & jouir
ment de ses conquêtes. Scipion n
pas à se reposer, qu'il n'eût réd
thage & établi en Afrique les aff
Romains. Et une des grandes l
qu'on donne à César, c'est qu'il ne
jamais avoir rien fait, tant qu'il l
quelque chose à faire.

Nil actum credens, dùm quid superesset ag

Quand je songe à la faute d'A
il me vient aussi-tôt dans l'espr
ne considere pas assez l'importan
bonne résolution dans les grande
Aller à Rome après la Bataille de
fait la destruction de cette Ville &
deur de Carthage. N'y pas aller,

ſuivie. J'en vis prendre une contraire le même jour, par un heureux changement, qui fut ſon ſalut ; mais elle donna moins de réputation à l'auteur d'un ſi bon conſeil, que n'auroit fait la défaite de cinq cens chevaux, ou la priſe d'une Ville peu importante (1). Ces derniers évenemens frappent les yeux ou l'imagination de tout le monde. Le bon ſens n'eſt admiré quaſi de perſonne, pour n'être connu que par des réflexions que peu de gens ſavent faire. Revenons à notre Annibal.

Si le métier de la Guerre, tout éclatant qu'il eſt, méritoit ſeul de la conſidération, je ne vois perſonne chez les Anciens qu'on pût raiſonnablement lui préferer : mais celui qui le ſait le mieux, n'eſt pas néceſſairement le plus grand homme. La beauté de l'eſprit, la grandeur de l'ame, la magnanimité, le déſintéreſſement, la juſtice,

(1) Un jour que je liſois cet endroit avec M. de Saint Evremond, je le priai de m'apprendre quelles étoient les deux réſolutions dont il parle ; & voici l'éclairciſſement qu'il voulut bien me donner. „ La Cour, *me* „ *dit-il*, étant à Pontoiſe „ (en 1652) & le Cardi„ nal Mazarin conſiderant „ que M. le Prince n'en „ étoit pas éloigné, que „ Fuenſaldagne s'avançoit „ avec vingt-cinq mille „ hommes & le Duc de „ Lorraine avec douze „ mille, réſolut de faire „ retirer le Roi en Bour„ gogne, ne le croyant pas „ en ſûreté à Paris. M. de „ Turenne ne ſe trouva pas „ alors au Conſeil ; mais „ ayant appris cette réſo„ lution, il s'y rendit in„ ceſſamment, & dit aux „ Miniſtres que ſi le Roi „ quittoit Paris, il n'y „ rentreroit jamais, & qu'il „ falloit y vaincre ou pé„ rir. Cela obligea le Con„ ſeil de changer d'avis.

dans une ſcience bien funeſte. Il faut
l'application de cette ſcience ſoit juſt
du moins honnête, qu'elle ſe tour
bien même de ceux qu'elle aſſujetti
eſt poſſible, toujours à l'intérêt d
pays, ou à la néceſſité du ſien p
Quand elle devient l'emploi du ca
qu'elle ſert au déreglement & à la f
quand elle n'a pour but que de fa
mal à tout le monde, alors il lui fa
cette gloire qu'elle s'attribue & la
auſſi honteuſe qu'elle eſt injuſte. O
certain qu'Annibal avoit peu de v
beaucoup de vices; l'infidelité, l'a
une cruauté ſouvent néceſſaire, t
naturelle.

D'ailleurs on juge d'ordinaire pa
cès, quoi que diſent les plus ſages
toute la bonne conduite qu'on peu
Si l'évenement n'eſt pas heureux,
tient lieu de faute,

que, & qu'il ait péri par le mauvais gou-
rnement de la ſienne, c'eſt la conſidéra-
on d'un petit nombre de perſonnes. Qu'il
t été défait par Scipion, & que la ruine
e Carthage ſoit arrivée enſuite de ſa dé-
ite, ç'a été une choſe pleinement con-
ue, d'où s'eſt formé le ſentiment univer-
el de tous les peuples.

CHAPITRE VIII.

Du Génie des Romains, vers la fin de la ſeconde Guerre de Carthage.

SUR la fin d'une ſi grande & ſi longue Guerre, il ſe forma un certain eſprit particulier, inconnu juſqu'alors dans la République. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût eu ſouvent des ſéditions. Le Sénat s'étoit porté plus d'une fois à l'oppreſſion du peuple, & le peuple à beaucoup de violences contre le Sénat : mais on avoit agi dans ces occaſions par un ſentiment public, regardant l'autorité des uns, comme une tyrannie qui ruinoit la liberté ; & la liberté des autres, comme un déreglement qui confondoit toutes choſes.

Ici, les hommes commencerent à ſe regarder moins en commun, qu'en parti-

les lumiéres de son propre esprit, les mo
vemens de sa volonté.

Comme le dégoût de la sujetion av
fait rejetter les Rois, & avoit porté les pe
ples à l'établissement de la liberté, le d
goût de cette même liberté qu'on av
trouvé fâcheuse à soûtenir, disposoit
esprits à des attachemens particuliers qu'
se voulut faire.

L'amour de la patrie, le zéle du bien p
blic s'étoient épuisés au fort de la gue
contre Annibal, où l'affection & la ve
des Citoyens avoient été au-delà de ce
la République en pouvoit attendre.
avoit donné son bien & son sang pour
public, qui n'étoit pas en état de faire tr
ver aucune douceur aux particuliers.
dureté même du Sénat avoit augme

n s'imaginoit endurer ſans beſoin,
ſeule volonté des Magiſtrats.
t ainſi que ſe formerent les premiers
ts, d'où il arriva que les hommes
s de la République à eux-mêmes,
oient de nouveaux engagemens dans
iété, & regardoient parmi eux à choi-
ſujets qui méritaſſent leurs affections.
s cette diſpoſition des eſprits, Scipion
éſenta aux Romains avec toutes les
és qui peuvent acquérir l'eſtime & la
r des hommes. Il étoit de grande naiſ-
, & l'on voyoit également en lui la
& la beauté d'un excellent naturel.
oit une grandeur de courage admira-
l'humeur douce & bienfaiſante, l'eſ-
véhément en public pour inſpirer ſa
eſſe & ſa confiance, poli & agréable
les converſations particulieres, pour
iſir le plus délicat des amitiés, l'ame
, mais reglée, plus ſenſible à la gloi-
l'ambitieuſe du pouvoir, cherchant
s à ſe diſtinguer par la conſidération
utorité, ou par l'éclat de la fortune,
ar la difficulté des entrepriſes & par
érite des actions. Ajoûtez à tant de
s, que des ſuccès heureux répon-
it toujours à des deſſeins élevés; &

celui que je dépeins [...]
clinations qu'on vouloit donner, & a
taché les esprits d'une République,
qui on avoit déja quelque dégoût. Ai
volontés d'une personne si vertueuse
préferées à des loix qui n'avoient pe
pas la même équité.

Quant à Scipion, il exerçoit tou
d'humanité & de courtoisie ; & quitta
cienne sévérité de la discipline, i
mandoit avec douceur à des Trou
obéissoient avec affection.

* [Je sai bien qu'on attribue à sa
quelques séditions qui arriverent
camp : mais, si je l'ose dire, c'
malheur quasi nécessaire en ce t
Ce fut un nouvel esprit dans la
que, qui fit préjudice au Gouver
sans ce nouvel esprit néanmoins
République étoit perdue, & Sci
se trouvoit capable de l'inspirer.
[...] l'ordre par

ſelon le génie de leurs anciens Lé-
s, il falloit celui d'un Héros avec
s moins ſévéres, pour animer con-
ibal des Soldats tout abattus, & leur
la confiance de pouvoir vaincre.
ires de Rome étoient tellement dé-
s, qu'il falloit des qualités héroï-
t l'opinion des choſes divines pour
er. Il eſt ſûr] que jamais Général
nains n'avoit eu tant de capacité ni
gi : jamais les Légions n'avoient
l'ardeur à bien faire : jamais la Ré-
e n'avoit été ſi bien ſervie, mais par
eſprit que celui de la République.
s & Caton (1) s'apperçurent de ce
nent, & n'oublierent rien pour y
r du reméde. A la vérité, ils y mê-
chagrin de leurs paſſions ; & l'en-
ls portoient à ce grand homme,
nt de part en leurs oppoſitions, que
ie de la liberté.
i eſt extraordinaire, c'eſt que le
ur demeuroit homme de bien par-
qu'il corrompoit, & agiſſoit plus
nt que les perſonnes qui s'oppo-
la corruption. En effet, il
à la République, dont il
s, & n'avoit de crimes q
vir avec les mêmes qualit
la ruiner.

Cenſeur.

diſtingue mal ...
fait aſpirer à la puiſſance. Une confia
peu commune, n'eſt pas éloignée d
treprifes extraordinaires. En un mo
vertus des Héros ſont ſuſpectes da
Citoyens. J'oſe dire même que cet
nion de commerce avec les Dieux
le aux Légiſlateurs pour la fondati
Etats, ſembloit d'une périlleuſe con
ce dans un particulier pour une R
que établie.

Scipion fut donc malheureux de
des apparences contraires à ſes inte
ce qui ſervit de prétexte à la mali
envieux, comme de fondement
caution des perſonnes allarmées.

Voilà auſſi-tôt un homme de
peƈt, & peu après un innocent a
pouvoit répondre, il pouvoit ſe
mais il y a une innocence héroïq
bien qu'une valeur, ſi on peut
... négliger les

. Tout le peuple le ſuivit au Capi-
la honte de ceux qui le pourſui-
; & pour mieux juſtifier la ſincérité
intentions & la netteté de ſa vertu,
a ſes reſſentimens au public, aimant
vivre loin de Rome par l'ingratitude
lques Citoyens, que de ſe rendre le
par l'injuſtice d'une uſurpation. Tant
les qualités ont obligé Tite-Live à
n Héros d'un ſi grand homme, & à
nner une préference délicate ſur le
les Romains.

y en a eu qui ayent gagné plus de
ts, & pris un plus grand nombre de
, ils n'ont pas défait Annibal, ni ré-
rthage : s'ils ont ſû commander aux
comme lui, ils n'ont pas ſû ſe com-
r à eux-mêmes, & ſe poſſéder éga-
t dans l'agitation des affaires, & dans
os d'une vie privée. Je laiſſe à diſpu-
a été le plus grand : mais ſi j'oſe
que Tite-Live n'a fait qu'inſinuer,
prendre, ç'a été celui qui a valu le
. Il a eu la vertu des vieux Romains,
ultivée & polie ; il a eu la ſcience &
acité des derniers, ſans aucun mê-
de corruption.

aut avouer pourtant que ſes actions
plus avantageuſes à la République,
vertus : le Peuple Romain les goûta
& ſe détacha des obligations du de-

Comme les choses dégenerent toujo[...]
un commandement agréable fut suivi d'[...]
indigne complaisance ; &, quand les v[...]
tus manquoient, pour gagner l'estim[...]
l'amitié, on employoit tous les moy[...]
qui pouvoient corrompre. Voilà les s[...]
fâcheuses de cet esprit particulier, n[...]
& glorieux dans ses commencemens; [...]
qui fit depuis les ambitieux & les av[...]
les corrupteurs & les corrompus.

[Je dirai encore, que n'eût été le [...]
me des vertus de Scipion, l'esprit [...]
lité, fier & indocile, comme il étoi[...]
les vieux Romains, eût subsisté plus [...]
temps; un citoyen se fût moins appl[...]
un autre, & cette application n'eût p[...]
duit un assujettissement insensible, qu[...]
à la ruine de la liberté : mais, sans l[...]
me de ces mémes vertus, les Rom[...]
seroient jamais sortis de l'abattem[...]
les avoit jettés la crainte d'Annibal[...]

a de l'amour des loix, que pour
nner aux personnes vertueuses.
nains vinrent à regarder leurs loix
les sentimens de vieux Législa-
ui ne devoient pas régler leur Sié-
es sentimens de Scipion furent re-
comme des loix vivantes & ani-

Scipion, il tourna au service du
oute cette considération qu'on avoit
personne : mais, voulant adoucir
té du devoir par le charme de la
il y fut peut-être un peu plus sen-
'il ne devoit ; à Rome particuliére-
où les citoyens avoient paru crimi-
and ils s'étoient attirés une estime
vorable.

ouveau génie qui succédoit au bien
, anima les Romains assez long-
aux grandes choses, & les esprits
oient avec je ne sai quoi de vif &
trieux qu'ils n'avoient pas eu aupa-
car l'amour de la Patrie nous fait
andonner nos fortunes & nos vies
pour son salut : mais l'ambition &
r de la gloire, excitent beaucoup
tre industrie, que cette premiere
toujours belle & noble, mais rare-
ne & ingénieuse.

à ce génie qu'on a dû la défaite
bal & la ruine de Carthage, l'abaif-

fait de l'amour de la Républiq
eſtime, cette inclination ſi nob
hommes de vertu, ſembla ridi
gens qui ne voulurent rien
qu'eux-mêmes. L'honneur com
paſſer pour une chimere; la g
une vanité toute pure : & chacu
baſſement intéreſſé, penſant de
cieuſement ſolide.

Or, le génie d'intérêt qui pr
de celui de l'honneur, agit di
chez les Romains, ſelon la di
eſprits. Ceux qui eurent quelqu
grand, voulurent acquérir du
les ames baſſes ſe contenterent
du bien par toutes ſortes de voie

Comme on ne va pas tout d'
la corruption entiere, il y eut
de l'honneur à l'intérêt, ou l'un
ſubſiſterent dans la République,
des égards différens. Il y avoit

;rité devenoit plus rare tous les on ne connoiſſoit preſque plus de : l'envie de s'enrichir étoit la maî-paſſion ; & les perſonnes conſidéra-ettoient leur induſtrie à s'approprier ne leur appartenoit pas. Mais on encore de la dignité en ce qui re-t les étrangers ; & les plus corrom-.-dedans ſe montroient jaloux de la du nom Romain au dehors.

n n'étoit plus injuſte que les juge-des Sénateurs ; rien de ſi ſale quo varice : cependant le Sénat s'atta-avec ſcrupule, à la conſervation de iité ; & jamais on n'apporta plus de ur empêcher que la majeſté du Peu-main ne fût violée.

Sénat d'ailleurs ſi intéreſſé & ſi cor-avec ſes citoyens, opinoit avec la hauteur qu'auroit pû avoir Scipion 'agiſſoit des ennemis. Dans le temps grande corruption, il ne put ſouffrir ité honteux de Mancinus avec les ntins (1) ; & ce miſérable Conſul

Conſul C. Hoſti inus, après avoir pluſieurs fois par itins, ſe laiſſa ren-1s ſon Camp avec e de trente mille qu'il ne put ſau faiſant un Trai-es Ennemis, qui que quatre mille hommes, par lequel on con-vint qu'il y auroit déſormais une alliance perpétuelle en-tre les Romains & les Nu-[illegible] s, & que ceux ci-[illegible] des mêmes droits & [illegible] ges que le[illegible] mains. L[illegible] énat dé Traité honteux à la [illegible] tique, & ordon

des plus imp
blique , &
celles qui l'c
pas hors de
noître.

C'étoit un
sa naissance,
par les qualit
posé à celui
nelia sa mere
du pouvoir, q
si ce n'étoit c
cessaire à Ron
Il avoit l'ame
pre toutefois
velles & à rap
vre solidemen

roit guére celui des autres, ſans y mêler la conſidération de quelque deſſein. Avec cela, l'amour du bien lui étoit aſſez naturelle, la haine du mal encore davantage : il avoit de la compaſſion pour les opprimés, plus d'animoſité contre les oppreſſeurs ; enſorte que la paſſion prévalant ſur la vertu, il haïſſoit inſenſiblement les perſonnes plus que les crimes.

Pluſieurs grandes qualités le faiſoient admirer chez les Romains ; il n'en avoit pas une dans la juſteſſe où elle devoit être. Ses engagemens le portoient plus loin qu'il n'avoit penſé : ſa fermeté ſe tournoit en quelque choſe d'opiniâtre ; & des vertus qui pouvoient être utiles à la République, devenoient autant de talens avantageux pour les factions.

Je ne vois ni délicateſſe, ni modération dans les jugemens qu'on en a laiſſés. Ceux qui ont tenu le parti du Sénat, l'ont fait paſſer pour un furieux ; les partiſans du Peuple, pour un véritable protecteur de la liberté. Il me paroît qu'il alloit au bien, & qu'il haïſſoit naturellement toute ſorte d'injuſtice ; mais l'oppoſition mettoit en déſordre ſes bons mouvemens. Une affaire conteſtée l'aigriſſant contre ceux qui lui réſiſtoient, il pourſuivoit par un eſprit de faction ce qu'il avoit commencé par un ſentiment de vertu. Voilà, ce me [illegible]

ne servit de rien ; son éloqu
nement employée.

Comme il est arrivé pa
des plus importantes affaire
blique, & peut-être la so
celles qui l'ont agitée depu
pas hors de propos de vous
noître.

C'étoit un homme fort co
sa naissance, par les avantag
par les qualités de l'esprit ; c
posé à celui du grand Scipic
nelia sa mere étoit sortie ;
du pouvoir, qu'animé du des
si ce n'étoit de celle de l'élo
cessaire à Rome pour se don
Il avoit l'ame grande & hau
pre toutefois à embrasser de
velles & à rappeller les vieil
vre solidement les établies.
ne pouvoit souffrir aucun i

roit guére celui des autres, ſans y méler la conſidération de quelque deſſein. Avec cela, l'amour du bien lui étoit aſſez naturelle, la haine du mal encore davantage : il avoit de la compaſſion pour les opprimés, plus d'animoſité contre les oppreſſeurs ; enſorte que la paſſion prévalant ſur la vertu, il haïſſoit inſenſiblement les perſonnes plus que les crimes.

Pluſieurs grandes qualités le faiſoient admirer chez les Romains ; il n'en avoit pas une dans la juſteſſe où elle devoit être. Ses engagemens le portoient plus loin qu'il n'avoit penſé : ſa fermeté ſe tournoit en quelque choſe d'opiniâtre ; & des vertus qui pouvoient être utiles à la République, devenoient autant de talens avantageux pour les factions.

Je ne vois ni délicateſſe, ni modération dans les jugemens qu'on en a laiſſés. Ceux qui ont tenu le parti du Sénat, l'ont fait paſſer pour un furieux ; les partiſans du Peuple, pour un véritable protecteur de la liberté. Il me paroît qu'il alloit au bien, & qu'il haïſſoit naturellement toute ſorte d'injuſtice ; mais l'oppoſition mettoit en déſordre ſes bons mouvemens. Une affaire conteſtée l'aigriſſant contre ceux qui lui réſiſtoient, il pourſuivoit par un eſprit de faction ce qu'il avoit commencé par un ſentiment de vertu. Voilà, ce me ſemble,

l'Etat, le Peuple se trouvoit op
pression des riches, & particuliérem
celle des Sénateurs, qui, par autorit
par d'autres méchantes voies, tiroi
commune de ses petites possessions.
injures continuelles avoient donc alié
esprits de la multitude; mais, sans av
core de méchantes intentions, elle
froit avec douleur la tyrannie; &
misérable que tumultueuse, attendo
qu'elle ne cherchoit à sortir d'une
tion infortunée.

J'ai crû devoir faire la peinture
nat, de Graccus & du Peuple, ava
d'entrer en cette violente agitati
ressentit la République.

On concevra donc le Sénat injus
rompu, mais couvrant les infam
dedans, par quelque dignité aux af
dehors. On aura l'idée de Graccu
d'une personne qui avoit de g

vivre dans sa misere, ni où s'occuper après la perte de ses terres.

AVERTISSEMENT.

Monsieur de Saint-Evremond, comme on l'a remarqué dans sa VIE, *ayant résolu de passer en Hollande en 1665. laissa ses papiers en garde à son bon ami M. Waller ; mais à son retour (1670.) il trouva que la plûpart s'étoient perdus durant la grande Peste de Londres, & entr'autres les sept* CHAPITRES *suivans, avec l'affaire de Graccus contre le Sénat, qui manque à celui-ci. On n'a jamais pû les recouvrer, & M. de Saint-Evremond n'a pas voulu se donner la peine de les refaire : il ne nous en reste que les Sommaires. Les voici.*

CHAPITRE IX.

*Le génie du Peuple Romain, quand Jugurta s'empara du Royaume de Numidie. Sale intérêt pour le dehors, comme il etoit deja pour le dedans. Infamie des premiers qui furent employés dans cette affaire. Génie de S[illegible]

Celui de Jugurtha [...]

CHAPITRE XI

Caractére de Marius ; son arrogance du Peuple, & l'esprit de faction Sénat. Le Peuple supérieur au Sé licence.

CHAPITRE XI

Caractére de Sylla, qui reléve le opprime le Peuple. Quelque ch Pompée & de Sertorius.

CHAPITRE XI

Etat de Rome, & le génie des Rom

CHAPITRE XIV.

at de Rome dans le partage du Gouvernement entre Pompée, César & Crassus.

CHAPITRE XV.

t motifs de la Guerre civile entre Pompée & César; leur caractére. Ce que le Sénat étoit à Pompée, & le Peuple à César. Les sentimens du premier touchant la République, & l'établissement de son pouvoir au-delà de la liberté. L'esprit de César allant par dégrés au dessein de la domination.

CHAPITRE XVI.

Auguste, de son Gouvernement & de son génie.

E ne parlerai point des commencemens de la vie d'Auguste, ils ont été p funestes : je prétens le considérer deis qu'il fut parvenu à l'Empire; &, à on avis, jamais Gouvernement n'a mé-

ſon un Peuple aſſujetti par ...
dégoûté d'une violence où l'avoit pe
jetté la néceſſité de ſes affaires, il ſ
blir une heureuſe ſujétion, plus él
de la ſervitude que de l'ancienne li

Auguſte n'étoit pas de ceux qu
vent la beauté du commandement
rigueur de l'obéïſſance ; qui n'ont
ſir du ſervice qu'on leur rend, qu
néceſſité qu'ils en impoſent.

Ce rafinement de domination a
point de délicateſſe ſous quelque
reurs, qu'il n'étoit pas permis aux
vouloir ce qu'on vouloit d'eux.
grace que l'on recevoit ſans peine
niſſement où l'on s'accommodoi
cilité, une ſoumiſſion aiſée, en
ce fût, faiſoit le dégoût du Prin
obéir à ſon gré, il falloit obéir m
mais il falloit auſſi être bien juſ
répugnance; car celle qui oſoit ſ

ır bien diſpoſer des hommes, il fal-
gner les eſprits, avant que d'exiger
oirs ; & il fut ſi heureux à les per-
de l'utilité de ſes ordres, qu'ils ſon-
t moins à l'obligation qu'ils avoient
ſuivre, qu'à l'avantage que l'on y
it

des plus grands ſoins qu'il eut tou-
fut de bien faire goûter aux Romains
ıeur du Gouvernement, & de leur
, autant qu'il put, la domination in-
e. Il rejetta juſqu'aux noms qui pou-
déplaire, & ſur toutes choſes, la qua-
DICTATEUR, déteſtée dans Sylla,
uſe en Céſar même (1). La plûpart
ns qui s'élevent, prennent de nou-
titres, pour autoriſer un nouveau
ir. Il voulut cacher une puiſſance
lle ſous des noms connus & des di-
ordinaires. Il ſe fit appeller EMPE-
de temps en temps, pour conſerver
torité ſur les Légions : il ſe fit créer
, pour diſpoſer du Peuple ; *Prince
at*, pour le gouverner : mais quand
iit en ſa perſonne tant de pouvoirs
ns, il ſe chargea auſſi de divers ſoins,
evint l'homme des Armées, du Peu-
lu Sénat, quand il s'en rendit le maî-

*n Regno tamen, ne-
ra, ſed Principis no-
itutam Rempublicam
ant, aut omnibus*

longinquis ſeptum imperium. C. CORNELIUS TACITUS, *Annalium* Lib. I. cap. 9.

son ancienne splendeur ; après
banni la corruption ; car il se c
d'une puissance temperée, qui ne
soit pas la liberté de faire le mal :
la voulut absolue, quand il s'agit
ser aux autres la nécessité de bien f

Ainsi, le Peuple ne fut moins l
pour être moins séditieux ; le Sén
moins puissant que pour être moin
La liberté ne perdit que les mau
peut causer ; rien du bonheur qu'
produire.

Après avoir établi un si bon or
trouva agité de différentes pensée
sulta long-temps en lui-même,
garder l'Empire, ou rendre au
premiere liberté. Les exemples
de César, quoique différens, fai
impression égale en faveur de
sentiment. Il considéroit que S
avoit quitté volontairement la

es vers; mais on peut alléguer ceux
RNEILLE, ſur les Romains, puiſ-
s fait mieux parler qu'ils ne parlent
émes.

'a précédé dans ce pouvoir ſuprême,
d Céſar mon pere en a joui de même;
il ſi différent tous deux l'ont regardé,
n s'en eſt démis, & l'autre l'a gardé.
n cruel, barbare, eſt mort aimé, tranquille,
un bon Citoyen dans le ſein de ſa Ville:
, tout débonnaire, au milieu du Sénat,
ancher ſes jours par un aſſaſſinat. (1)

mbattu d'une incertitude ſi fâcheuſe,
ouvrit l'agitation de ſon ame à ſes
amis principaux, Agrippa & Mécé-
grippa, qui lui avoit acquis l'Empire
valeur, lui conſeilla, par modéra-
de le quitter; ſi ce n'eſt peut-être
it eu des fins plus cachées, & que pour
uver plus grand homme de guerre
étoit Auguſte, il ait attendu les prin-
Emplois de la République, quand
roit rétablie.
r Mécénas, qui n'avoit eu aucune
ux victoires, il lui conſeilla de rete-
qu'elles lui avoient donné. Ce ne fut
s faire entrer dans ſes raiſons la con-
ion du public, qui ne pouvoit plus,

INNA Act. II. Sc. I.

plus sensibles aux agrémens de la
touchés de ces sortes vertus qu'
mon dans la République. Il étoit
mais voluptueux, voyant toutes ch
beaucoup de lumiére, & en juge
ment, mais plus capable de les c
que de les faire. Ainsi, se trouva
paresseux & purement homme de
il esperoit de sa délicatesse avec
voir délicat, ce qu'il ne pouvoi
du Peuple Romain, où il eût fal
ser par ses propres moyens, &
ment par lui-même.

Pour revenir des personnes
l'Empire fut retenu par son co
résolution de le garder étant pri
ne laissa pas d'offrir au Sénat
mettre. Quelques-uns en fur
comme d'une grande modér
d'autres reconnurent la simple

Empire par le Sénat, & le Sénat
iverna que par Auguſte.
Gouvernement ſi temperé plut à
nonde ; & le Prince ne ſuivit pas
n cela ſon intérêt, que ſon humeur
: car enfin on paſſe mal-aiſément
erté à la ſervitude, & il pouvoit
neureux de commander en quelque
ie ce fût à un peuple libre.
us, le funeſte exemple de Céſar
peut-être obligé de prendre des
ifférentes pour éviter une même
grand Jule, né, pour ainſi dire,
e faction oppoſée au Sénat, eut
une envie ſecrette de l'opprimer ;
nt trouvé contraire à ſes deſſeins
guerre civile, il en prit une aver-
ivelle pour le corps, quoiqu'il eût
p de douceur & de clémence pour
ateurs en particulier. Depuis ſon
Rome, comme il ſe vit aſſuré du
& des Légions, il compta le Sénat
a de choſe, & le traita même inſo-
t en quelques occaſions ; tant il eſt
aux plus retenus de ne ſe pas ou-
ns une grande fortune. Or il eſt
que ce mépris orgueilleux irrita
p de gens, & fit naitre, ou du
vancer la conſpiration qui le per-

ſte, un des plus aviſés Princes du

tres lui paroiſſant plus propre
ployés dans une occaſion prét
ſés à conduire, quand elle e:

Il voulut donc ſonder le Go
ſur le Sénat, comme ſur le co
ordonné & le plus capable de
juſtice : mais en méme temp
le Peuple & les Légions par
Ainſi tout le monde fut cont
j'ai dit ; & Auguſte trouva d:
ration la ſûreté de ſa perſonne
ſance ; en quoi certes il eut
extraordinaire, n'y ayant rie
reux dans la vie, que de
vre honnêtement ſon inclin
intérêt.

Je ne veux pas excuſer ſes
mens : mais je ne doute poin
violence du Triumvirat, il ne
beaucoup à lui-même. Il eſ

ur à être craints, & le bonheur de
ndition à faire, quand il leur plaît,
sérables.

voit éprouvé qu'un honnête homme
e premier malheureux, quand il en
utres; & il ne fut jamais si content,
rsqu'il se vit en état de faire le bien
son inclination, après avoir fait le
ntre son gré. Il alloit toujours au
es affaires : mais il vouloit que les
allassent au bien des hommes, &
éroit dans les entreprises beaucoup
la gloire, que l'utilité. Durant son
ernement, aucune Guerre ne fut né-
, qui pût être utile; & on laissa pour
éros celles qui sont purement glo-
.

t ce qui le fit accommoder avec les
, & renoncer au projet que faisoit
quand il fut assassiné : c'est ce qui fit
la proposition de certaine Guerre
emagne, où il ne voyoit pas un véri-
térêt : c'est ce qui lui fit donner des
à l'Empire, quelque interprétation
onné Tacite à un si sage dessein (1).
il se laissa peu aller à l'opinion, au
à la vanité. Il estima la réputation

dideratque, dit
lant d'un Mémoi-
uste avoit laissé
a propre main,
*consilium coërcendi intra termi-
nos imperii, incertum metu an
per invidiam.* ANNALIUM
Lib. I. cap. XI.

[illegible]

pour celui de l'Empire. Jamais
l'a ſu donner un meilleur ordre,
ıſporter plus volontiers par tout où
:es l'appelloient, en Egypte, en
, dans les Gaules, en Allemagne,
rient. Mais enfin, on voyoit que
e ne s'accommodoit pas à ſon vé-
énie ; & quoiqu'il triomphât avec
liſſement de tout le monde, on ne
as de connoître que ſes Lieutenans
vaincu. Il eut paſſé pour un grand
ıe du temps de ces Empereurs, qui,
peu de vertu, ou par une fauſſe
ır, n'oſoient prendre, ou tenoient
ous d'eux le commandement des
. Etant venu dans un ſiécle où l'on
ndoit recommandable que par ſes
exploits, & ſuccédant particulié-
à Céſar, qui ſe devoit tout, il lui
vantageux de devoir plus à autrui
-même.

:n étoit pas ainſi dans le Gouver-
, où le Senat ne faiſoit rien de bon
ıge, qu'Auguſte ne l'eût inſpiré.
de l'Etat étoit toujours ſa premiere
; & il n'entendoit pas par *le bien*
ıt, un nom vain & chimérique,
: véritable intérêt de ceux qui le
ſoient. Le ſien le premier ; (car
pas juſte de quitter les douceurs de
ɪrivée, pour s'abandonner au ſoin

merite avanç...
ſous ſes ſucceſſeurs, où le crime
dangereux que la vertu. Agrip
pas tant de part en ſa confidenc
cénas ; mais ſes grandes qualité
rent bien plus conſidérable ; &
venu à un point dans Rome, q
ſe trouvoit obligé de s'en défai
l'acquérir tout-à-fait, il aima
donner ſa fille, quelque peu d
qu'il eût, que d'écouter les inſp
la jalouſie. Quant à Mécénas
étoit plus agréable & plus hom
net, auſſi fut-il plus avant que
plaiſirs & dans ſes ſecrets.

Auguſte fit du bien à ſes co
ne fut pas fâché que ces Rom
fois ſi libres, vouluſſent pr
bonnes graces. Ainſi l'on s'étu
re, & le ſoin de la Cour devi
... ne fut pas n

dû, mais toujours de ce qu'il devoit à la République.

Cependant il n'y a point de vie si uniforme, où des actions particuliéres ne démentent quelquefois le gros de l'habitude & de la conduite. Il défendit un jour un de ses amis, accusé d'un crime horrible (1); & apparemment il le sauva par sa seule considération. Ce ne fut pas sans choquer tous les gens de bien; mais il eut tant de modération à garder les formes, & à souffrir la liberté de ceux qui lui répondoient un peu hautement, qu'il en regagna les esprits; & les mêmes qui s'étoient scandalisés, revenus de leur indignation, excuserent ce qu'il y a d'injuste à proteger un méchant homme, par l'honnêteté qui se trouve à ne pas abandonner un ami.

Les Gens de Lettres eurent part à sa familiarité; Tite-Live entr'autres, Virgile & Horace, par où l'on peut voir la bonté de son jugement, aussi-bien pour les ouvrages, que pour les affaires. Il aimoit le goût exquis de son siécle, dont la délicatesse a été peu commune dans tous les autres. Mais il craignoit les singularités qui venoient d'un esprit faux, & dont les méchans connoisseurs font le mérite extraor-

(1) Nonius Asprenas, accusé d'avoir empoisonné 130 personnes avec un seul plat. Voyez PLINE, *Hist. N. Lib. XXXV. cap.* 12. & SUETONE, *in* Augusto, *cap.* 56.

sens des autres par sa raiso
recevoir ses caprices par a
Outre l'honneur de son
il fut jaloux, il croyoit en
fait désapprouvé n'étoit g
seul, & injure pour plusie
grace d'un honnête homm
étoit ressentie de tous les
par la pitié qu'elle fait au
me qu'elle donne aux aut
Il avoit un discernem
connoitre l'humeur & l'a
sonnes les plus élevées
néanmoins des soupçon
vertu.
La liberté des sentim
point sur les choses gé
que les hommes y ont
c'est un crime de recher

Ce fut peut-être sur la connoissance de son humeur, que Tite-Live osa écrire si hardiment la Guerre de César & de Pompée, sans qu'il en ait été moins bien avec lui. Cremutius Cordus lui recita son histoire, & il ne se scandalisa point d'y voir nommer Brutus & Cassius, *les derniers des Romains*. Louange funeste à Cremutius, sous Tibere, *dont on lui fit*, dit Tacite, *un crime inoüi jusqu'alors*, & qui lui coûta la [illegible] (1). Mécénas lui avoit donné un conseil particulier encore, mais d'un usage plus [illegible]cile; c'étoit » de ne se piquer jamais de ce qu'on diroit contre lui.
» Si ce qu'on dit de nous est vrai, ajou[illegible] Mécénas, c'est plûtôt à nous de [illegible] corriger, qu'aux autres de se con[illegible]indre : si ce qu'on dit est faux, aussi[illegible] que nous nous en piquerons, nous [illegible]erons croire véritable. Le mépris de [illegible] discours les décrédite, & en ôte le [illegible]ir à ceux qui les font. Si vous êtes [illegible] sensible que vous ne devez, il dé[illegible] du plus misérable ennemi, du plus [illegible]if envieux, de troubler le repos de

[illegible] eloquentia [illegible] Cremutius [illegible] crimine, qui [illegible] M. Bruti, C. Cassii [illegible] Romanorum ultimum [illegible]. TACITUS, Annal. Lib. IV. cap. 34. [illegible] (Cremutio Cordo) [illegible] Brutum Cassium [illegible] ultimos Romanorum [illegible]. SUETONIUS, in Tiberio, cap. 61.

ques autres...
je le vois si hardi dans sa clé
ose pardonner une conspira
lement véritable, mais toute
cuter (1).

Cependant, quelque vertu
les hommes, ils ne donnen
la vertu, qu'ils ne laissent b
humeur. Il n'est pas croya
fut délicat sur son domestiq
si dangereux que de parler
Julie, si ce n'étoit d'avoir
avec elle. Ovide en fut cha
& ce qui me paroît extraor
même eut à se ressentir de
humeur. Que la conduite
pas à Auguste, c'étoit une
mais que le pauvre Agrip
frir le chagrin de son bea
bauches de sa femme en m
une affaire bisarre, & le
... d'un mari

que lui donnoit ſa maiſon ; & il s'y portoit plus en ſimple perſonne privée, qu'en grand homme ; car il ne ſavoit ni finir le mal par un bon ordre, (ce qui véritablement n'eſt pas aiſé) ni du moins ſe mettre l'eſprit en repos. Après s'être trop affligé d'un côté, il ſe laiſſa aller trop nonchalamment à la douceur qu'il trouvoit de l'autre : &, ſi Julie le chagrina tant qu'elle vécut, Livie ſut le poſſéder ſi bien dans le déclin de ſon âge, que l'adoption de Tibere fut plûtôt un effet de ſa conduite, que le véritable choix de l'Empereur.

Auguſte connoiſſoit mieux que perſonne les vices de Tibere, & les deſſeins de Livie, mais il n'avoit pas la force d'agir ſelon le jugement qu'il en faiſoit. Tandis qu'il voyoit tout d'une vûe ſaine, qui ne le portoit à rien, ſa femme laiſſoit là ſon entendement avec des lumieres inutiles, & ſe rendoit maîtreſſe de ſa volonté. C'eſt ce qui a trompé Tacite, à mon avis, dans ce rafinement malicieux qu'il donne à Auguſte. (1) Il ſavoit que le naturel de Tibere ne lui étoit pas inconnu ; &, pour ne pas croire qu'un grand Empereur pût aller dans une choſe ſi importante contre ſon

(1) *Ne Tiberium quidem caritate, aut Republica cura ſucceſſorem adſcitum : ſed quoniam adrogantiam, ſævitiamque ejus introſpexerit, comparatione deterrima ſibi gloriam quæſiviſſe.* ANNAL. Lib. I. cap. 10. Vide etiam SUETONIUM in *Tiberio*, cap. 21.

Il n'eut rien à souhaiter du pub
public de lui : & , considérant
qu'il a faits pour parvenir à l'E
le bien qu'il fit depuis qu'il fut E
je trouve qu'on a dit avec beauc
son, qu'*il ne devoit jamais naître*
mais mourir (1).

Il mourut enfin, regretté
hommes ; moins grand, sans co
que César, mais d'un esprit plu
qui me fait croire qu'il eût ét
rieux d'être de l'armée de Cé
doux de vivre sous le gouverne
guste.

Pour les Romains, ils n'avo
si élevé que dans le temps de

(1) *Igitur mortuum* (Augustum) *seu necatum, multis novisque honoribus Senatus censuit decorandum. Nam praeter id quod antea* PATREM PA-

ET MORI
Romanoru
Libris Se
ris, à C
ad Theod
rem, se

r la grandeur du génie, ni
: de l'ame, mais pour quel-
plus sociable. Après tous les
avoit soufferts, on fut bien
er de la douceur en quelque
ce fût. Il n'y avoit plus assez
ır soutenir la liberté : on eût
ıne entiere sujétion ; &, à la
es ames fieres que rien ne put
chacun se fit honneur de l'ap-
la République, & ne fut pas
et d'une douce & agréable do-

.PITRE XVII.

ibere, & de son génie.

e il y a peu de révolutions où
n demeure à des termes si mo-
at heureux & honnête se chan-
t en une misérable & indigne
La vertu romaine s'étoit adou-
. mort de Brutus & de Cassius,
tenoient la fierté. Depuis la
oine, ce fut un agrément quasi
ır la conduite d'Auguste, & une
ce égale pour sa personne. A
t de Tibere, cette complaisance
I. T.

e danger fut passé, on fit réflexion qu'il pourroit tirer les troupes de leur devoir, puisqu'il avoit sû les y remettre. En vain il fut fidéle à Tibere; sa modération à refuser l'Empire, ne le fit pas trouver innocent: on le jugea coupable de ce qui lui avoit été offert; & tant d'artifices furent employés à sa perte, qu'on se défit à la fin d'un homme qui vouloit bien obéir, mais qui méritoit de commander. Il périt, ce Germanicus, si cher aux Romains, dans une armée où il eut moins à craindre les ennemis de l'Empire, qu'un Empereur, qu'il avoit si bien servi.

Il ne fut pas seul à se ressentir de cette funeste politique: le même esprit régnoit généralement en toutes choses. Les emplois éloignés étoient des exils mystérieux; les Charges, les Gouvernemens ne se donnoient qu'à des gens qui devoient être perdus, ou à des gens qui devoient perdre les autres. Enfin, le bien du service n'entroit plus en aucune considération; car, dans la vérité, les Armées avoient plûtôt des proscrits que des Généraux; & les Provinces, des bannis que des Gouverneurs. A Rome, où les loix avoient toujours été si religieusement gardées & avec tant de formes, tout se faisoit alors par la jalousie de ce mystérieux Cabinet.

Quand un homme d'un mérite considé-

République. Louer Brutus
un crime qui coûtoit la vi
guste, une offense secrette q
d'autant moins qu'on n'ose
car Tibere le louoit toujou
lui faisoit décerner des h
qu'il étoit le premier à l
les mouvemens humains n'
mis ; & une tendresse tém
mémoire de cet Empereur,
une accusation détournée
vernement, ou pour une m
contre la personne du Princ

Jusqu'ici vous avez vû d
rés par la jalousie d'une fa
présentement c'est la cruau
tyrannie déclarée. On ne
de quitter les bonnes maxi
les meilleures loix, & on e
nité de nouvelles qui rega

malicieusement expliquée. Les
qu'on a laissées aux malheureux
ulagement de leurs miseres, les
ces expressions naturelles de nos
, les soupirs qui nous échappent
ous, les simples regards deve-
nestes. La naïveté du discours ex-
e méchans desseins; la discrétion
cachoit de méchantes intentions.
voit la joie comme une espérance
la mort du Prince : la tristesse
arquée comme un chagrin de sa
ou un ennui de sa vie. Au mi-
s dangers, si le péril de l'oppres-
donnoit quelque mouvement de
on prenoit votre appréhension
émoignage d'une conscience ef-
ui se trahissant elle-même, dé-
ce que vous alliez faire ou ce que
z fait. Si vous étiez en réputation
courage ou de la fermeté, on
gnoit comme un audacieux capa-
ut entreprendre. Parler, se taire,
, s'affliger, avoir de la peur ou
nce, tout étoit crime, & attiroit
ent les derniers supplices.
les soupçons d'autrui vous ren-
upables. Ce n'étoit pas assez d'es-
corruption des accusateurs, les
orts des espions, les suppositions
e délateur infame, vous aviez à

avoit beaucoup de danger à l'être
qui osoit paroître, étoit infaillible
due ; & celle qu'on pouvoit dev
toit jamais assurée. Comme on
exempt d'embarras dans le mal
endurer aux autres, Tibere ne fi
jours tranquille dans l'exerci
cruautés. Séjan qui s'avança dan
nes graces par des voies aussi i
les siennes, en grand favori,
neurs & de biens qui le laissoie
dans la dépendance, voulut
de toute sujétion, & n'oublia
se mettre insensiblement à la p
maître. Instruit des maximes
reur, & devenu savant en so
enleve ses enfans par le poison
sur le point de se défaire de lu
Prince revenu de son aveugler

me ; ennemi de la vie d'autrui & de
ne. Enfin , il mourut à la grande
s Romains , n'ayant pû échapper à
ience d'un ſucceſſeur qui le fit étouf-
s une maladie dont il alloit revenir.
fait quelquefois réfléxion ſur la dif-
qu'il y a eu de la République à
e ; & il me paroît qu'il n'eût pas
ins doux de vivre ſous les Empe-
ue ſous les Conſuls , ſi les maximes
ſte euſſent été ſuivies. Rome ne fut
eureuſe. La politique de Tibere fut
ſée de la plûpart de ſes ſucceſſeurs,
ent l'honneur de leur régne , non
ieux gouverner l'Empire , mais à
jettir davantage.

s ce ſentiment , Auguſte fut moins
pour avoir ſû rendre les Romains
x , que Tibere pour les avoir fait
ment miſérables. Il parut à ces Em-
qu'il y avoit de l'inſuffiſance ou de
eſſe à garder les loix ; & tantôt l'art
éluder , faiſoit le ſecret de la politi-
ntôt la violence de les rompre pa-
une véritable hauteur & une digne
. Les forces de l'Empire ne regar-
plus les étrangers : la puiſſance de
reur ſe faiſoit ſentir aux naturels ;
Romains opprimés tinrent lieu de
s aſſujetties. Enfin , les Caligules ,
ons , les Domitiens , pouſſerent la

Les Romains, de leur côté, ...
également funestes aux Empereurs; ...
passant de la servitude à la fureur, ...
massacrerent quelques-uns, & s'att...
rent un pouvoir injuste & violent d'e...
& d'en établir à leur fantaisie. Ain...
liens du Gouvernement furent rom...
les devoirs de la société venant à m...
on ne travailloit plus qu'à la ruine ...
qui obéissoient, ou à la perte de c...
devoient commander. Une si étran...
fusion doit s'attribuer principaler...
méchant naturel des Empereurs, ...
brutale violence des gens de guerr...
si on veut remonter jusqu'à la ...
cause, on trouvera que ce mécha...
rel étoit autorisé par l'exemple de...
& le Gouvernement établi sur les ...
qu'il avoit laissées.

Comme les plus concertés ne s'...
pas toujours à la justesse des ré...

viennent par réflexion quand elles ſont faites, & appliquent une conduite d'intérêt aux purs mouvemens de la nature. Mais, que les Empereurs ayent agi par naturel, par politique, ou par tous les deux enſemble, je maintiens que Tibere a corrompu tout ce qu'il y avoit de bon, & introduit tout ce qu'il y a eu de méchant dans l'Empire.

Auguſte qui avoit des lumieres pures & délicates, connut admirablement le génie de ſon temps, & n'eut pas de peine à changer un aſſujettiſſement volontaire aux chefs de parti, en véritable ſujétion. Tibere plein de ruſes & de fineſſes, mais d'un faux diſcernement, ſe méprit à connoitre la diſpoſition des eſprits. Il crut avoir affaire à ces vieux Romains amoureux de la liberté, & incapables de ſouffrir aucune domination : cependant l'inclination générale alloit à ſervir ; les moins ſoumis étoient diſpoſés à l'obéiſſance. Ce mécompte lui fit prendre des précautions cruelles contre des gens qu'il redouta mal-à-propos ; car il eſt à remarquer qu'un Prince ſi ſoupçonneux n'eut jamais à craindre que Séjan qui lui faiſoit craindre tous les autres. Avec ces fauſſes meſures, la cruauté augmentoit tous les jours ; &, comme celui qui offenſe eſt le premier à haïr, les Romains lui devinrent odieux par le mal qu'il leur



[illegible]

... Les C... Pr...
Leurs diff... elles-m...
gions des Provinces ...
cet avantage. La divi...
celles-ci ; les unes ne...

éunir des intérêts que la fausse
le Tibere avoit divisés pour le mal-
commun des Empereurs & de l'Em-





TICK

BE,

IE

Anglois.



SIR POLITICK WOULD-BE,

COMÉDIE

À la maniere des Anglois.

Anglois, ...
M. DE RICHE-SOURCE, ...
faires, *François*, *Chimérique en projets*.
LA FEMME DE SIR POLIT...
grave & sottement capable.
MADAME DE RICHE-SOU...
Coquette & Bourgeoise.
LE MARQUIS DE BOUSIGNAC, ...
brillant, *avec un faux air de la Cour d*...
UN VOYAGEUR ALLEM...
exact & régulier, *qui voit jusqu'aux*...
Epitaphes des Villes où il passe.
MYLORD TANCREDE, *ho*...
prit, *qui connoît le ridicule de tous les*...
UNE ENTREMETTEUSE ...
DOGESSE, *& ses* DEMOISEL...
les FEMMES DE SENATEU...
DOMINICO, *Vénitien mystéri*...
l'Espion.
LE SIGNOR ANTONIO ...
Concetti, *ami de* TANCREDE.

QUATRE SENATEURS.
- AGOSTINO, *f*... *ridiculement grave.*
- AZARO, *beau L*...
- AMELINO, *d*...
- PAMFILINO, *hom*...

ANT...



POLITICK
OULD-BE,
OMÉDIE (1).

TE PREMIER.

ENE PREMIERE.

RICHE-SOURCE, SIR
LITICK WOULD-BE.

DE RICHE-SOURCE.

MONSIEUR, le bruit de votre réputation en général, & les graces que ma maison a reçûes de vous en particulier, m'obli-ous assurer du respect que j'ai pour

uc de Buckin- d'Aubigny ont de part à la composition de cette Piéce. Voyez la VIE de M. de Saint-Evremond, sur l'année 1662.

reçû chez vous tant de courtoisie.

SIR POLITICK.

Beaucoup d'honneur à votre bien hum-
ble serviteur, de lui avoir rendu quelq
service. Le pouvoir est petit, mais la bo
ne volonté est grande.

M. DE RICHE-SOURCE.

Nous connoissons, par notre propre
périence, la bonne volonté & le créd
trop heureux d'avoir rencontré l'une
l'autre dans notre mauvaise fortune.

SIR POLITICK.

J'ai bien crû qu'à votre âge, & en
mille, vous ne voyagiez pas sans c
Possible quelque stratagême de Cour
a obligé d'en sortir.

M. DE RICHE-SOURCE.

J'ai toujours eu assez de prudence
me garantir de ces stratagêmes de C
mais on se trouve enveloppé dans de
heurs publics que la prudence ne pe

M. DE RICHE-SOURCE.

Chaque pays a ſes tempêtes. La vertu a des envieux par tout; & la vôtre, aſſurément, n'en a pas été exempte.

SIR POLITICK.

J'ai vû quelques orages en ma vie; mais j'ai sû m'accommoder aux vents, & me ſervir aſſez bien des voiles. Graces à la politique, je penſe être arrivé au port préſentement.

M. DE RICHE-SOURCE.

Vous devez compte au Public de vos talens; & à Dieu ne plaiſe que vous appellaſſiez être au port, de vous tenir en repos.

SIR POLITICK.

Ma vie n'eſt pas tout-à-fait oiſive; nous avons de quoi nous donner toujours un peu d'occupation.

M. DE RICHE-SOURCE.

Votre capacité vous attire tous ceux qui ont beſoin de conſeil; &, quoique vous n'ayiez pas de poſte ici, je m'aſſure que vous ne laiſſez pas d'avoir grande part aux affaires de la République.

SIR POLITICK.

On m'a toujours dit que j'avois quelque talent pour les affaires. Les années, du moins, ont dû me donner de l'expérience : mais la République eſt bonne & ſage, elle n'a pas beſoin d'autre conſeil que du ſien.

reçû chez vous tant de cou

Sir Politi

Beaucoup d'honneur à v ble serviteur, de lui avoir service. Le pouvoir est pet ne volonté est grande.

M. de Riche-S

Nous connoissons, par n périence, la bonne volo trop heureux d'avoir ren l'autre dans notre mauvai

Sir Politi

J'ai bien crû qu'à votre mille, vous ne voyagiez Possible quelque stratagêm a obligé d'en sortir.

M. de Riche-S

J'ai toujours eu assez de me garantir de ces stratag mais on se trouve envelop heurs publics que la prude

M. DE RICHE-SOURCE.

Chaque pays a ſes tempêtes. La vertu a des envieux par tout ; & la vôtre, aſſurément, n'en a pas été exempte.

SIR POLITICK.

J'ai vû quelques orages en ma vie ; mais j'ai sû m'accommoder aux vents, & me ſervir aſſez bien des voiles. Graces à la politique, je penſe être arrivé au port préſentement.

M. DE R HE-SOURCE.

Vous devez co au Public de vos talens ; & à Dieu i iſe que vous appellaſſiez être au por vous tenir en repos.

SIR P ITICK.

Ma vie n'eſt pa ut-à-fait oiſive ; nous avons de quoi nou nner toujours un peu d'occupation.

M. DE RICHE-SOURCE.

Votre capacité vous attire tous ceux qui ont beſoin de conſeil ; &, quoique vous n'ayiez pas de poſte ici, je m'aſſure que vous ne laiſſez pas d'avoir grande part aux affaires de la République.

SIR POLITICK.

On m'a toujours dit que j'avois quelque talent pour les affaires. Les années, du moins, ont dû me donner de l'expérience : mais la République eſt bonne & ſage, elle n'a pas beſoin d'autre conſeil que du ſien.

coup de Sénateurs vienne
des lumieres que je n'ai pa

M. DE RICHE-S

Je crois qu'ils rendront
à votre mérite ; & le Sén
dans son corps, fera par in
quelquefois à des étranger

SIR POLITI

Vous n'étes pas le prem
voulu flatter. Si la Répub
juge dignes, nous tâchero
le mieux qu'il sera possibl
Mais vous, Monsieur, vou
pays orageux, pour cherch
gne le calme.

M. DE RICHE-S

Ah ! Monsieur, je ne ha
le repos, & tiens à grand
moi d'avoir quitté la Franc
des affaires & de la fortune

SIR POLITICK.

Monsieur, si le peu de talent que Dieu donné vous peut être utile à quelque se, comme je vous l'offre avec franchi- vous pouvez en disposer sans cérémo-

M. DE RICHE-SOURCE.

On est trop heureux de rencontrer à Ve- un secours si nécessaire; &, en quel- lieu que ce soit, l'honneur de votre noissance peut être compté entre les lleures fortunes. Mais, Monsieur...

SIR POLITICK.

Permettez-vous qu'on en use avec liber- Je vais dire un mot à un Sénateur qui voit chargé de quelque projet politique.

M. DE RICHE-SOURCE.

C'est à moi de vous demander pardon n avoir usé incivilement. Je saurai pren- mon temps, si vous le trouvez bon, r jouir quelquefois d'une conversation rofitable.

SIR POLITICK.

Vous en serez toujours le maître, & uvez commander à toute heure à un ser- ur particulier. Si toutefois vos affaires s permettoient de demeurer ici un mo- nt, je reviendrois vous trouver.

M. DE RICHE-SOURCE.

Vous pouvez demeurer tant qu'il vous ira; j'attendrai avec plaisir votre retour.

M. DE RICHE-SOUR

AH! Ma femme, que je v
tendre un habile homme!

Madame DE RICHE-SOU

Ne vous l'avois-je pas bien di
premier homme que j'aye vû de

M. DE RICHE-SOUR

Je ne m'entête pas facilement
ne m'y connois point, ou Sir P
une personne bien capable.

Madame DE RICHE-SOU

Capable! au-delà de tout ce
pouvez penser; & le meilleur a
vît jamais : si nous en avions
France, fait comme lui, nous n
pas à Venise.

M. DE RICHE-SOURC

Il faut regarder les choses com

ame de Riche-Sourc.

ne sauriez vous imaginer le secours
s en pouvez tirer ; & ne craignez
e lui communiquer vos lumiéres,
qu'il vous communique les sien-
la s'entend :) il est homme d'hon-
& aussi sûr qu'il est habile. C'est un
ue d'avoir Sir Politick pour ami.

. de Riche-Source.

bien mon dessein de faire une bon-
on avec lui : mais me conseilleriez-
lui découvrir notre grande affaire ?

ame de Riche-Source.

i ? La Circulation ?

. de Riche-Source.

, la Circulation, qui est, comme
vez, le plus beau projet du monde.

lame de Riche-Source.

; ne sauriez mieux faire : aussi-bien
npossible de le conduire seul.

. de Riche-Source.

s avez raison, & je le ferai. Je veux
oins avoir encore une conversation
i auparavant ; non pas que je m'en
de la sorte que vous m'en parlez :
i si bon Politique pourroit prendre
: méchante impression de moi, si je
nmuniquois d'abord une si grande

lame de Riche-Source.

l'est pas à nous autres femmes d'en

des choses.

SCENE

M. DE RICHE-
SIR POLI
DOMINICO *qui*

M. de Riche-

Monsieur, nous nou
observés. Il est de l
homme sage de ne se fier
aux inconnus : mais puisq
ne sont pas les affaires se
impossible de rien exécute
entrer en confiance, je
Monsieur, de ne me refus
& vous ne vous repentire
l'avoir donnée.

M. DE RICHE-SOURCE.

La France eſt aſſez conſidérable dans l'Europe, pour ne pas négliger un homme qui en connoît parfaitement les intérêts.

SIR POLITICK.

Madame votre femme m'en a averti plus d'une fois; je ne ſuis pas à apprendre votre mérite & vos qualités: mais puiſque vous êtes étranger ici, trouvez bon que je vous faſſe part de quelques obſervations que j'ai faites. Chaque Pays a ſes uſages; c'eſt pourquoi je vous recommande ces choſes. Premierement, le pas grave & la contenance compoſée: cela ſent ſon perſonnage. Pour vos diſcours, ne dites jamais rien que vous croyiez, & ne croyez jamais rien de ce qu'on vous dira; que toutes vos actions ſoient reglées par les loix, dont je porte un *Compendium* ſur moi. De Religion, vous vous accommoderez à celle du Pays en apparence, & pourrez en effet en avoir une autre, ſi vous n'aimez mieux n'en avoir pas du tout; ce que je laiſſe purement à votre choix (1).

M. DE RICHE-SOURCE.

Il faudroit que je fuſſe mal-habile-homme, ſi aſſiſté comme je ſuis de vos conſeils, je ne pouvois me conduire. Mais je

(1) Cela eſt imité de la COMEDIE de *Ben-Johnſon*, intitulée: VOLPONE, OR THE FOX; c'eſt-à-dire, LE RENARD. Act. IV. Sc. 1.

que rien n'eſt parfait en ce
penſe que le Gouvernement
encore plus accompli. Je vou
nier ſecret, que les Légiſlate
qué lourdement à l'intérêt de
que, quand ils n'ont fait qu'u

DOMINICO *qui vient ſur le*
écoûte à ces m
blique *& de* D
à part.

Qu'entens-je de Secret, de
de Doge ! Il y a quelque my
ſous. Écoutons.

SIR POLITIC

Le Doge eſt une eſpéce de
Romains en avoient deux : m
drois quatre. En voici la raiſo
a toujours ſoixante & dix ans,
fois plus : ce qui lui reſte d
qu'infirmité ; tantôt il garde l
la chambre. S'il y en avoit qua

DOMINICO *tout bas*.

Voici des gens mal-intentionnés, qui cherchent à profiter des défauts du Gouvernement.

SIR POLITICK.

Autre raison tirée de la Politique. C'est une maxime fondamentale d'Etat, que toutes les parties du Gouvernement doivent avoir de la convenance. Or, à Venise, unité de Doge est absurde, comme chose qui sent son air monarchique.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je n'ai jamais rien entendu de si juste. La derniere raison est d'un vrai homme d'Etat. La premiere est de ces choses que l'on croit naturelles, & que tout le monde pense, aussi-tôt qu'elles sont trouvées.

SIR POLITICK.

Naturelles tant qu'il vous plaira : mais il y a douze cens ans que dure la République, sans que personne s'en soit jamais avisé. J'avoue bien qu'il y a des projets plus profonds, & vous en allez entendre un qui est bien d'une autre spéculation. Il regarde les affaires étrangeres. Vous devez savoir que la République a de grands intérêts à la Porte, & qu'il lui est nécessaire d'être bien informée de cette Cour-là : mais si notre Ambassadeur en donne la moindre connoissance, il y va de sa tête pour le moins. J'ai trouvé le moyen de lui

gicien pour cela?

SIR POLITICK

Si vous appellez magie ce q
dans le cours ordinaire des chof
voue, il n'y a pourtant rien de
Ecoutez feulement. J'ai des re
geons chez mes correfpondans.

M. DE RICHE-SOU

De Pigeons!

SIR POLITICK

Cela vous furprend? Oui, d
Je vois bien que vous n'étes p
dans les affaires du Levant. Ec
à Venife des Pigeons de l'Iftrie
tache une lettre pour l'Ambaffa
correfpondant de l'Iftrie la pren
che au Pigeon de Dalmatie : cel
matie l'attache au Pigeon de
un autre Vénitien dépêche ce d
porte ma lettre à l'Ambaffade

SIR POLITICK.

ourrois vous dire beaucoup d'autres de cette nature ; mais j'ai quitté les politiques, pour travailler en Spé n militaire ; & je vous dirai, com non ami, que j'ai trouvé de beaux pour la Guerre. Beaucoup de gens pour les siéges ; ce qui fait que je plique moins : j'en ai plusieurs pour ailles, qu'un Empereur ne sçauroit heter.

DOMINICO *bas.*

e doute point qu'il n'ait vendu ce au *GRAND SEIGNEUR*, & il sera re employé contre la République.

SIR POLITICK.

s-moi, Monsieur, n'avez-vous pas e pour devenir grand homme de , il falloit être aux Armées ?

. DE RICHE-SOURCE.

'ai crû jusqu'ici, & je vous avoue le crois encore.

SIR POLITICK.

ur populaire. Il n'y a rien de si op grand Capitaine, que de se trou occasions ; & je vais vous le faire au doigt & à l'œil.

. DE RICHE-SOURCE.

endant, c'est contre une opinion le, & reçûe de toute éternité.

à ce qu'ils ont trouvé
encore avec des fléc
aujourd'hui non plus
en avoit de leur temps
lez-vous de toute pr
pour moi.

M. DE RICH

Puiſque vous le t
examiner la choſe av
d'eſprit.

SIR POL

Vous me ferez plai
rez-vous pas qu'à l'app
ennemie, il n'y a poi
ſoit retenu par la peu
le courage?

M. DE RICHE

C'eſt très-bien raiſo

SIR POLI

Si votre Général eſt
il laiſſera perdre l'...

M. DE RICHE-SOURCE.

Il n'y a rien à repliquer là-deſſus.

SIR POLITICK.

Dans le cabinet, on conduit une Guerre de ſang froid, on fait la ſupputation de deux Armées, on conſidére quelques autres circonſtances.

M. DE RICHE-SOURCE.

Mais il me ſemble qu'on prendroit des meſures bien plus juſtes, en voyant les troupes.

SIR POLITICK.

Point du tout. A un homme d'eſprit; voyez-les, ne les voyez pas, c'eſt la méme choſe; c'eſt toujours une Armée, des gens de pied & des gens de cheval, des canons, des mouſquets, des piques, des piſtolets. La ſpéculation militaire fait tout.

M. DE RICHE-SOURCE.

J'avoue qu'elle y fait beaucoup.

SIR POLITICK.

Or, ma ſupputation faite, j'envoye ordre à un Lieutenant de donner bataille; je défais les Ennemis, & voilà un pays que j'ai conquis. Si je me trouve foible, je donne ordre de demeurer dans les retranchemens; l'Armée ennemie ſe diſſipe, & voilà un Pays que j'ai ſauvé.

M. DE RICHE-SOURCE

Je commence à voir clair préſent & vous ne me laiſſez pas le moindre dans l'eſprit.

Philippe II ! Vous m'étonnez
jours passé pour un grand Poli
jamais pour un Guerrier.

SIR POLITICK.

Autre erreur populaire. Il a
eu dans la tête d'être plus grand
que son pere ; & voyant l'erreur
les-Quint étoit tombé de se tr
occasions, il prit le parti de faire
du cabinet. Qu'en arrive-t'il ? Pl
projette une bataille ; le Duc
donne. A votre avis, qui la gag
lippe II. assûrément, & n'en do
On peut dire la même chose sur
Parme. Le Duc assiége Anvers
lippe prend la Ville. Oui, je
lippe le plus grand Capitaine de n
& peut-être de l'antiquité, si vo
ceptez Périclès.

M. DE RICHE-SOUR

Monsieur, tous les hommes q

SIR POLITICK.

On a peut-être un peu plus de médita-
n qu'un autre, & on digere les choses.

M. DE RICHE-SOURCE.

Oserois-je espérer une grace ?

SIR POLITICK.

Vous avez tout pouvoir.

M. DE RICHE-SOURCE.

C'est être bien incivil ; mais je ne sau-
s m'en empêcher. Auriez-vous la bonté
me donner quelqu'un de vos secrets
ir la guerre. Il n'y a rien que je ne
ne pour faire étudier mon fils en spé-
ation militaire. Le plaisir que j'aurois
le voir plus Capitaine que ces petits
ssieurs qui sont les entendus, pour avoir
cinq ou six campagnes ! Monsieur, je
suis pas importun ; mais je vous de-
nde en grace quelqu'un de vos secrets
ur la guerre.

SIR POLITICK.

Quant à cela, vous m'en dispenserez,
vous plait. Vous êtes François, & je
Anglois. Nos Nations ont eu autrefois
grands différends ; ils peuvent recom-
ncer, & je ne vous donnerai pas [illegible]
nes pour nous battre.

M. DE RICHE-SOURCE.

Nos deux Nations sont en [illegible]
ence.

amitie pour un pays ou m
si mal reconnu.

SIR POLITI

Le chagrin passe, & l'an
nir. Bref, Monsieur, n'esp
vous donne rien qui puiss
contre le bien de ma patrie.
chose, faites état que pers
à vous que Sir Politick.

DOMINICO

Gens dangereux à la Ré
quer les Législateurs! Se pr
titution de l'Etat! Multiplie
tre un Magistrat unique! M
vernement appuyée sur l'ex
Consuls, & rafinée par la r
spéculatif! Comme j'ai vou
service au Doge, il n'y a
fasse pour ruiner un projet
donner trois compagnons.
avertir lui-même; & si je r

SCENE IV.

SIGNOR ANTONIO, MYLORD TANCREDE *qu'il avoit connu à Londres.*

ANTONIO.

Ue voi-je, bon Dieu ! Le ciel favorable à Venise, envoye ici l'Etoile Nord briller parmi nous !

TANCREDE.

Je ne suis ni Astre, ni Étoile, & je d'un pays où vous savez qu'on ne le pas. Je suis de vos amis il y a longs, ravi de me trouver dans un lieu nous puissions renouveller notre connoissance.

ANTONIO.

Vous venez donc faire rougir nos jaloux du vermeil de vos roses ?

TANCREDE *bas.*

Ce n'est plus le même homme que j'ai connu autrefois ; & quel langage est ceci ? yons pourtant jusqu'au bout. [*haut*] Il vrai que nous avons des roses e ce ; & puis ce sont les armes terre.

ſont des éclairs.

T A N C R E D

Monſieur, je ne ſai qu
deſſus.

A N T O N I O.

Les Rivieres les plus pro
moins de bruit, & les petits
étourdiſſent; de même les
légers ont plus de langage
moins de paroles & de diſc

T A N C R E D E

Vous êtes obligeant po
& pour moi.

A N T O N I O.

Excuſez, ſi l'humilité de
& la baſſeſſe de mes term
s'élever à la grandeur de
agréez, je vous prie, la dé
ſervices, dont vous pouvez
quement.

T A N C R E D E

es arts, entre la Théorie & la Pratique, la même se rencontre en fait de services, entre l'offre & l'exécution. Venons donc à la réalité des effets. Les Dames ont-elles le même ascendant sur vos inclinations, que vous avez sur leurs ames?

TANCREDE.

Je les ai toujours fort aimées.

ANTONIO.

Si vous aimez ces grandes beautés, fatales au repos des humains, nous avons des Helenes & des Cléopatres.

TANCREDE.

Laissons-les pour les Rois & les Empereurs : j'en veux, qui, bien loin de troubler l'univers, ne puissent pas me troubler moi-même.

ANTONIO.

Vous n'en voulez donc pas qui fassent les tourmens des cœurs, comme les délices des yeux?

TANCREDE.

Je veux trouver du plaisir sans peine.

ANTONIO.

Ah! Je le comprens. Il vous faut de ces beautés innocentes, dont les traits sont doux, & de qui les charmes n'ont rien de nuisant; semblables à ces beaux jours, où le soleil adoucit ses regards, & désarmé de ses brûlantes ardeurs, laisse jouir les hommes d'un tems agréable & serain.

de belles Putains.

ANTONIO

Expression du Nord ! [
lez dire des Courtisanes
cieuses, qui, rappellan
premieres loix de la natur
de la tyrannie des nôtres
commun des deux sexes.

TANCRE

Voilà justement mon f

ANTONI

Nous vous conduirons
plaira, chez des Flores &
ne désagréerez pas que j'y
concert, où les Sirénes,
qu'elles sont, pourroient
tées.

TANCRE

Vous ne sauriez m'obli

ANTONI

TANCREDE.

Je recevrai avec joye tout le plaisir que vous me voudrez faire.

ANTONIO.

Je n'ose pas tout-à-fait vous le promettre ; car c'est un repas d'invention, & j'ai besoin d'Officiers ingénieux, qui puissent bien représenter la gentillesse de l'artifice.

TANCREDE.

De quoi me parlez-vous-là de gentillesse & d'artifice dans un repas ? Les viandes les plus naturelles sont les meilleures.

ANTONIO.

Votre Seigneurie parle encore selon la coutume grossiére de France & d'Angleterre, où l'on convie ses amis à un repas pour boire & manger. Notre Nation a des manieres plus épurées. Vous mangerez chez vous auparavant, ou à votre retour, comme vous le jugerez à propos. Nos festins se font ici pour le charme de la vûe.

TANCREDE.

Et pour le goût, rien ?

ANTONIO.

Le goût n'est que pour les repas vulgaires : ce sont ici des illusions agréables.

TANCREDE.

Je commence à vous entendre : il faut venir-là comme curieux & sans appétit.

ANTONIO.

Si, si ; vous comprenez.

bien un homme admi
linge, qui repréſente t
ſons & divers Oiſeaux.

TANCR

C'eſt déja une aſſez g

ANTON

Ah! J'ai plus. J'ai u
faire un ſervice de Pâtés
quels ſortiront mille O
geront dans la Salle, a
ment des curieux, ravis
prenante.

TANCRE

Quels Officiers vous
après tout cela?

ANTONI

Un homme bien néceſſ
Sculpteur, rare & exquis,
ler une rave en Siréne d'
égal. C'eſt un ouvr

TANCREDE.

Qui peut être ce rare Officier ?

ANTONIO.

C'est un Ingénieur, qui travaille miraculeusement en sucre.

TANCREDE.

Un Confiturier, voulez-vous dire ?

ANTONIO.

Un Ingénieur, qui fait un château de sucre avec des tours & d'autres fortifications si bien entendues, que la régularité des meilleures places n'en approche pas.

TANCREDE.

Cela vaut une leçon de mathématique.

ANTONIO.

Mieux, sans doute. C'est-là particuliérement que j'ai appris l'art militaire.

TANCREDE.

Je suis charmé de toutes vos raretés. Voilà dîner délicatement, non comme nos brutaux, qui ne trouvent au repas que le plaisir de manger.

ANTONIO.

En ce Pays, tout est esprit, gentillesse, invention. S'il faut manger, par une nécessité naturelle que nous avons commune avec les bêtes, on mange chacun chez soi, pour cacher les imperfections où la nature nous assujettit : mais en public, ce ne sont que subtiles apparences, figures ingénieuses & délicates représentations ;

votre table. . . . .
me promettez, vous
ſuivant votre conſeil
imperfections naturel
ANTOI
Quelque effort qu
glois, il a de la pein
ſublimes. Quand j'
j'accommodois mes
au génie de ſon peu
l'honneur de ma N
lord de *Concetti* trè
mais je me ſuis ap
vulgaires, que j'all
Je hais les eſprits
bien de n'avoir pl
homme ſi comm

Fin du

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

E VOYAGEUR ALLEMAND;
LE MARQUIS DE BOUSIGNAC,
MYLORD TANCREDE.

L'ALLEMAND.

NE perdons point de temps, je vous prie, & voyons aujourd'hui quelque hose de curieux.

LE MARQUIS.

Et moi, promenons-nous, je vous prie, ous n'aurons que trop de loisir à Venise our voir ce qu'il y a de curieux. Un peu e conversation.

L'ALLEMAND.

Qu'appellez-vous conversation? S'amu-er à discourir? Je ne suis pas venu d'Alle-agne pour ne faire que parler.

LE MARQUIS.

Toutes vos curiosités ne valent pas uart-d'heure d'entretien. Mais qui est tranger qui vient vers nous?

L'ALLEMA

C'est un Mylord avec q

Coum...
ham, & si je veux ...
L'Alle...

Je ne sai pas si vo...
tre : nous autres ne ...
noissance de person...
Le Ma...

Après les obligati...
Duc, je négligero...
son parent ! Tout n...
border par rencont...
sion s'offre à nous, ...
Présentez-moi, je...
L'Al...

Mylord, voici ...
çois qui desire de...
Le M...

Monsieur, ce ...
pre à vous rendr...
vous, si vous l'...
... je dois ...

LE MARQUIS.

est peu de chose, Monsieur, que mon é ; mais j'ai tant d'obligation au My- Duc, qu'assurément vous pouvez dis- de mon bien & de ma vie.

TANCREDE.

ı est heureux, Monsieur, de pouvoir er un homme de mérite, & vous étes reconnoissant de quelque plaisir mé- e.

LE MARQUIS.

pellez-vous un plaisir médiocre l'hon- que j'ai reçu de lui ? Je vous dirai ose comme elle est, sans manquer mot. Monsieur de Montmorency, neur de notre Nation (cela se peut ayant sû que j'allois en Angleterre, onna une lettre pour Mylord-Duc, parent, & me chargea de lui témoi- la joye qu'il avoit de l'heureux accou- ent de Madame sa femme, & de la nce de Monsieur son fils. C'étoit une civilité. Monsieur de Montmorency Amiral de France, Monsieur de Buc- ıam, Amiral d'Angleterre ; d'Amiral iral il n'y a que la main. Le Royau- le France est plus gran celui gleterre, la Flote Angl ıble que la nôtre : tous ds Seigneurs, bien reux. Ce n'est

pofte auffi-tôt. J ...
barque avec le vent &
mer étoit fi groffe & l
qu'à la damnation de
venoient quelquefois
Bateau. Nous fûmes
paffer, qui furent ci
Mon nom n'eft pas
mées. J'ai vû quelqu
& me fuis trouvé
C'eft-là qu'on conn
dire à Monfieur de
avoit pas une acti
la Guerre. Ce n'e
de parler de moi
vanité que j'ai fai
& de toutes fortes
mon paffage a ét
être la feule peur
T A
Cela ne fe do

[redacted] peur, Mylord, vous avez raison : cependant j'aimerois mieux cent périls de terre qu'un de mer. J'admirois la brutalité de quelques Anglois, de ces marauts, sans doute, qui tirent au billet pour un teston à qui sera pendu. Monsieur, ils fumoient nonchalamment dans un si grand danger, tandis que je me recommandois à Dieu, & songeois tout de bon à ma conscience. Fumer dans une tempête ! Vous m'avouerez que ce n'est pas courage ; car comment se défendre contre des vagues ? Cela ne laisse pas de choquer un homme de cœur, qui n'est pas accoutumé à ces sortes de dangers, de voir des coquins faire les intrépides mal à propos. J'aurois donné la moitié de mon bien, pour tenir ces brutaux à une sortie, ou à quelque assaut. Nous eussions vû, morbleu.... Mais, Monsieur, je crains de vous ennuyer.

TANCREDE.

Ah ! Monsieur, il faudroit être de méchante humeur, pour ne prendre pas plaisir à un récit si agréable.

LE MARQUIS.

Enfin, me voilà passé. Je compte la poste pour rien excepté que les maît des postes rançonnent les François. J rive à Londres, où le soir je fais mer habit à l'air, pour lui ôter les que la malle lui avoit don

qu'il ne faut pas dispu
autres Nations nous ve
vais singes, ou Dieu
état, je m'en vais chez
Monsieur, quel visag
mine! Il n'avoit rien
François n'a eu la mi
lui. Voici le complin
plus court qu'il me fu
de la Cour, pour f
harangues y sont r
lui dis-je, *Monsieu*
chargé de vous assur
à la naissance de M
parlai point des co
peur d'allonger l
que la naissance d
Mais, continuai-j
qui s'intéressent à
en a point qui soi
J'ajoutai cel

civilité : je me tiendrois heureux de lui pouvoir témoigner mon ressentiment, & vous en particulier, Monsieur, de vous servir.
Pardieu, cela est bien civil !

TANCREDE.

Monsieur de Buckingham n'avoit garde de vous traiter moins civilement ; & je m'assure qu'il ne fut pas long-temps sans vous faire ces petits plaisirs dont vous nous avez parlé.

LE MARQUIS.

C'est-là le plaisir dont je vous parlois. Un homme d'honneur, bien Gentilhomme, en peut-il recevoir d'autres ? Je ne puis comprendre comment la plûpart des gens ont le cœur fait : je sai bien pour moi que ces choses-là sont les seules qui me touchent. Peut-être auroit-il voulu m'obliger d'une autre maniére, si j'avois demeuré plus long-temps à Londres. Je n'y fus rien que trois jours.

TANCREDE.

Quelque affaire importante vous rappela sans doute à Paris ?

LE MARQUIS.

Nulle affaire : nous étions alors dans la paix.

TANCREDE.

Les Dames ne laissent pas un homme de votre humeur en repos, quand la Guerre ne l'occupe pas.

Dame, aussi-bien faite
Cour, & je n'étois pa
aimable. Ces Meſſieurs
tier de la galanterie, le
attaquerent cette place
Un des plus renommés
ne put ſouffrir ſans ch
de chez elle, & fit à
conte d'elle & de moi.
une affaire entre nous
heureux. Voilà de l'écl
pouvez penſer, & auſſi-
au mari, qui, ſous prét
meſtiques, l'emmena à
pouvant me conſoler de
le temps de ſon abſence
j'allai en Angleterre, da
faire quelque ſéjour : m

TANCRE

Mais ces réſolutions-l
point. Quand on a goûté

de-çà, tantôt de-là, m'a appris à vivre partout. Voulez-vous que je vous parle franchement. Les Anglois n'aiment pas notre Nation : nos bons Vins de Grave les font toujours ſouvenir de la perte de la Guyenne : ils ne ſauroient nous le pardonner.

TANCREDE.

Nous garderions long-temps notre reſſentiment. Je vous aſſure qu'on a beaucoup de civilité en Angleterre pour les François, quand ils ſont honnêtes gens ; & je ſuis fâché qu'un plus long ſéjour ne vous ait donné moyen de l'éprouver.

LE MARQUIS.

Vous me parlez de gens de qualité : il n'y a rien de ſi civil : mais le peuple, qu'en dites-vous ? Avouez qu'il eſt furieux. Comment ! Je ne pouvois faire deux pas dans la rue, ſans entendre à mes oreilles : *Francheman* : c'eſt un *Francheman*. Ah ! Monſieur, qu'on nous haït !

TANCREDE.

Monſieur, je me rens, puiſque cela vous eſt arrivé à vous-même. Juſques-là, je n'avois pas remarqué une animoſité ſi extraordinaire.

LE MARQUIS.

Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous croiriez que je ne ſuis pas menteur. Sur la perte de mon ſalut, j'entendois *Francheman* à droite, *Francheman* à

TANCREDE.

Je vous trouve un homme
y a grande différence de l'A
l'Italie, pour contenter la c
voyageur. Mais je ne m'appe
j'empêche ici votre conversa
retire & rens graces à Monsieu
donné l'honneur de votre con

LE MARQUIS

C'est à moi de le remercier
aura, s'il lui plaît, la bonté d
chez vous, où je prétens vous
respects, & vous assurer de mo
(*Parlant à l'Allemand.*) A
remercie de m'avoir donné la
de ce Mylord. Il est pardieu f
homme, & il se connoît en
peut pas en user plus civileme
avec moi. Il a été long-tem
assûrément.

L'ALLEMAN

L'Allemand.

l vous voudrez. Mais retirons-nous
oilà deux Venitiens qui approchent
, avec lesquels vous feriez peut-
noissance, & je n'ai pas de temps
e.

SCENE II.

INICO, LE SENATEUR AGOSTINO.

Dominico.

tre Excellence ne pouvoit pas arri-
r plus heureusement. Je m'en allois
e pour l'avertir d'une chose, que
e fortune de la République m'a fait
e sans y penser.

Agostino.

npatience d'entendre une chose qui
arder le salut public.

Dominico.

romenant tantôt dans la Place, j'ai
deux Etrangers parler de la Répu-
leur qualité d'Etrangers, leur mine
, leur mystére m'a donné envie de
ter ; & heureusement j'ai oüi ce
n'en vais dire à votre Excellence

Il se passoit entr'eu
dans à former une gr
tout d'un coup ils on
voix.

AGOST

N'avez-vous poin
vous informer de leu

DOMI

Je ne les ai point qu
soient entrés dans leu
informé autant que j'a
ces personnages, j'ai
valier Anglois, nom
sa capacité en politiq
dont on n'a sû me d
faiseur de projets po
gent.

AGOST

Voilà mes deux ho
consommé dans la pol

DOMINICO.

Tout d'un coup Sir Politick a baissé le
n de la voix ; mais le bon génie de la
publique a rendu sa précaution inutile,
rien n'a empêché que je n'aye entendu
tinctement ce qu'il disoit. *Les Législa-
urs ont manqué lourdement à l'intérêt de
République, quand ils n'ont fait qu'un
il Doge. Le Doge est une espece de Consul.
s Romains en avoient deux : moi, j'en
udrois quatre.*

AGOSTINO.

De quel déréglement n'est point capa-
e l'esprit de l'homme, puisqu'on ose trou-
r des défauts dans la constitution de no-
e Gouvernement ! Mais, dites-moi, n'a-
z-vous rien oüi, qui vous fasse soupçon-
r quelque conspiration ?

DOMINICO.

J'ai bien connu par leurs discours que ce
nt des gens tout propres à conspirer....
ans la vérité, je n'ai rien entendu par où
on puisse voir une conspiration formée.

AGOSTINO.

On m'a dit plus que cela. Songez un
u, & rappellez dans votre esprit ce que
ous pourrez de leur conversation.

DOMINICO.

Ils ont parlé de *grands Capitaines.*

AGOSTINO.

Mes avis portent qu'ils ont in...

le Duc de Parme.

AGOSTIN

Ce sont noms emprunt
chiffre.

DOMINI

Cela pourroit bien êtr

AGOSTI

Dites hardiment que
pas à douter.

DOMINI

Il est vrai qu'ensuite
ils ont discouru long-ten
gens de pied, de *gens de*
de *mousquets*, de *pique*
qui n'avoit point de rap
car il me paroissoit qu'il
ses présentes, ajoûtant
me surprit fort. » Que
» Capitaine, on n'avo
» à l'Armée ; que la C
» mieux du cabinet, &

ment ce qu'il y a de plus important. C'en eſt aſſez pour ce qui regarde la Guerre. N'avez-vous point découvert quelque intelligence dans les Cours étrangeres ?

DOMINICO.

Vous en jugerez vous-même par leur converſation, que ſur ce point je penſe avoir fort bien retenue. *J'ai un projet*, dit Sir Politick, *qui eſt bien d'une autre ſpéculation ; il regarde les affaires étrangeres.*

AGOSTINO.

C'eſt là qu'il falloit bien écouter.

DOMINICO.

Je puis aſſurer votre Excellence, que je n'en ai pas perdu un mot. *J'ai trouvé un moyen*, pourſuit Sir Politick, *de faire tenir des nouvelles de Veniſe à Conſtantinople en deux jours, & d'en recevoir en deux autres.*

AGOSTINO.

Malheur à la Chrétienté, & particuliérement à la République.

DOMINICO.

Il a parlé de certains *relais de pigeons* établis chez des *correſpondans* en *Iſtrie* & en *Dalmatie*, dans la *Boſnie*, &c.

AGOSTINO.

Cela eſt extraordinaire, mais il n'eſt pas impoſſible ; & j'ai oüi parler autrefois de quelque choſe d'approchant. Ce ſeroit un coup d'Etat de ſavoir leurs correſpondans. N'en n'ont-ils nommé aucun.

... Voilà tout.

AGOST...

L'affaire eſt plus imp...
vous ne penſez : je v...
Sénat, & je n'oublierai...
le ſervice que vous ren...
vous eſt obligée ; elle r...
te. [*Dominico ſort.*]

AGOSTI...

Cet homme eſt bien i...
ſi je ne m'étois aidé de ...
j'en aurois tiré fort peu ...
ai fait accroire que j'avo...
mes avis ; ce qui l'a ren...
pondre à mes queſtions : ...
loit débiter des choſes ...
qu'aſſurément il n'avoit p...
C'eſt ainſi que je ſuis par...
ſance de la vérité. Je v...
l'affaire va. Ces gens ſon...
qui ſe prépare à une gran...

dessein. La Guerre se fera par les avis de ces mêmes gens, qui la *conduiront du cabinet* avec beaucoup de prévoyance & de secret. C'est ainsi qu'ils prétendent faire de si grandes choses, sans être à l'Armée. Voilà, si je ne me trompe, l'explication de tous leurs discours. Au reste, il ne faut pas s'endormir dans une chose qui regarde le salut de l'Etat. Je vais employer tous mes soins pour en avoir l'éclaircissement entier : &, si la bonne conduite peut assurer du succès, j'ose espérer de garantir la République d'un grand danger.

SCENE III.

DOMINICO, AGOSTINO.

DOMINICO.

JE reviens trouver votre Excellence, pour lui dire que ces deux étrangers dont je lui ai parlé, vont à la rencontre l'un de l'autre : il sera facile de les écouter.

AGOSTINO.

Menez-moi où ils sont, & trouvons quelque endroit commode où nous puissions nous cacher.

DOMINICO.

Les voici tout proche de nous ; tons-nous ici derriere.

M. DE RICHE-S
POLITICK, A
& DOMINICO q

M. DE RICHE-

MOnſieur, jamais
la politique au po
miſe. La ſpéculation mil
pour la Guerre, ſeroient
nues ſans vous. Mais, Mo
votre politique, toute
eſt, ſi vous n'avez de l'ar
mouvoir les reſſorts & e
jets? Que vous ſervira la
litaire? Et comment pou
Armée du cabinet, ſi vo
gent pour compoſer cette
ſubſiſter? Vos ſecrets po
meurent inutiles faute d'a
me vous le ſavez, l'argen

M. DE RICHE-SOURCE.

Je l'avoue, & il n'y a rien de si certain; mais, outre le service du Public, qui touche les gens de bien, un homme d'honneur est bien aise de voir ses talens mis en usage. Or, Monsieur, faites les plus belles propositions du monde, si elles doivent coûter de l'argent, on vous traite de chimérique ou d'imposteur.

SIR POLITICK.

Votre discours est solide, & j'en suis persuadé; mais je vous dirai librement ce que dit notre Plutarque de Cheronée:

Onc ne furent à tous toutes graces données.

Tous les dons sont départis diversement. Comme je vous ai fait voir avec confiance ceux que je puis avoir, je vous confesserai avec franchise, que je n'ai pas grand mérite pour les affaires d'argent.

M. DE RICHE-SOURCE.

Et moi, Monsieur, (vous ne me soupçonnerez pas de vanité) je suis peut-être en cela le plus extraordinaire homme qu'ait produit ma Nation. Je ne borne pas ma science à un métier méch[illegible] d'augmenter les revenus, de retr[illegible] ses superflues, de mett[illegible] toutes choses, de [illegible] du Prince & cel[illegible]

nfans [illegible]
pense naturelle [illegible]
chose de merveilleux
pour les hommes de
la lumière [illegible]

R. [illegible]

La nature [illegible]
comme [illegible]
[illegible] quelque [illegible]
que qui [illegible]

[illegible]

C'est le malheur
pas leurs [illegible]
jusqu'au [illegible]

R. [illegible]

[illegible] des [illegible]
les [illegible]
preuves. [illegible]
quelque [illegible]
l'entendre du [illegible]

M. DE RICHE-S

Autrefois les Orientaux t
nous par échange de denré
nous tirions d'eux des cho
cieuses pour des bagatelle
la fin, ils ont pris plus d'av
que nous n'en avions sur c
établi le trafic de l'or; &
marchandises sont inépuisa
luxe infini, il arrive que le
métail ne l'étant pas, c'es
que tout l'or de l'Occident p
& que l'Asie soit maîtresse
tes les richesses du monde.

SIR POLITI

Elle l'étoit autrefois sous
Alexandre sut venger la pa
rope; & notre fer, c'est-à-d
pourra nous en faire raison.

ſervent de rien, alors vous pourrez mettre en uſage la ſpéculation militaire, & employer quelqu'un de vos ſecrets pour la Guerre ; celui des batailles, à mon avis, ſuffira, ces peuples-là commettant tout au hazard d'une journée.

SIR POLITICK.

L'affaire n'eſt pas aiſée ; elle eſt grande de mon côté, & plus que du vôtre : je l'entreprens néanmoins, & j'eſpere d'en venir à bout. Voulez-vous que je rende l'Europe maîtreſſe de l'Aſie ?

M. DE RICHE-SOURCE.

Vous en ferez ce qu'il vous plaira.

SIR POLITICK.

Hé bien donc, je ferai mon plan ſur l'expédition d'Alexandre. Les Romains n'ont été qu'aux bords de l'Aſie : quand ils ont voulu aller plus avant, ils n'ont eu que de la mauvaiſe fortune, & j'en ſai les raiſons. Je veux d'abord, voyez-vous, je veux.... Mais ſi nous nous contentions de lever les obſtacles de la circulation ?

M. DE RICHE-SOURCE.

Je penſe que ce ſeroit le mieux.

SIR POLITICK.

En ce cas, il faut unir quelques Cités principales. Faiſons un Triumvirat de Paris, de Londres & de Veniſe.

M. DE RICHE-SOURCE.

Avec qui pourrions-nous traiter cela ?

gens avec qui vous av

SIR POLI

Un politique, j'enten
sommé, doit avoir la c
les Etats, & savoir les
ausquels il faut s'adressi
dessein que le nôtre ne
gue digression. Voilà
virat établi : aussi-tôt je
bassade solemnelle, qu
Rois que la circulatio
gens, que vouloir l'en
resser les Nations, & all
naturelle de tous les Pe

M. DE RICHE

Apparemment ils voi
faction.

SIR POLI

Ou ils me la donner

ns rien faire, alors Paris, Londres &
mise joignent leurs forces; & ces trois
issances unies envoyent une Armée na-
le brûler tous les vaisseaux de l'Orient,
ur réduire ces Peuples injustes à la rai-
1. J'ai fait ce qui étoit de moi : vos ca-
ux sont débouchés, c'est à vous de faire
reste.

M. DE RICHE-SOURCE.

Les canaux étant ouverts, mon or à
stant reprend son cours; & repassant
Orient en Occident, ma circulation se
t sans empêchement pour le bien de
Univers. Voyez comment la chose ira.
ut l'argent qui va de Marseille dans les
fres du Grand-Seigneur, passera dans
x du Roi de Perse; de la Perse, dans
ıx du Mogol, où ne s'arrêtant plus com-
il avoit accoutumé, il repassera en Eu-
e par le moyen des Anglois & des Hol-
dois qui trafiquent aux Indes; d'Angle-
re & de Hollande il retournera en Fran-
, où, après une petite circulation parti-
iere, il reviendra à Marseille d'où il est
ti, par le moyen du canal qui joint les
ıx Mers. Chaque Nation a ses canaux;
il suffit de savoir que les obstacles étant
és, l'or & l'argent auront un tour & un
our éternel.

SIR POLITICK.

Je n'ôte jamais l'honneur à personne;

M. DE RICHE

Je vous ai déclaré d'
besoin de vous ; & il es
nous sommes nécessaire

SIR POLI

De cela, j'en demeur
tiers ; &, si nous allons
pied, nous sommes les
affaire.

M. DE RICHE-

On ne sauroit comn
Voulez-vous que j'écriv
Marchands de Paris ?

SIR POLIT

Nous avons affaire ici
çonneux & jaloux, qu'il
licatement. Laissez-moi u
Procurateurs de S. Marc.
de Londres, j'en répons.

M. DE RICHE-S

Et moi, du Prevôt des

M. DE RICHE-SOURCE.

Permettez que je vous accompagne à votre logis.

SIR POLITICK.

Les gens qui ont d'aussi grandes affaires que nous dans la tête, ne doivent pas s'amuser aux cérémonies. Trouvez-vous, s'il vous plaît, à mon logis sur le soir.

SCENE V.

AGOSTINO & DOMINICO

qui les écoutoient.

AGOSTINO.

JE rens graces au bon génie de la République de m'avoir conduit ici à propos : j'ai entendu tout ce que je pouvois desirer. Je ne vous demande plus qu'une chose : En quel quartier de la Ville est leur maison ?

DOMINICO.

Tout proche d'ici. C'est celle que vous voyez au bout de la rue, un peu plus petite que les autres.

Fin du second Acte.

SCENE PRE

L'ALLEMAND, L

L'ALLEM

VOus avez dit tan
les oisives avec le
Buckingham. N'étoit-ce
luer ? Si vous vouliez
noissance, il falloit boi
autres : c'est ainsi qu'o
& non pas dans les plac
biller. Sans vous, j'aur
tre Eglises, & plus de vi
les épitaphes.

LE MAR

Vous m'en contez b
pas mieux avoir eu co
honnête homme, que d'
senal de Venise ? Je dis

êtes cent fois plus fous que nous, ou Dieu me damne. Venir de deux cens lieues charger un regiſtre d'inſcriptions & d'épitaphes! Belle curioſité ! Je ne vous en ai rien dit, mais il y a long-temps que vous m'importunez avec vos horloges. Je me moque, Meſſieurs, de vos petits chefs-d'œuvre, & tiens même au-deſſous d'un galant homme toutes les raretés d'Italie. Il m'importe bien de ſavoir l'original, la copie, l'antique, le moderne, & cent autres fadaiſes de cette nature-là ? Serai-je mieux à la Cour, quand je ſaurai quel eſt le plus grand maître de *Michaël* ou d'*Angelo*, de *Raphaël* ou d'*Urbain* ? Si je revenois à Paris avec une ſcience de pareilles couyonneries, Dieu n'ait jamais pitié de moi, ſi les Dames ne me chaſſoient des ruelles, & les Courtiſans des cabinets. C'eſt un pays délicat que le nôtre; on n'y ſauroit être ſavant en quoi que ce ſoit, ſans paſſer pour un pédant; je dis parmi les honnêtes gens.

L'ALLEMAND.

Je vous dirai, moi, que vous êtes plus entêté de vos cabinets, que je ne le ſuis de mes horloges. Ce n'eſt pas que je prenne en mauvaiſe part la correction pour ce qui me regarde en particulier; mais, pour les Allemands, mort-non-ſang-dieu (1), tai-

(1) Serment ordinaire du Maréchal de Rantzau, qui étoit Allemand.

me, & votre serviteur.

L'Allema

J'en croirai ce que je vo
pensez pas être de mes am
médirez de mon pays. Di
mands sont des *fous*, qui
cens lieues charger un regi
& d'épitaphes! S'il ne me
bû avec vous . . .

Le Marq

Touchez là : nous b
semble ; & je vous prie d
tre maniere de voyager
j'ai du moins en vénéra
armes, qui est commun
tions. La conduite que
vos voyages me déplait
ne faites-vous pas gran
Remettons notre différ
quelque personne spir

LE MARQUIS.

La voilà, ce me semble.

L'ALLEMAND.

C'est elle sans point dôuter.

SCENE II.

LE MARQUIS, LA FEMME DE SIR POLITICK, L'ALLEMAND.

LE MARQUIS.

MAdame, vos deux bons amis ont failli à se brouiller. La colere est passée présentement, mais le sujet de la dispute ne l'est pas : nous allons vous l'exposer ; & décidez, je vous prie, car nous sommes convenus l'un & l'autre d'acquiescer à votre jugement.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Sans doute qu'un bon Ange a conduit ici mes pas, pour finir le différend qu'un démon, auteur de la discorde, a fait naître. Mon zêle, Messieurs, pourra suppléer au défaut de la prudence ; car pour le métier de bien juger, c'est une chose fort difficile. Il faut qu'un bon Juge possède nécessairement la Jurisprudence : en second lieu, il faut... Il faut enfin bien des choses. C'est un métier très-difficile que de bien juger !

.... Monfieur, il y
ne penſez ; il y va de la
mitié, deux choſes bien
puiſque vous avez hon
ſervante de ce choix, e
pour vous rendre une

LE MAR

La queſtion eſt de ſ
meilleure maniere de v
de Monſieur, ou de la m

LA FEMME DE SI

Queſtion fort épineuſ
ſance de la Géographie

LE MARQ

Ecoutez, s'il vous plaî
peu de ſens commun pou
la femme de Sir Politick

LA FEMME DE SIR

Nous avons un peu vo
ſavons-nous mieux que be

de ſimples voyageurs, qui ne voulons pas nous embarraſſer l'eſprit de choſes fort difficiles.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Difficiles! Si vous aviez trois converſations avec Sir Politick, il oſeroit bien ſe vanter de vous apprendre plus d'affaires d'Etat en ce peu de temps, que n'en ſait le plus vieux Sénateur de la République.

LE MARQUIS.

Pour moi, je ne veux d'affaires d'Etat, ni à Veniſe, ni à Paris, quand j'y ſerai de retour. Je me verrois bien étonné parmi des ſacs, & dans les papiers juſqu'aux oreilles; ſans plumes, ſans rubans; n'oſant faire galanterie, ni me trouver à une belle action.

L'ALLEMAND.

Si vous vous amuſez à l'écouter, nous perdrons le reſte de la journée. Voulez-vous m'entendre?

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Je vous donne une oreille, & garde l'autre pour Monſieur.

L'ALLEMAND.

C'eſt une coutume générale en Allemagne, que de voyager. Nous voyageons de pere en fils, ſans qu'aucune affaire nous en empêche jamais: ſi-tôt que nous avons appris la langue latine, nous nous préparons au voyage. La premiere choſe dont on ſe

tant de chez eux, d'un l
relié, qu'on nomme Alb
& ne manquent pas d'all
vans de tous les lieux où
le leur présenter, afin qu'
nom : ce qu'ils font ordi
joignant quelques propos
quelque témoignage de
toutes sortes de langues.
nous ne fassions pour n
honneur; estimant que c'
tant curieuse qu'instructiv
de vûe ces gens doctes
bruit dans le monde, & d'
de leur écriture.

La Femme de Sir

Est-ce là tout l'usage q
cet ingénieux livre?

L'Allem

Il nous est aussi d'un tr

NAL où nous écrivons nos remarques à l'inſtant même que nous les faiſons : rarement nous attendons juſqu'au ſoir ; mais jamais voyageur Allemand ne s'eſt couché ſans avoir mis ſur le papier ce qu'il a vû durant la journée. Il n'y a point de montagne renommée qu'il ne nous ſoit néceſſaire de voir : qu'il y ait de la neige ou non, il n'importe, il faut aller au haut s'il eſt poſſible. Pour les Rivieres, nous en devons ſavoir la ſource, la largeur, la longueur du cours, combien elles ont de ponts, de paſſages, & particuliérement où elles ſe déchargent dans la Mer. S'il reſte quelque choſe de l'antiquité, un morceau d'un ouvrage des Romains, la ruine d'un Amphithéatre, le débris d'un Temple, quelques arches d'un Pont, de ſimples pilliers ; il faut tout voir. Je n'aurois pas fait d'ici à demain, ſi je voulois vous compter tout ce que nous remarquons en chaque Ville. Il n'y a point d'Edifice, point de Monument...

LE MARQUIS.

Qu'appellez-vous *Edifice* & *Monument* ?

L'ALLEMAND.

Ce ſont les ouvrages publics.

LE MARQUIS.

Y comprenez-vous les Egliſes ?

L'ALLEMAND.

Les Egliſes, les Abbayes, les Convents.

avez-vous pour dîner
mez les longs repas?

L'Alle

Dans nos voyages,
La nuit eſt faite pour
dîner ou non, il n'y
ſon, de beaux Bois,
de beaux Jardins, que
gés de voir.

Le Ma

Beau devoir, à ma
gation!

L'Alle

La plus belle que
geur. Je ne dis rien
Épitaphes; on ſait
qu'il faut commence
les Clochers & leurs
loges qui font paſſe
avant que de ſonner;

vous apprendre certaines coutumes que les voyageurs observent sans manquer. Par exemple, nous sommes fort curieux des Maisons Royales, & pourtant nous ne les voyons jamais quand les Rois y sont. Dans mon voyage de France, je vis le Louvre l'été, quand le Roi étoit à Fontainebleau; & Fontainebleau l'hiver, quand la Cour fut revenue à Paris.

LE MARQUIS.

Voilà une coutume fort bisarre, ce me semble: les Maisons des Rois ne paroissent jamais si belles, que lorsque la Cour y est.

L'ALLEMAND.

Chaque chose a sa raison; & celle-ci est très-considérable. Nous ne sortons pas de notre Pays pour faire la cour. Si un Allemand vouloit être courtisan, il le seroit de son Souvrerain ou de ses Magistrats. Nous cherchons chez les Etrangers les raretés que nous n'avons pas chez nous; & vous jugez bien qu'il seroit impossible de les considérer dans les Maisons Royales parmi les Gardes du Prince.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Cette raison est profonde. Les Allemands n'ont pas le brillant des François, mais ils sont judicieux & solides. Monsieur, avez-vous vû l'Angleterre?

L'ALLEMAND.

J'y ai démeuré long-temps.

Langue par les régles de
& en voici la raiſon. Les
ſent les voyageurs : tout
Etrangers ſe cherchent, &
ſemble, car ils ont un mê
y a plaiſir d'être avec des g
parler des Pays les uns de
nous voyons les François
les Anglois en France,
Italie, & les Italiens à Brux

LA FEMME DE SIR

Mais, Monſieur, au m
bien vû les raretés de notr

L'ALLEMA

Je les ai toutes vûes; ell
les à voir. Vous avez les
Weſtminſter, & ſur-tout l'E
bot (1), le Portrait de F
White-Hall, avec la Pr
dans Boulogne. Vous avez

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Ce sont des choses de très-grande cu-
sité : vous pourriez néanmoins y ajoû-
beaucoup d'autres merveilles.

L'ALLEMAND.

J'estime fort le combat des cocqs, la
urse des hommes, celle des chevaux,
harangues des pendus, & la cérémonie
Milord-Maire. Je ne dois pas oublier les
Enseignes des Cabarets & autres, dont j'ai
t fois admiré la magnificence. Il y a
pourtant une chose que je n'approuve pas;
c'est la coutume que vous avez en Angle-
terre, de n'y point mettre d'Inscriptions,
comme on fait à Paris & ailleurs : *AU LION
D'OR*, *A L'OURS*, *&c.* au grand détri-
ment de nos compatriotes, amateurs de
votre Langue, qui en considérant les En-
seignes, pourroient apprendre plusieurs
mots nécessaires.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Cet inconvénient est certainement fâ-
cheux, & je ne doute point que le Parle-
ment n'y remediât, si vous vouliez bien
pétitionner.

L'ALLEMAND.

Il y a encore bien des choses curieuses
Angleterre; les Rochers que le diable
assemblés en pleine campagne (1); les
fossés faits par le diable pareillement à

(1) La Stone-henge, dans la Plaine de Salisbury.

qu'on garde loign...
encore les Eglises de Cantorber
Salisbury.

La Femme de Sir Politi

Je suis pleinement satisfaite. Il
rien desirer de plus. C'est un bea
que celui d'un voyageur, quand
comme vous. Il est vrai qu'il est

L'Allemand.

Nul bien sans peine. Ce n'es
pas là notre plus grand travail.
qui arrivent extraordinairement
sommes obligés de nous trouv
plus rudes. Par exemple, je su
je suis à Genes, je suis prêt d'e
me; si j'entens parler de l'Elect
pereur, du Sacre du Roi de
Couronnement d'un Roi d'
d'un Mariage, d'un Traité de
Entrée, il faut prendre la
se trouve, & arriver à temps

le Gouvernement des Pays par où il passe.

LE MARQUIS.

Suspendez votre jugement, Madame ; & vous souvenez que vous m'avez promis une oreille : peut-être changerez-vous de sentiment.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Dites vos raisons.

LE MARQUIS.

Les voici, mes raisons. Je ne sai si vous aurez la bonté de les écouter : j'ai vû que les honnêtes gens se donnoient la peine de m'entendre.

L'ALLEMAND.

A quoi bon tant de babil ?

LE MARQUIS.

Je ne fais pas le métier de voyageur ; mais il me prend quelquefois envie de ...être dans l'inutilité de la Paix, dans l'ab...ence d'une Maîtresse, dans une disgrace ...ui arrive à la Cour pour une belle action. ...a curiosité de voir des Marbres, des Tom...aux, des Statues, ne fut jamais le sujet ...mes voyages. On cherche à connoître ... Cours étrangeres, pour voir si on y ...t faire quelque chose : on cherche à ...iquer les honnêtes gens & les Dames. ...s étes Angloise, Madame ; & vous, ...sieur, vous avez vû l'Angleterre.

L'ALLEMAND.

... l'ai vûe.

Vous avez choisi l'An
geusement pour nous, qui
c'est procéder avec franch

L e M a r q

Je vais d'abord chez not
que je connois, s'il est h
& aussi-tôt mille amitiés,
vous pû vous résoudre à
Il faut bien qu'une affaire
améne ici, & cent autr
dire un galant homme
pouvez croire que je n
arriére de complimens :
lités, je lui dis quelque
tures, ni trop, ni trop
car il me souvient tou
bassadeur, & qu'il fau
cret avec lui.

La Femme de

la recommandation de ses amis ; à peine les a-t-il lûes, que j'en reçois beaucoup de civilité. Après l'avoir assûré de mon très-humble service, je répons à diverses questions qu'il me fait, assûrément ; puis quittant les affaires générales, je lui dis des particularités de ses connoissances, ajoûtant adroitement quelque chose de la satisfaction qu'ont les Ministres de son Ambassade. Enfin, je n'oublie rien pour m'insinuer dans ses bonnes graces & m'acquérir une grande liberté dans sa maison. La table d'un Ambassadeur est bonne ; c'est une retraite, s'il vous arrive une affaire, comme l'enlevement d'une fille de qualité qu'on aime, ou quelque autre action d'éclat. Cela fait, je cherche un Ambassadeur qui me présente au Roi.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

N'y auroit-il pas plus de convenance de vous faire présenter par votre Ambassadeur ?

LE MARQUIS.

Qui en doute, s'il est homme de Cour ? Il diroit galamment au Roi : *SIRE, voici Monsieur le Marquis de Bousignac, qui sera connu de VOTRE MAJESTÉ par sa réputation, s'il n'a l'honneur de l'être par sa personne ;* & le Roi répondroit : *Je ne suis pas si peu informé des affaires des pays étrangers, que je ne sache la qualité & le nom des Marquis de Bousignac.*

Quoi ! de ces fo[...]
toujours représenter *le Roi leur ma*[...]
ne m'accommode pas de ces gens-[...]
creveriez plûtôt que de leur arrach[...]
de *MARQUIS*, à moins qu'ils [...]
assurés du Marquisat.

La Femme de Sir Politi[...]
Vous n'avez donc point de M[...]

Le Marquis.

Vous venez de l'autre monde.
que les Marquisats ne sont bons
les vieux Seigneurs de Provinc[...]
voit pas dans les cabinets. Pour
Marquis de Cour (Beau Pr[...]
de la Noblesse Fra[...]
nous faisons nous-mêmes no[...]
sans avoir besoin du Roi pour [...]
en ont vos Anglois pour être
Mais pour éviter tout emba[...]
Ambassadeurs, j'ai recours [...]

L'ALLEMAND.

mment un Etranger liera-t'il avec e peu d'amitié aux Ordinaires? On on paye, on s'en va.

LE MARQUIS.

a mille choses à faire, que vous ndez pas.

L'ALLEMAND.

voudrois bien les savoir ces choses.

LE MARQUIS.

bois durant le repas à leur santé, sans r la civilité angloise, aprés avoir bû. parle de la bonté des viandes, je e tout net pour le Bœuf d'Angle- contre celui de Paris; les viandes au beurre me semblent meilleures s lardées: je me crève de Poudin, mon cœur, pour gagner celui des ; & s'il est question de fumer au sor- table, je suis le premier à faire ap- des Pipes. A la fin, on se separe. s, cherchent à jouer; les autres, White-Hall: je suis les derniers; nd le Roi passe, je m'approche le ue je puis de sa personne. Ecoutez niére, Madame, elle est assûrément ble. Si-tôt que sa Majesté parle à l'un, je me mets de la conversa- cela n'a-t'il point d'effet, j'éleve le la voix. Tout le monde me regarde. ns qu'on se demande à l'oreille: Qui

On a bien ra...
Françoise a quelque chose que c...
autres pays n'a pas.

LE MARQUIS.

Le même soir, je vais chez la R...
j'en fais autant. On ne parle pas la ...
mais on fait une révérence de certa...
attire les yeux des belles ; &, san...
on a je ne sai quoi de galant q...
déplait pas. Familier en moins d...
tous les grands Seigneurs : *Mylor*...
Mylord Duc. Je ne sai que dire a...
il n'importe : la familiarité s'é...
jours. Je rens visite à toutes les ...
parlent François, & dis en pass...
méchant mot Anglois aux autr...
lédy soûrit pour le moins, & ...
il se fait de petites conversatio...
ne s'entend point, fort agréab...
Monsieur, ce qu'il nous faut ...
terre pour nos Courtisans & p...

a Femme de Sir Politick.

es, je suis confuse de ces différen-
rveilles, & mon esprit embarrassé
où se prendre pour former le juge-
ue vous attendez. Quand je songe à
uriosité infinie, qui ne néglige pas
ıdre chose de toute une Nation, je
:te à décider en faveur de l'Alle-
Si je pense au Gentil François,
iade de nos jours, je suspens mon
:nt, & dis en moi-même : O ! la
rdue, que de bien juger ! D'autre
'est une pensée judicieuse à l'Alle-
e ne point voir les naturels du pays
trouve, pour en éviter le mépris;
a rien de si sage que de remettre à
iquer en d'autres lieux, où le nom
ın d'Étrangers fait leur amitié. Mais
dmirera la civilité du François à
ıaire, proche de White-Hall, sur
and il *se créve de Poudin contre son
pour gagner celui des autres !* Cette
des Ordinaires me surprend, & je
omment elle a pû tomber dans l'es-
n Étranger. Cela est d'un homme
ımé dans les affaires de notre pays:
que Sir Politick entendoit admira-
:t, & là où il faisoit ses plus beaux

Le Marquis.

ı des vûes comme un autre, &

C

Aſſûrément, mon mari a qu
d'extraordinaire : je le puis di
offenſer ; mais finiſſons la di
reprenons notre ſujet. *Voir l*
Eté, quand le Roi eſt à Fontai
Fontainebleau en Hyver, quand
revenue à Paris, c'eſt une pru
mande, qui ne peut venir qu
grand ſens ; car l'Allemand che
ſon du Roi, & non pas le Roi
ſon. Le François, au contrair
les Rois, & ne ſe ſoucie pas de
ſons. Or, après avoir emplo
moyens que l'eſprit humain p
il a recours à cette hardieſſe fra
le fait parler au Roi, ſans que
parle, & qui *le rend maître gé*
de la converſation, au grand
de nos Anglois. Plus je conſide
plus je ſuis irréſolue, & ne ſai q

LE MARQUIS.

Je suis content, Madame, & les autres Nations ne me donnent point de jalousie.

L'ALLEMAND.

Je vous suis trop obligé de vos louanges.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

J'ai fait seulement mon devoir.

SCENE III.

MADAME DE RICHE-SOURCE, LA FEMME DE SIR POLITICK.

Madame DE RICHE-SOURCE.

TAndis que nos maris songent au bien des États, il m'est venu une chose dans la pensée, où il n'y auroit pas moins de mérite qu'à ce qu'ils font, si on en pouvoit venir à bout : mais en cela, Madame, j'aurois besoin de votre secours.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Madame, sans savoir ce que vous voulez me communiquer, j'oserois affirmer que la pensée est considérable ; & si, pour l'exécution de quelque projet, v... ...ez besoin de mon assistance, vous e... disposer entierement.

Madame DE RICH...

Mon Dieu! Madame, ...

libres, si on comp
fers de ces misérab
que je réside à Ven
qui ait donné à n
douloureuses.

Madame DE

J'admire la cruau
mes qui tirannisent
aucun fruit : car j'
de notre sexe, pou
sent pas de faire l
dées qu'elles puisse

LA FEMME I

L'Amour, comr
cien, *a les clefs d*
pas que ce soit de
teur mistérieux a v
dre, sous un lang
subtil des amoure

un grand malheur à des perſonnes bien nées de ſe paſſer du beau procedé de la belle galanterie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

En ce point, Madame, mon opinion n'a pas de conformité avec la vôtre. A quoi bon toutes ces cérémonies amoureuſes ? Je ſuis d'avis, en fait d'amour, qu'on retranche les choſes ſuperflues, & que ſans s'amuſer à l'inutilité des prémices, on vienne ſolidement à la concluſion.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Cependant il eſt bien rude de n'avoir ni jeu, ni promenades, ni collations, ni aſſemblées : j'aimerois autant mourir, pour moi, que de ne jouir pas de tous les divertiſſemens que peut donner un honnête homme.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Frivoles amuſemens de perſonnes oiſives ! Je ne plaindrois pas, moi, celles qui pourroient employer ſolidement certaines heures ſans danger : mais j'ai horreur des accidens déplorables que nous voyons arriver ici journellement ; & il n'y a rien que je n'entreprenne pour ſauver des fureurs de la jalouſie ces innocentes victimes.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Madame, ſans nous effrayer des difficultés que nous trouverons, n'y a-t'il point

LA FEMME DE SIR PO

Tout beau, Madame, c
discours : voilà Mylord Tran
homme qui me paroît être V

Madame DE RICHE-S

Laissez-moi faire; je vais les
une conversation où ils ne s'a
& qui nous éclaircira de bien

LA FEMME DE SIR PO

Mais prenez garde de vou

Madame DE RICHE-S

Ne vous en mettez pas en p
la chose si délicatement qu'ils
pas le moindre soupçon.

SCENE I

TANCREDE, LA FE
SIR POLITICK, ANT

l'honneur d'être connu de vous.

A FEMME DE SIR POLITICK.

s sommes trop obligées à sa civile té & à sa civilité curieuse ; bien fâ- de ne pouvoir répondre par mérite gne à la courtoise envie qu'il a eûe us voir.

ANTONIO.

adame, la modestie sied bien aux per- es dont les bonnes qualités sont aussi nues que les vôtres.

Madame DE RICHE-SOURCE.

e suis d'un Pays où l'on parle avec fran- se : j'ose dire que vous nous trouverez tain air & des manieres qu'il ne faut pas ercher à vos Dames Venitiennes : mais i les auroient-elles prises, les pauvres mmes ? C'est le beau monde qui les nne, & elles ne voyent que des maris. élas ! elles sont bien à plaindre !

ANTONIO.

Je vous assûre, Madame, que j'en ai us compassion que vous : jusques-là que n'ai pas voulu me marier, pour n'être s obligé, selon la coutume du pays, à ndre une femme malheureuse.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Paris est le Paradis des femmes. Quand honnête homme se marie, il sait bien e sa femme ne peut pas vivre sans quel- e petite inclination, & qu'autre chose est

dire, il est honnête homm
les femmes vivent à peindr
ris. Elles les caressent, el
elles les baisent, elles l
tant d'amitié ; ce n'est qu
côté & complaisance de l
si bon ménage!

ANTONI

L'heureuse vie dont v
Tous les maris jouissent
heur-là ?

Madame DE RICHE

Quasi tous. Il en faut e
malheureux qui ont épous

ANTONI

Qu'appellez-vous des

Madame DE RICHE

Ces femmes incomm
de méchante humeur.

ANTONI

Cela est trop général

des vertueuſes de profeſſion, que les honnêtes gens n'abordent pas, & qu'on laiſſe dans les familles pour faire enrager les maris.

TANCREDE.

Ces accidens-là ſont heureuſement fort extraordinaires : car c'eſt une vraie damnation d'épouſer de ces femmes qui croyent qu'on leur doit tout, parce qu'elles ne ſont point l'amour.

ANTONIO.

Voyez le méchant goût de nos Senateurs : ils n'eſtiment que ces femmes-là dans les maiſons.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Grand abus ! C'eſt de-là que viennent tous les déſordres de vos familles.

ANTONIO.

J'en demeure d'accord avec vous.

Madame DE RICHE-SOURCE *bas à la femme de Sir Politick.*

Madame, je le tiens homme d'honneur.

LA FEMME DE SIR POLITICK *bas.*

Et moi pareillement.

Madame DE RICHE-SOURCE *bas.*

J'en répons. (*haut.*) Monſieur, je ne me ſuis jamais trompée en phyſionomie : je jurerois que vous étes un homme ſûr, un homme à qui on ſe peut fier de toutes choſes.

Eh bien, c'en est alle
recommandons le ſecret. S
avons fait le deſſein, Mada
ſoulager la pitoyable condi
vres Dames.

ANTONI

Voilà juſtement mon p

LA FEMME DE SIR

Quel bonheur de nous
la même penſée ! Après
ſeſpererai jamais de ma b

TANCREI

Mais encore, où abou

ANTONI

D'établir à Veniſe la d
ménages.

Madame DE RICHE

Et pour y parvenir, de
vres femmes dans le co
monde.

TANCRE

ſſit mieux quelquefois qu'une choſe pré-
ditée.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Il faut pourpenſer les choſes avec loiſir
méditation ; & puis les Dames de Ve-
e ne vont pas au Bal chez les Étrangers.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Je l'ai penſé d'abord comme vous : mais
crû que la conſidération qu'on a pour
Politick en pouvoit ôter toute la diffi-
té.

TANCREDE.

Ne cherchez plus rien après cela : c'eſt
ſeule choſe qu'il y avoit à trouver.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Il faut avouer que la grande opinion
on a de mon mari, peut applanir bien
choſes.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Nous ne ſommes plus en peine que de
xpédient qu'il faut prendre pour les faire
er.

TANCREDE.

Il faut s'en remettre à Monſieur
ne au monde n'y peut réuſſir ſi
e lui.

ANTONIO.

Je m'en charge volontiers
is de vous en amener
ncipales.

Il gouverne tout dans la m

ANTONIO.

C'eſt celle qui me donnera
peine. Mais voulez-vous que
bien-tôt ?

TANCREDE.

Le plûtôt eſt le mieux.

Madame DE RICHE-S

Dès ce ſoir : pourquoi dif

LA FEMME DE SIR POI

Sans en parler à nos mari

Madame DE RICHE-S

On ne les conſulte jamais f
de cette nature-là. Trop d'h
eux d'avoir ſi bonne compag

LA FEMME DE SIR POI

Ce ſera donc pour ce ſoir,
dame l'a réſolu.

Madame DE RICHE-S

Songeons à diſpoſer toutes

SCENE V.

Madame DE RICHE-SOURCE, LA FEMME DE SIR POLITICK, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND.

Madame DE RICHE-SOURCE.

ALlons, Madame, travaillons un peu à notre affaire : ces Messieurs auront bonté de nous y aider.

LE MARQUIS.

Nous serions peu civils aux Dames de ur refuser nos services dans une chose lante comme celle-ci.

TANCREDE.

Commandez seulement, vos ordres sent exécutés.

L'ALLEMAND.

Je suis prêt à tout.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Voici de quelle maniere il faut disposer s siéges. Un grand fauteuil pour la [illegible] esse sur une estrade ; des chaises [illegible] ur les femmes des Sénateurs, [illegible] ges plians pour les Etr[illegible] us, comme on a [illegible] r.

une telle occasion.

Madame de Riche-

Madame, en toute autre
céderai volontiers : mais je
que depuis l'âge de huit an
petite Suzon, il ne s'est fait
blée à la Ville où je n'aye
même au Louvre assez souv
mari étoit comme de la C
amis que nous y avions. J'
Madame la Comtesse, che
Princesse de Conti, où j'ai
servé comme les choses de
& il n'y a point d'année que j
moi-même quelques fêtes
valoient bien les grandes ass

Le Marqui

Quand on parle des chose
& de celles qu'on a faites, on
écouté.

La Femme de Sir Po

)ames de ma cotterie, d'une maniere
galante que chose qui se fût passée de
l'hyver. Je commençai par un sou-
:ollation, qui étoit un ambigu, où il
ıvoit pas l'abondance des cadeaux;
tout y étoit excellent : des viandes
s si à propos, qu'un quart-d'heure
t elles eussent été un peu dures; un
-d'heure plûtard elles auroient com-
:é à se passer : on n'en trouve point
ême ailleurs; & mon mari & moi les
ıs fait apprêter devant nous. La salle
éclairée comme en plein jour; pas un
qui passât l'autre, & la place pour
er à ravir. Des Suisses à la porte, qui
issoient entrer que les gens priés, l'é-
le la Cour & de la Ville, avec la pa-
:, cela s'entend, & les amis particu-
de la maison. Au milieu du bal, je
érobai finement pour me déguiser, &
une mascarade entre nous, rien que
famille : nous la dansâmes sans que
ınne nous reconnût; &, si-tôt que je
éshabillée, je pris une place froide-
:, comme si de rien n'eût été. Chacun
oit à deviner, sans en approcher de
: lieues : c'est le plus grand plaisir
: mascarade; & je vous avoue que ç'a
: plus heureux soir de toute ma vie.

La Femme de Sir Politick.

adame, pour ce qui se fait à votre



me, votre ordonnance
Madame DE RIC
Dites votre sentime
LA FEMME DE
Mon sentiment est
gesse & les Sénatrices
les représentent un
gesse comme dans u
trices aux deux côt
leur sera une chose
place de leurs mari
de leur faire avoir
L'A
Je suis de
je vou
fig
en dire
Y a-t-il

suffisant à madame la République de ne prendre pas les modes de Paris quand tout le monde court après. Je ne suis, morbleu, point homme de République. D'un Pays où il n'y a point de Cour, ne m'en parlez pas.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Je sai fort bien que tout ce qu'a dit Madame seroit ridicule à Paris ; & personne ne m'apprendra rien en fait de bal & d'assemblée : mais, s'il faut observer de telles cérémonies dans une République, dame, je m'en rapporte, elle connoît cela mieux que moi.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Dans la suite de la fréquentation, vous pourrez leur inspirer vos galantises : pour la premiere fois, il faut de la gravité.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Je sai me rendre à la raison; ne me plût-elle pas. Allons, Madame, disposer toutes choses comme vous le jugez à propos.



A N

NOus nos combien de niere dont quelle place a la fin elles le plus

Je me fausan extravagant.

Mais Ceci, & comm

A

gelle

TANCREDE.

Je voudrois que vous leur menassiez une entremetteuse, & quelques filles qui représentassent la Dogesse & des femmes de Sénateurs.

ANTONIO.

Vous m'inspirez là une pensée fort plaisante & fort aisée à exécuter ; car je viens de laisser à cent pas d'ici justement la compagnie qu'il nous faut. Allez préparer toutes choses pour nous recevoir, & laissez-moi le soin du reste.

SCENE VII.

ANTONIO, LE SENATEUR PAMFILINO.

ANTONIO.

JE suis fort en peine de ce que pensera votre Excellence d'un dessein de divertissement que nous avons fait le Milord & moi ; ce Milord qui a eu l'honneur de vous voir, & que vous estimez assez.

PAMFILINO.

Quand vous m'aurez dit quel est ce divertissement, je vous dirai ce qui m'en semblera. Parlez.



une Angloiſe, grave, (
diſcours, en politique
tement myſtérieuſe. L
Françoiſe, d'un eſprit
n'aime que le *beau mon*
bel air, de la *belle ma*
cate, galante, polie; &
eſt plus Bourgeoiſe que
des Marchands les plus

PAMFII

Que voulez-vous fai
mes? Il eſt temps de l
uſage. Achevez.

ANTO

C'étoit une néceſſité
peinture. Ces deux fem
encore que je ne vous l
mis dans la tête de tire
tiennes de la déplorabl

ſein de vos Dames ne réuſſira pas aujourd'hui.

ANTONIO.

Ce n'eſt rien encore. Apprenez juſqu'où va leur extravagance. La petite Françoiſe veut donner le bal ce ſoir à vos femmes ; & l'Angloiſe voudroit que la Dogeſſe y fût, diſant gravement que telle gravité autoriſeroit fort l'aſſemblée. Le Milord, pour s'en divertir, a juré que j'avois tout pouvoir dans leurs maiſons, & qu'il n'y avoit rien de ſi facile pour moi que de les amener. J'y ai conſenti ; & me voilà chargé de faire venir la Dogeſſe, & cinq ou ſix femmes de Sénateurs, chez nos deux folles.

PAMFILINO.

Comment vous acquiterez-vous de cette commiſſion-là ?

ANTONIO.

Le Mylord voudroit que je leur menaſſe... Oſerois-je dire le mot devant votre Excellence ?

PAMFILINO.

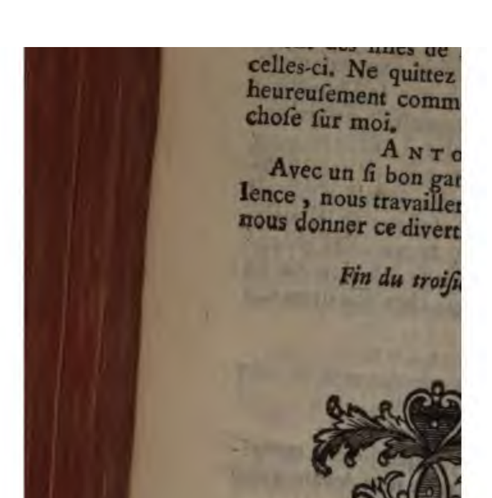
Dites hardiment.

ANTONIO.

Une entremetteuſe & des filles, pour repréſenter la compagnie qu'elles démandent : mais...

PAMFILINO.

Mais que rien ne vous en empêche ; cela



celles-ci. Ne quittez
heureusement comm
chose sur moi.

ANTO

Avec un si bon gar
lence, nous travailler
nous donner ce divert

Fin du troisi

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Toutes choses sont préparées pour le Bal.

SIR POLITICK, M. DE RICHE-SOURCE, LA FEMME DE SIR POLITICK, Madame DE RICHE-SOURCE, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, UN VALET *du Signor Antonio.*

SIR POLITICK.

MA femme, que vois-je ? Le Sénat doit-il se tenir céans aujourd'hui ?

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Monsieur, vous verrez quelque chose d'assez extraordinaire, dont vous ne serez pas fâché.

Madame DE RICHE-SOURCE *à Sir Politick.*

Vous parlez mieux que vous ne pensez. Oui, le Sénat doit se tenir céans aujourd'hui. Remerciez vos femmes, Messieurs ; remerciez-les de l'honneur que vous allez recevoir.

Tu sais que je ne m'informe
tions ; ne t'informe pas des
le moyen d'être toujours bie

SIR POLITI

Dans les familles, comme
il importe à celui qui gouv
tout ce qui s'y passe.

Madame DE RICHE-S

Oh bien, il faut donc vou
Apprenez que la Dogesse va
que nous lui donnons.

SIR POLITIC

La chose en soi nous es
honorable ; mais je veux en
jet, & par quels instrumens

Madame DE RICHE-S

Par une rencontre admir
gneur Antonio nous est venu
Milord ; &, après plusieurs
captivité des Dames de Venis
sommes demeurés d'accord

[illegible]

[illegible] gouverne [illegible] leurs raisons.

[illegible]

C'est la premiere [illegible] jamais [illegible] dans la [illegible] pas [illegible] comment [illegible] vieillards [illegible]

[illegible]

Permettez-moi de vous dire que [illegible] de [illegible] Dames [illegible] des [illegible] fort mediocre [illegible] gravité & [illegible] sagesse, nous ne [illegible] femmes de Senateurs [illegible] & de votre gravité [illegible] exercée depuis si long-temps.

SIR POLITICK.

a chose avoit besoin d'être expliquée, , vous me faites comprendre [illegible] t que nous ne devons rien au hazard. fait plus d'estime de moi que je [illegible] t, je le confesse; mais rendons honneur [illegible] : honneur, & songeons à bien [illegible] une si auguste compagnie. Je n'ai pas ié nos rangs d'Angleterre, & n'ignore ce que doit un CHEVALIER à [illegible] RD : néanmoins, comme nous [illegible] à Venise, & que la [illegible]

[illegible]

il est capable de s'acquiter
si bien que vous.

LE MARQ

Monsieur Politick, salue-

SIR POLIT

Oui, vraiment, on sa
avec des inclinations pro
révérences bien basses.

LE MARQ

Je demande si on baise

SIR POLIT

Baiser à Venise! Baise
Ma femme, votre gentil F
de si on baise la Dogesse.

LE MARQ

Je ne sai pour qui on r
diriez qu'on n'a jamais b
de qualité. J'ai baisé deu
ma vie, qui le portoient
ma parole; & des Maréch

elle est en chemin à l'heure que je vous parle.

SIR POLITICK.

Allons, Messieurs, allons la recevoir avec l'ordre & la dignité qu'il convient garder en telle cérémonie. Comme je dois porter la parole, on trouvera bon que je marche le premier : les deux femmes suivront, pour faire les honneurs du logis : Madame fera, s'il lui plaît, un compliment à la Françoise : Milord & le mari de Madame suivront après, & ces deux Messieurs ensuite.

LE MARQUIS *à l'Allemand.*

Je ne suis point un trouble-fête ; je veux ce qu'on veut : mais je voi bien ce que je vois. On nous traite, vous d'Allemand, & moi de misérable. Aller derriere un Bourgeois à la cérémonie, sont les graces qu'on nous fait céans : ce n'étoit pourtant pas la même chose à Paris ; car, sans vanité, ces petites gens de ville ne mettoient pas le pied au Louvre que j'étois dans les Cabinets. Pour le Milord, je lui céde, non pas en qualité de Milord ; fût-il Duc. Un Marquis François, brave & bien vêtu ne céde à personne : mais, après les obligations que j'ai au Duc de Bukingham, je ne disputerai rien à ceux qui lui appartiennent.

SIR POLITICK.

Nous avons fait ces rangs ici sans con-

LE MARQUI

Bourgeois, remerciez le
sommes : sans le respect d
qu'il faut recevoir, & la co
ces Messieurs, je vous appr
ler.

Madame DE RICHE-S

Allez, petit Suivant ; c'
de faire comparaison avec n

TANCREDI

Eh ! Messieurs, voilà la
mettez vos querelles à une
laissez parler Sir Politick.

SIR POLITI

Le *Primordium* m'a don
peine ; le reste ne m'a rien

TANCREDI

Silence, Messieurs, silen

SCENE II.

ENTREMETTEUSE *prise pour* DOGESSE, LES DEMOISELLES *se disant* FEMMES DE SENATEURS, ANTONIO, SIR POLITICK, LA FEMME DE SIR POLITICK, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, M. DE RICHE-SOURCE, *Madame* DE RICHE-SOURCE.

SIR POLITICK *haranguant la Dogesse.*

SI la bonne réception se mesuroit par la grandeur & la décoration des bâtimens, par les lambris dorés, & les riches tapisseries, VOTRE SERENITE', Madame, & vous, très-excellentes SENATRICES, seriez aujourd'hui mal reçues dans la petite & simple maison de cettui votre plus humble serviteur : mais, si vous cherchez à loger dans les cœurs, plûtôt que dans les palais, vous trouverez les nôtres enrichis de zéle, garnis de fidélité, remplis d'affection, revêtus de services & de devoirs pour la République en général, pour VOTRE SERENITE', & VOS EXCELLENCES en particulier. Ne croyez pas, s'il

Milord, ma femme & moi,
pieds l'Angleterre, l'Ecoff
ces deux Meſſieurs & Madam
la France, grand & puiſſant
en fut jamais; & Monſieur
ſoi mille intérêts différens,
les vaſtes Provinces de la Ger
très-Serene Dogeſſe, & trè
Sénatrices, tout ce que je p
blic; mais VOTRE SERENIT
tra de confier à ſon oreille
de particulier, dont ces M
Dames ne ſeront pas ſcanda
plaît. (*bas.*) Je vous dirai e
Madame, que nous allons
aidant, la Circulation; proje
qui par des canaux inconnus
hommes, fera venir une abo
cheſſes dans cet Etat.

LA DOGESS

La République vous eſt for

quelque chose pour moi, quand vous
z venir tant de biens dans cet Etat.

Sir Politick *à part.*

'oici de la corruption jusques dans la
son du Doge. Cela n'arriveroit pas,
y en avoit quatre, comme j'ai dit : ils
serveroient les uns les autres. [*à la Do-
e.*] Cette réitération des obligations
nous veut bien avoir la République,
s assure d'une double reconnoissance,
t l'une nous regarde, comme person-
publiques, & députés de ces grandes
ions ; l'autre, comme des particuliers
ctionnés à son service.

Le Marquis.

J'admire cet homme ; il tourne tous
ses comme il lui plaît.

Sir Politick.

Pour la répétition de *Doge*, qui ne voit,
dame, qu'elle marque deux fois votre
nité, pour nous faire comprendre dou-
ment l'auguste honneur de votre pré-
ce ?

Le Marquis.

Autre version excellente, qui vaut la
miere, pour le moins.

Sir Politick *à part.*

Puisqu'elle est intéressée, il faut la ga-
er politiquement par l'intérêt. [*à la Do-
se.*] Un mot à l'oreille de votre Séré-
é. Nous aurons soin de votre maison ;

Vous avez raiſon, Monſie
nous ſommes obligés à beauc
penſe.

LE MARQUIS

J'enrage, morbleu, quand
je voudrois ne pas perdre un
ce qu'il dit.

Madame DE RICHE-SOURCI

Vous aurez la bonté, Mad
ſer des perſonnes mal prépar
cevoir : car enfin .... c'eſt qu
effectivement, nous ne nous
à cet honneur-là. Pour ces j
elles auront un peu moins d'
pere de leur faire voir quel
aſſez galantes qui ne leur dé

LA DOGESS

Point d'excuſes entre am
nons vous voir ſans façon.

LE MARQU

Voilà, Madame, ce qu

SIR POLITICK *au Signor Antonio.*

Le respect que j'ai pour la présence Sé-ne, ne me permet pas de vous témoi-ier assez combien je sai connoître & re-nnoître la grande faveur que ce m'est.

ANTONIO.

L'envie que j'avois de mériter quelque rt dans l'honneur de votre amitié, m'a t entreprendre une chose assez extraor-naire : mais je me tiens assez heureux si i réussi.

LA FEMME DE SIR POLITICK *à la Dogesse.*

Madame, je crains que VOTRE SERE-TE' ne soit amusée ici trop long-temps. e vous plaît-il pas d'aller à la Salle où se it faire le Bal ?

SCENE III.

ANCREDE, LE MARQUIS.

TANCREDE.

Aissons-les aller prendre leurs pla-ces, & demeurons ici un moment. vez-vous jamais oüi si bien parler ?

LE MARQUIS.

De ma vie. J'ai oüi mille Sermons, & : si hauts, qu'il falloit être bien sav ur les entendre. J'ai oüi des Orai

LE MARQU

J'ai remarqué un joli trait
Sir Politick n'eſt pas grande
blée : il a donné le chang
adroitement, la faiſant *loger*
plûtôt que dans un Palais.
fait merveille ; il *enrichit no*
les *garnit de fidélité*, les orn
fait tant enfin, qu'elle ſe t
blement logée. C'eſt un t
Myiord, & j'avoue qu'il r
mement.

TANCREDE

Je m'aſſure que peu de g
garde.

LE MARQUI

J'avois une inclination mer
les Sciences ; mais je n'ai oſ
Romans & des Comédies à
peur qu'on ne me prît pou

que nous avons *mis aux pieds* de la Dogesse ?

LE MARQUIS.

Ah ! Rien de plus grand, de plus magnifique, & trop : il m'en reste un scrupule qui m'inquiéte ; je le confesse.

TANCREDE.

Quelle inquiétude en pouvez-vous avoir ?

LE MARQUIS.

Qu'on ne l'écrive à la Cour, Mylord.

TANCREDE.

Qui diable s'en donneroit la peine ?

LE MARQUIS.

Ce ne seront pas des gens considérables : mais il y a de petits Écriveurs dans les Pays étrangers, qui ont des correspondances obscures, par où ils font tout sçavoir au Cardinal de Richelieu. Ce Ministre sait tout.

TANCREDE.

Et quand il sauroit ceci, que pourroit-il vous en arriver ?

LE MARQUIS.

Que pourroit-il m'en arriver ? Eh ! Rien, rien qu'une disgrace, privation de cabinet, exil de Cour : je dis tout au moins. Comment ? Faire ici le Député de la France, qui offre le Royaume de son chef ? Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

TANCREDE.

Ce sont de simples civilités.

l'Angleterre.

LE MARQ

Peut-être en a-t'il l
vieux Politique comm
mal-à-propos. Sur ma
par où en sortir.

TANCR

Il est vrai que cet h
gage à rien légérement.

LE MARQ

J'en suis sûr : mais il
les autres : c'est avoir bie
ration pour ses amis.

TANCRE

L'affaire est faite : il fau
ne produise de méchans
LE MARQ

Il n'y a plus de reme
garder le secret.

TANCRE

[redacted]

TANCREDE.

ıiffez-m'en le foin : je vais faire un êt commun du fecret ; & j'ofe vous er qu'on n'en parlera point.

SCENE IV.

*ve un rideau, & on voit la Salle du l, où l'*ENTREMETTEUSE *fe difant* OGESSE, *eft dans le Trône, & les* EMOISELLES, *qu'on prend pour Nobles Venitiennes, fur des Bancs.*

ITREMETTEUSE, *prife pour* OGESSE, LES DEMOISELLES, *lifant* FEMMES DE SENATEURS, R POLITICK, LA FEMME DE R POLITICK, ANTONIO, ANCREDE, LE MARQUIS, ALLEMAND, M. DE RICHE-)URCE, Madame DE RICHE-)URCE.

LA DOGESSE *bas.*

E voici comme une vraie DOGESSE : quarrons-nous dans ce Trône, & ıs un peu de NOTRE SERENITE'. :.] Mes filles..... [*bas.*] J'oubliois ... [*haut.*] Sénatrices, tenez bien ce de vos maris.

cue ? Vos fauteuils & vos chai
roient-elles fait le même effet
vres Dames sont si transport
qu'elles ne sauroient se conte

Madame DE RICHE-So

Il faut excuser une étran
avouez que je me suis rend
heure à vos raisons.

SIR POLITICK *à la*

Madame, VOTRE SERENI
elle entendre un air harmoni
commencer la danse ?

LA DOGESS

Un peu de Mélodie : j'aime

SIR POLITIC

Musique, une Piéce harm
[*On joue une Piéce ridiculem*
Ceci est profond & grande
tique. Il suffit. Signor Antoni

[redacted]

danser une Pavane avec Sir Politick.

LA DOGESSE *bas.*

Je ne la sai pas.

ANTONIO *bas.*

Il n'importe.

LA DOGESSE *bas.*

Comment ferai-je ?

ANTONIO *bas.*

Comme lui : regardez ce qu'il fera, & faites de même.

SIR POLITICK.

Madame, je prens la liberté de danser une Pavane avec VOTRE SERENITE', d'autant plus hardiment, que cette danse grave me semble convenir à la dignité de *Dogesse.*

LA DOGESSE.

Vous avez raison, Monsieur Politick : me voilà prête ; dansons quand il vous plaira.

SIR POLITICK.

J'ai lû beaucoup de traités de la danse ; & j'ai trouvé dans tous qu'il appartenoit à l'homme de mener la femme : mais avec vous, Madame, ce privilege honorable n'a point de lieu. C'est à VOTRE SERENITE' de mener, & à moi de me laisser conduire.

LA DOGESSE.

Signor Antonio, Monsieur Politick veut que je prenne la place de l'homme : cela est extrêmement civil ; que me conseillez-vous ?

culement, faiſant tout ce que j
tick, qui danſe auſſi ridiculem
avec ſa gravité ordinaire.

SIR POLITICK *après av*

Cette danſe eſt politique ext
& convenable à l'occaſion préſ
tois à un Bal où il y eût un Gé
mée, je danſerois la Pyrrique
litaire.

TANCREDE *au Mar*

Le rafinement de reſpect étoi
à Sir Politick, de vouloir ſe la
par la Dogeſſe.

LE MARQUIS.

Cet homme trouve ce que le
trouvent point. Cela ne s'eſt p
mais fait à danſe du monde ;
point d'homme de Cour, à qui
tourne dans ces Républiques,
qu'on y voit. J'en ferai de be

LE MARQUIS.

Je le voi de reste : mais retournons à la danse. Signor Antonio, Madame la Dogesse ne veut-elle pas qu'on danse les branles ? C'est proprement ce qui fait un Bal.

ANTONIO.

Que voulez-vous dire par vos *branles* ?

LE MARQUIS.

Vous ne savez ce que c'est ?

TANCREDE.

Non.

LE MARQUIS.

Vous êtes le seul Gentilhomme de l'Europe qui ne sache pas son *branle simple*, le *Gai*, le *Poitou* & le *Montivande*.

ANTONIO.

Aussi peu les uns que les autres.

LE MARQUIS.

Et les courantes ; vous les ignorez ?

ANTONIO.

Non pas les courantes.

LE MARQUIS.

Parbieu, je vais les danser avec vos Dames ; aussi-bien ne garde-t'on aucune regle à votre Bal. N'attendons pas qu'on nous donne un rang à l'ordinaire avec l'Allemand, & faisons-nous raison nous-mêmes. Je veux attaquer cette brune : elle me plaît. Madame, voulez-vous me faire l'honneur de danser une courante avec moi ?

ne prendrai pas plaisir à n
cadence. Cette révérence
liere, ce me semble; elle
baladin. Battons du pied p
temps. J'ai parti trop tôt. Re
refaire la révérence. Voilà
cela : mais ces coquins de
déja mis hors de cadence : r
gré eux. Le plus court est de
Vous ne savez ce que vous f
je crois que vous dormez. F
la révérence, & partons. Pe
vous me faites manquer, j
donne. [*Quand la courant*
A la fin, j'en suis venu à bo
bien de la peine. Il faut une
ble avec ces maudits violo
tout un hiver à Paris (chacu
avoir jamais sorti de cadenc

ignone & d'une *Belleville* ; il n'y a point oyen. Ce n'est qu'à la Cour qu'on peut nser des figurées.

TANCREDE.

Ne danſez-vous pas encore avec quel- l'autre Dame ?

LE MARQUIS.

Je ne veux, morbieu, pas perdre ma putation : j'en ſuis bien ſorti ; danſe qui udra. Mylord, je veux vous faire une nfidence. Cette belle, avec qui je viens danſer, elle m'aime, & ce ſont des oeil- des ! Il n'y a rien de pareil.

TANCREDE.

Toute femme qui n'a point de liberté, prête à faire l'amour, quand elle en ouve l'occaſion.

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas ce que vous penſez : le cœur t pris ſur ma parole.

TANCREDE.

Je commence à m'en appercevoir. Te- ez, elle vous regarde.

LE MARQUIS.

Ne faites pas ſemblant de rien voir, & yez diſcret, je vous prie. Ce n'eſt pas un u à Veniſe, que d'être aimé de la femme un Sénateur.

TANCREDE.

Je vous en répons. Mais je ſai me taire ; yez aſſuré de ma diſcretion.

promesse. J'ai promis à ce
faire voir des choses & de
fin, je vais faire pour l'an
que je n'ai pas fait il y a qu

M. DE RICHE-S

Elle va danser la *Sarab*
merveille. Quand nous n
on se mettoit à genoux d
la voir danser.

Madame DE RICHE-

Qui est-ce qui se souvien
Suzon? Mon ami, t'en sou

M. DE RICHE-S

Oui, ma mie ; & je s
donnes autant de plaisir à
que tu en donnois en ce te

Madame DE RICHE-

Voici donc la petite Suz
ser la Sarabande. Des casta

M. DE RICHE-S

M. DE RICHE-SOURCE.

Prenez garde, Messieurs, je vous prie.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Ce balancement de corps vous plaît-il? Parlez, Mesdames?

LA DOGESSE.

A ravir.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Et ce mouvement de bras, qu'en dites-vous? Cet air est-il Espagnol?

SCENE V.

UN VALET DE SIR POLITICK, L'ENTREMETTEUSE *prise pour Dogesse*, LES DEMOISELLES, *se disans* FEMMES DE SENATEURS, ANTONIO, SIR POLITICK, LA FEMME DE SIR POLITICK, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, M. DE RICHE-SOURCE, Madame DE RICHE-SOURCE.

UN VALET *de Sir Politick à son maître, & à M. de Riche-Source.*

ON vous demande de la part du Sénat.

SIR POLITICK.

Ouais! Que veut dire ceci? Nous so-

ſur quoi on

SIR POLITIC

Ce ne peut être autre choſe.

M. DE RICHE-SOU

Mais, pourquoi moi?

SIR POLITIC

Il y a quelques fonds à trou
que dépenſe à faire.

M. DE RICHE-SO

Ce ſeroit m'employer pou
Je croirois plûtôt qu'on a e
projet.

SIR POLITI

Ne raiſonnons pas davan
apprendre ce qu'on veut de
geſſe.] Madame, vous
Monſieur & moi, de quit
NITE'. La République de
que ſervice, que nous
avec reſpect & affection
... de nous

Voyez ce second pas de Sarabande ; il est tout-à-fait à l'Espagnole.

LE MARQUIS, *qui avoit suivi Sir Politick & M. de Riche-Source, rentre.*

Savez-vous, Mesdames, qui demandoit vos maris de la part du Sénat ?

Madame DE RICHE-SOURCE.

Et qui ?

LE MARQUIS.

Des Archers, qui les ont menés en prison.

TANCREDE.

Vous avez vû quelques Gardes, qu'on leur a envoyés par honneur, ou pour leur sureté.

LE MARQUIS.

Des Archers, vous dis-je, qui les ont fait prisonniers d'État. Je m'y connois : j'en ai vû mener plus de trente à la Bastille.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Quelle infamie ! Quelle trahison ! Tandis que nous faisons tout ce qu'il nous est possible pour honorer leurs femmes, ces traîtres font arrêter nos maris. Qu'on ferme les portes ; la Dogesse ne sortira point, qu'on ne nous les ait rendus.

ANTONIO *bas à Tancrede.*

Si cette femme-ci fait ce qu'elle dit, nous nous trouverons en quelque embarras. [*haut à la femme de Sir Politick.*] Madame, il faut pardonner à vot

reproche à la ...
si mal profité de ses instructions.

LA FEMME DE SIR POLITI...

Certes, le coup est grand & la...
mais il n'est pas au-dessus de notre...
ce. Je projette de renvoyer ce...
avec tout honneur, sans manque...
de ce que veut de nous en cons...
la politique.

TANCREDE...

Voilà ce qui s'appelle une fe...
& prudente, à qui la tête ne to...
dans le malheur, & qui prend l...
qui lui reste.

LA FEMME DE SIR POL...
à la Dogesse.

Madame, VOTRE SERENIT...
équitable, pour ne pardonner...
amie l'excès de son ressentim...
... de politique, c'est l'effet...

LA DOGESSE.

sez-moi faire ; je m'en vais bien
a tête au Doge.

UNE SENATRICE.

nous, à nos maris.

ANTONIO.

épêchons-nous de servir les malheu-
, dans la chaleur de l'affaire : il n'y a
t de tems à perdre.

LA DOGESSE.

Nous ne voulons pas être amusées.
ieu ; laissez-nous aller.

UNE SENATRICE.

Allons vite, allons.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Rien ne nous peut empêcher de rendre
VOTRE SERENITE' nos respectueuses ob-
servances. [*La Dogesse & les Sénatrices sortent avec précipitation.*]

TANCREDE.

Au désordre où vous voyez ces bonnes Dames, elles me paroissent aussi affligées de l'affront, que vous mêmes. Il est vrai que si elles avoient été en votre place, elles auroient perdu l'esprit ; & si vous aviez été Dogesse, vous auriez conservé toute une autre dignité.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Certes, nous aurions gardé plus de décence.

Fin du quatriéme acte.

AGOSTINO, AZAR
PAMFILINO, SIR
M. DE RICHE-

AGOSTI

VOICI, Messieurs
qui, vivant dans l
blique, sous la douce
loix, ont entrepris de le
des furieux, qui s'étant
ce premier attentat, pou
noires trahisons, ont e
le Turc la ruine de la R
méchans : parlez, exéc
vérité, je vous le comm

SIR POLI

Je l'ai toujours dite,
jours, si ce n'est en mat

[redacted]

SIR POLITICK.

Je ſuis Anglois pour l'honneur & pour la vie.

AGOSTINO.

De quelle profeſſion ?

SIR POLITICK.

Politique ; & il n'eſt pas que vous n'en ayez oüi parler. C'eſt moi qui ai ſû joindre la véritable ſcience des projets avec les maximes de Nicolas Machiavel & de François Bodin.

AGOSTINO.

De quelle qualité ?

SIR POLITICK.

Chevalier de pere en fils, depuis la Reine Bodicea, qui fit tuer tant de Romains.

AGOSTINO.

Vous devriez mourir de honte devant vos Juges, d'avoir deshonoré une ſi longue ſuite d'ayeux.

SIR POLITICK.

J'ai reçû beaucoup d'honneur de mes devanciers : mais nous en laiſſerons un peu à nos ſucceſſeurs ; & la poſtérité nous fera juſtice, quand vous ne nous la ferez pas.

AGOSTINO.

Sauriez-vous nier que vous n'ayiez accuſé nos Légiſlateurs, & voulu établir chez nous quatre Doges ?

SIR POLITICK.

Par quelque moyen que vous l'ayiez pû ſavoir, je le confeſſe.

dignité de la République.

AGOSTINO

Habemus non modò confite... tumacem. Ces *relais de pige...* Venise à Constantinople ; c... quasi surnaturelle, vous a do... de lier commerce avec le T... vos bons avis qu'il a fait le... Guerre contre nous, que vo... *duire du cabinet* ; & voilà co... entendre votre *spéculation mi... secrets pour la Guerre.* Il n'e... de dissimuler : vous voyez... vons tout.

SIR POLITIC

Votre Excellence ne sait p... qu'elle ignore nos bonnes in... trouvé une invention admira... mes commerces à Constanti...

ire une Armée en même temps. Je
s vous enſeigner l'art de défaire vos
uis, ſans vous expoſer aux coups :
lli perfectiſſima ! C'eſt une grande
é à un Général d'Armée de ſavoir
combattre toutes les Troupes avant
combattre lui-même. C'eſt la der-
ſcience du Capitaine de ſavoir faire
ttre l'Armée ſans y être.

AGOSTINO.

us ſavons où nous en tenir pour ce
us regarde. (*à M. de Riche-Source.*)
is, malheureux, d'où êtes-vous ?

SIR POLITICK.

e répondra pas. Votre Excellence
voir que c'eſt moi qui porte la pa-
n toutes choſes : il trouvera bon que
onde pour lui.

M. DE RICHE-SOURCE.

emeure d'accord de tout ce qu'il dira.

AGOSTINO.

us avons bien affaire de vos conven-
Parlez ; de quel pays êtes vous ?

SIR POLITICK.

ſt François, vous dis-je.

AGOSTINO.

e contraindra de l'écou[illegible] De quelle
ſion ?

SIR POLIT[illegible]

culateur génér[illegible]

SCEN

LES QUATRE S
UN HUI

AGOST

NOus fommes heur
Meffieurs, d'avoi
leurs crimes par leurs pr
n'avouent pas feulemen
contre nos loix : ils le
demeurent d'accord de l
avec le Turc : mais c'étoi
le falut de notre Ambaffa
demandé des foins fi offi
employés ! A qui ont-
leurs bons deffeins ! *Conf*

[redacted]

ns l'Orient, & porter nos Armes contre Perse. Il arrive de-là, Messieurs, que le rand Seigneur trouve la République dépourvûe, & que le Persan occupé par nous ns ses propres Etats, ne peut entrer dans ux de notre ennemi commun. Catilina, conspirateur célebre, ce grand & reommé scélérat, étoit un homme de bien un bon citoyen, au prix de ces gens abominables ; c'étoit un Romain qui vouloit rendre maître des Romains. S'il avoit solu de tuer le Consul, & de se défaire u Sénat, au moins laissoit-il à Rome ses)ieux, ses loix, ses mœurs & sa langue.)ans la servitude qu'on nous avoit prépate, on ne laissoit à Venise ni Religion, i loix, ni coutumes ; on ne laissoit peuttre aucun vestige de la Nation. Qui cherheroit, Messieurs, un supplice égal à eur forfait, n'en trouveroit point chez les lus ingénieux tirans : mais je ne puis, je e confesse, me dépouiller des sentimens le l'humanité, *quamquam fortasse inhumanum sit humanum esse erga eum qui homiem exuerit.* Qu'on les étrangle seulement, Messieurs ; & pour une marque éternelle le la bénignité de nos jugemens, punissons lu supplice le plus commun le crime le plus extraordinaire & le plus barbare.

AZARO.

Mon sentiment est tout contraire à celui

pernicieux deffein , q
avec le Turc la ruine de la
moi , Meſſieurs , je pen
fous : mais il y a de deu
l'une , qui vient de *priv*
tre , d'une *imagination*
miere , toute imbécille ,
en elle la miſere de la c
la ſeconde , toujours ag
de par l'extravagance d
cite la haine des gens
ment l'ordre & le repo
aiſé de connoitre laque
lies poſſede nos conſp
puiſque leur imaginati
de toutes les choſes le
ſe donnent la liberté d
ment des Magiſtrats
des correſpondances à
forment des ligues im
en un mot, toutes no

tandis que les fols ont le privilége de tout dire, & de tout faire impunément. Quelle punition prendre, dira-t-on, de ces prisonniers? Mon avis n'est pas qu'on les condamne à la mort, comme a voulu cet excellentissime Seigneur, par un excès de zéle pour la République; mais qu'on ôte la liberté à des fous scandaleux, qui traitent extravagamment les matieres sérieuses, réservées à la prudence des sages.

AMELINO.

Peu de gens s'étonneront, excellentissime Seigneur, de votre emportement contre la folie, dans l'attachement inviolable que vous avez toujours eu à la sagesse. Comme les opinions des hommes sont différentes, j'ai crû qu'il m'étoit permis d'avoir un autre sentiment: & vous serez surpris, Messieurs, que la seule considération des gens sensés, m'inspire aujourd'hui de l'indulgence & de l'humanité pour les fols. Oui, Messieurs, le sujet de ma douceur est une pitié intéressée qui fait que je m'oppose à leur punition en faveur des sages. En effet, il y a un si grand mélange de sagesse & de folie dans les personnes raisonnables, qu'on ne peut assez admirer l'inégalité qui nous fait voir si divers & si contraires à nous-mémes. Celui qui a sû gagner notre jugement, & assujettir notre raison par la supériorité de la sienne, a

grands hommes dont no
moire, n'étoient pas e
eſprits extraordinaires
ont eu la leur. C'eſt au
réglées que nous devo
Arts : le *caprice* des Pei
des Muſiciens, n'eſt qu'u
adouci, pour exprimer l
déplaire. Laiſſons, Meſ
fols en repos, s'ils y pe
trop de gens intéreſſés à
que s'ils viennent à failli
ordonnons-leur des châti
crime; mais, ſi on veut le
térêt du bon ſens & pour
raiſon, qu'on ſe ſouvien
ſon a ſujet de ſe plaindre
gens, & que les plus zél
geance ne ſeront peut-être
la punition.

P

[redacted]

noiſſois, Meſſieurs, comme le reſte des gens, qu'il y avoit des foux dans le monde: mais d'en ſavoir les ordres, les rangs, les diſtinctions, de connoître ces différentes délicateſſes qu'il y a de folie à folie, les affinités & les alliances qui ſe trouvent entre la ſageſſe & cette même folie, c'eſt, Meſſieurs, ce que je ne ſavois point, & ce que je viens heureuſement d'apprendre de vos beaux diſcours. Pour l'affaire préſente que nous avons à traiter, vous l'avez jugée indigne de vos réflexions; & tout ce que je puis recueillir de vos avis, ſe réduit à châtier des foux ſérieux, qui font le métier des ſages, ou de pardonner aux extravagans, en faveur de ces mêmes ſages, qui ſortant de leur aſſiette, ne font que trop ſouvent le métier des foux. Beau motif de punition, ou de grace! Jugeons, Meſſieurs, jugeons Sir Politick & ſon compagnon, par eux-mêmes, ſans les charger du crime des imaginations déreglées, s'ils ſont innocens, & ſans appeller les grands hommes à leurs ſecours, ſans intéreſſer les Peintres, les Poëtes, les Muſiciens à leur ſalut, s'ils ſont criminels. Mais, Meſſieurs, c'eſt nous-mêmes qui donnons corps à une choſe purement chimérique: n'allons pas plus loin qu'il ne faut: retranchons la moitié de notre eſprit, il ne nous paroîtra aujourd'hui ni d'inno-

enchérir ſur les chimérique
une folie miſtérieuſe qui paſſ

AGOSTIN

Arrêtez-là. Vous prétén
lumiéres, & j'ai les mienne
point fondées ſur de ſimple
je parle *ex viſu & auditu.*
que vous avez l'eſprit bien
agitur de ſumma rerum. Le
en de moindres périls, cha
ſuls de prendre garde *ne*
Reſpublica caperet. . . . . .
à la porte, quand nous dé
affaire de telle importance
nette, & l'Huiſſier entre.)

L'HUISSI

Excellentiſſimes Seigne
un Milord ſouhaite de vou

AGOSTIN

Qu'on le mette en pri

[redacted]

SCENE III.

TANCREDE, LES QUATRE SENATEURS.

TANCREDE.

JE vous demande pardon, Messieurs, de la liberté que je prens : je sai que c'est manquer au respect qui vous est dû ; mais ayant appris que vous étes assemblés extraordinairement, pour juger deux misérables que vous avez fait arrêter, j'ai crû que vous ne trouveriez pas mauvais que je vous informasse d'une chose qui peut contribuer à leur salut.

AGOSTINO.

Taisez-vous, Monsieur le Mylord ; vous étes bien effronté de venir ici de la sorte, & plus encore de vouloir éclairer les Sénateurs de Venise.

PAMFILINO.

Ceci est véritablement contre les formes ; mais la bonne intention doit faire excuser toutes choses. Parlez, Mylord, qu'avez-vous à dire pour le salut de ces prisonniers.

TANCREDE.

Je viens dire à vos Excellences que ces pauvres prisonniers n'ont point d'autre crime que leur folie.

PAMFI

Et qui sont-ils ?

TANCR

Il y a un Chevalier A
vres de Politique ontre
vi dix ans de divertissem
gleterre. Pour l'autre,
depuis que je suis à Ve
çois chimérique, qui v
lation de l'or, & le fai
lieu d'où on le transpo
le tour du monde.

PAMFI

En avois-je bien jug
nons garde, je vous
nous garantir d'un dan
ne perdions la réputati
le Sénat, qui a don
grande opinion de sa
à la raillerie françoise
glois, quand on saur

AZARO.

Si j'ai été d'une autre opinion, je me rens présentement à la vôtre, comme à la seule raisonnable.

AMELINO.

J'avois bien crû qu'il falloit pardonner aux insensés; mais vous me faites connoître qu'il faut se moquer de ceux-ci. Je suis de votre avis en toutes choses.

PAMFILINO.

Qu'on raméne les prisonniers, & donnons-leur nous-mêmes la liberté.

AGOSTINO.

N'allons pas si vîte, Messieurs; la précipitation est la mere du repentir.

PAMFILINO.

C'est trop discourir sur une affaire si ridicule.

AGOSTINO.

Je persiste en mon opinion, quoique seul de mon avis; & plaise à Dieu que le vôtre ne soit pas funeste à la République.

LES QUATRE SEN
TANCREDE, SIR P
M. DE RICHE-S

PAMFILIN

VEnez, scélérats, ve
gereux à la Républiq
cevoir le pardon de tous v
tique, Circulateur, allez ét
de Pigeons, & mettre la *Cir*
tique où il vous plaira.

SIR POLITICK

Ouais! Du ton que parle
diroit qu'il veut se moquer
il nous donne la liberté. T
deux si grands personnages q

[redacted]

comme conſpirateurs, que d'être ſauvés comme fous.

M. DE RICHE-SOURCE.

Tout-beau, Monſieur Politick; ſi vous avez envie d'être pendu, je ne l'ai pas, moi. Fou ou ſage, pourvû qu'on me ſauve, je ſuis content.

PAMFILINO.

Milord, où ſont les femmes de ces Meſſieurs?

TANCREDE.

Les voilà qui entrent.

SCENE V.

LES QUATRE SENATEURS, TANCREDE, SIR POLITICK, M. DE RICHE-SOURCE, LA FEMME DE SIR POLITICK, Madame DE RICHE-SOURCE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND.

PAMFILINO.

SOyez les bien-venues, Meſdames; je ſuis chargé de grands remercimens pour vous de la part des femmes de Veniſe. Leur *captivité* vous donne de la compaſſion, leur *méchant air* vous fait pitié: vous les voulez mettre dans le *commerce*

...ables que vous. A...
rable compagnie.

[*Les S*...

SIR POL...

Adieu de bon cœur... vous ne vous connoiss... personnages; & Veni... nous posséder.

Madame DE RIC...

On ne sait ce que c'e... beau procédé de la ... femmes n'y voyent que ... le plûtôt que nous pour...

LA FEMME DE S...
à Tancre...

Milord, si vous deme... après nous, je vous su... complimens à la Dogess... Dame n'a point de part ... assurément.

il est vrai, mais rien de concluant; & j'ai déja reçû dix avis qu'on vouloit m'assassiner. Vive la France pour les galans; j'en ai toujours été quitte pour un combat avec le mari ou avec un rival : ici, le poignard ou le poison; le tout avec honneur & dans les formes. Adieu, Messieurs & Mesdames; très-humble & très-obéissant serviteur. [*Il sort.*]

L'ALLEMAND.

Laissons aller Bousignac en France, & allons tous de compagnie à Hambourg, à Lubec, à Dantzic; ce sont des Cités d'un riche trafic, où il sera facile d'établir la Circulation.

TANCREDE.

Pour moi, je ne demeure pas un moment ici quand vous en serez sortis : j'irai à Rome, ce grand théatre du monde, pour faire connoître l'ingratitude de la République, & le bonheur du pays qui vous possédera.

SIR POLITICK.

Milord, en quelque lieu que nous soyons, disposez de notre Politique & de notre Circulation, comme de choses qui sont autant à vous qu'à nous-mêmes.

TANCREDE *après qu'ils sont tous partis.*

Il faut avouer que j'ai une plaisante étoile, de me faire tomber entre les mains les

Fin du Tome

